

LETTRES ORIGINALES

DE

MIRABEAU.

On trouve chez les mêmes Libraires la Collection complète des travaux de MIRABEAU à l'Assemblée Nationale, précédée de tous les Discours et Ouvrages du même auteur, prononcés ou publiés en Provence pendant le cours des Elections; par ETIENNE MEJAN. 5 vol. in-8°. d'environ 500 pages, avec le *Portrait* de l'Auteur. Prix, 18 liv. et 20 liv. franc de port.

F A U T E S E S S E N T I E L L E S
dans le Discours préliminaire.

Page 19. Si Gabriel pensoit comme Sophie : *lisez* sentoit.

Page 21. la jeune Sunanimite : *lisez* Sunamite.

Page 34. mettez une virgule à la place du point qui se trouve après le mot *Clytemnestre*.

LETTRES ORIGINALES

DE

MIRABEAU,

ÉCRITES DU DONJON DE VINCENNES,
pendant les années 1777, 78, 79 et 80;

Contenant tous les détails sur sa vie privée, ses malheurs, et ses
amours avec SOPHIE RUFFEI, marquise de MONNIER :

RECUEILLIES

Par P. MANUEL, Citoyen français.

Quelque jour, je causerai avec vous sur l'histoire de ma vie entière.
Vous ne comprendrez pas et ne pourrez croire ce dont vous serez pourtant
convaincu. (Lettre de MIRAB. à M. Béranger.)

TOME QUATRIÈME.

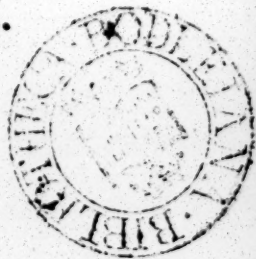
A PARIS,

Chez J. B. GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.

A STRASBOURG, chez TREUTTEL, Libraire.

A LONDRES, chez DE BOFFE, Gerard-Street, n°. 7 Soho.

1792, AN 3°. DE LA LIBERTÉ.



I

M
h
e
M
s
é
la
m

LETTRES ORIGINALES

DE

MIRABEAU,

ÉCRITES

DU DONJON DE VINCENNES.

A M. LENOIR.

COMME M. de Rougemont m'annonça hier, Monsieur, dans un tas de propos trop incroyables pour être répétés, quoique sa violence en ait rendu tout le Donjon témoin, que M. de Maurepas, M. Amelot, et vous, Monsieur, m'apprendriez *si un homme de sa sorte* était fait pour venir *aux ordres d'un homme de la mienne*; (je répète ses propres termes) je m'attendais presque à une lettre formidable

Tome IV.

A

qui m'apprendrait de quel crime de lèse-majesté-Rougemont je m'étais rendu coupable en lui mandant que *son devoir était de venir nous entendre quand nous le demandions*. J'avoue encore que cette chose ne me paraît point problématique, et que tout respectables que sont les personnages dont M. de Rougemont s'autorise, ils ne parviendraient pas à me détromper. Cependant votre lettre de réprimande ne vient point; ainsi il faut que je m'explique. M. de Rougemont m'a appris hier, Monsieur, que j'étais aux ordres du dernier des porte-clefs lorsqu'il jugeait à propos de le commettre à cet effet; qu'il ne me devait aucun compte de ses refus; que mon père ne lui donnant que 1800 liv., et moi lui coûtant 4000, il ne me devait donner que du bouilli; que j'étais un homme fort ingrat, fort mal-honnête, &c. &c. J'espère, Monsieur, que d'après cet exposé, vous ne trouverez pas mauvais que je sollicite ma transfération. Toutes les raisons qui m'y décident se résument en deux mots, que j'oserai vous dire. Il est trop dur de rencontrer dans la même personne les procédés d'un juif frippon et les insolences d'un cocher ivre.

Je dois à la reconnaissance infinie dont

DE MIRABEAU.

3

je suis pénétré pour vos bienfaits, Monsieur,
de ne me plaindre au ministre que par vous,
et je m'acquitte de ce devoir.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère
et le plus respectueux dévouement, Mon-
sieur, votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

MIRABEAU fils.

A S O P H I E.

4 NOVEMBRE 1779.

JE commencerai , ma chère amie , par te remercier de la lettre éloquente que tu as écrite à mon père. Elle est pleine de noblesse , de chaleur , et même d'adresse ; si , comme je le crois , il n'existe qu'une adresse , la candeur et la franchise. C'est du moins la seule qui convienne à notre ame , et la seule que nous emploierons toujours. Comme il est très-certain que cette lettre parviendra à ta mère , comme elle y verra l'unité de tes sentimens et de tes opinions ; comme les uns et les autres sont motivés par des raisons qui me paroissent sans réplique , elle réfléchira peut-être , et désespérera de te gagner par lassitude : elle rougira sans doute aussi d'avouer à mon père qu'elle aimeroit mieux ne te sauver jamais qu'aider à me sauver ; et quoique ses efforts et les tiens fussent , à mon avis , parfaitement inutiles en ma faveur , tant que mon père s'obstinera , il n'en est pas moins vrai qu'on ne peut exiger de toi , avec quelque honnêteté , que tu me sacrifies.

De ce que l'on se sent dans l'impossibilité de tirer un homme des mains de ses assassins, il ne s'ensuit assurément point qu'on doive les aider à l'assassiner; or c'est faire précisément cela que de désertir sa cause dans des circonstances où l'on peut du moins en partie lui servir de sauve-garde. Voilà, ma tendre enfant, ce que je pense; mais n'en conclus pas que je sois éloigné, même pour toi, d'un accommodement; je crois et je te prie de penser ainsi que rien ne nous est plus avantageux à tous deux que d'en signer un, s'il est possible que tu y trouves toutes tes sûretés. Prends pour guides des gens de loix non suspects; ne fais rien que de leur avis, parce qu'enfin les intentions des négociateurs, qui t'ont déjà tant menti, et caché de choses, ne sont pas très-nettes; mais vas en avant dans tout ce que tes conseils approuveront; pourvu que le premier pas soit l'anéantissement de la procédure. Je dis l'anéantissement absolu, qui me paroît ôter toute espèce de preuves contre moi, et par conséquent acquitter de mon côté tes devoirs. Voici ce que le bon ange qui, très-certainement, est un ami bon, franc, sage et zélé, me mande au sujet de ta lettre : « Ou je me trompe,

» ou l'aimable Sophie n'a pas bien compris
» la proposition dont on veut tenter le suc-
» cès. Elle ne peut pas rentrer avec son mari,
» la procédure subsistante ; certainement on
» n'a pas ce projet , puisqu'alors il seroit de
» l'honneur et de l'intérêt du mari de la
» faire annuler , et la révision du procès ,
» en déchargeant Sophie , ne laisseroit qu'un
» pas à faire pour que la procédure qui vous
» regarde fût également annullée , et vous
» ne doutez pas qu'on ne parvienne à toutes
» les voies de conciliation qu'on pourroit
» mettre en usage en cette circonstance.
» C'est bien là , mon bon ami , de l'aveu de
» tout le monde , le moyen d'opérer la liberté
» de tous deux , et l'affaire seroit bien avan-
» cée , si l'on n'y avoit pas mis tant de résis-
» tance. En vérité , mon ami , personne ne
» m'a suggéré cette idée , elle est naturelle ;
» et je la regarde presque comme la seule
» qui puisse réussir plus aisément. Elle a des
» inconvéniens , des gênes , et peut-être des
» dégoûts ; mais on peut dompter tout avec
» la liberté et la raison : Et qu'est-ce que la
» raison contre la captivité ? Oh ! mon ami ,
» réfléchissez-y bien ; on n'est pas éloigné
» du but de la conciliation. Affermissez ce

» plan, et je pense que vous ferez l'avantage
» de tous deux. Bon soir, mon ami; si vous
» jugez que je m'égare, je vous assure cepen-
» dant que je ne quitte pas le jardin et le
» temple de l'amitié ». Je ne pense point
qu'il s'égare, et sans être entièrement de son
avis, je vois que cet avis contient du bon.
Je ne crois pas 1°. que M. de Mo... pense
à te reprendre; mais je puis me tromper en
cela; car ce n'est qu'une conjecture pure-
ment fondée sur la connaissance, très-par-
faite, il est vrai, que j'ai de son caractère,
et des intérêts des Vald... qui le mènent.
Je ne crois pas 2°. (et en ceci je ne me trompe
assurément point) que ce soit jamais par la
révision du procès que M. de Mo... consente
à annuler la procédure; ce seroit alors que,
comme le dit très-bien le bon ange, il ne
pourrait te justifier sans me justifier; mais ce
ne sont là ni ses vues ni celles des Ruffey.
Il te reprendra purement et simplement par
le privilège qu'a tout mari de reprendre dans
l'espace de trois ans sa femme, la peine de
l'authentique eût-elle été exécutée sur elle.
C'est de cette manière que je ne crois pas
qu'il te convienne de retourner chez lui. Si
la révision du procès avait lieu, et te réins-

tallait dans tes droits, je ne verrais plus au recouvrement de ces droits par ta rentrée chez ton mari, qu'un inconvénient que ton courage pourrait te persuader de franchir; et sans prendre sur moi de te conseiller cette démarche, je ne me déciderais pas davantage à l'improver et à l'empêcher. Voilà en quoi je suis de l'avis du bon ange, lequel, au reste, ne me persuadera pas aisément que rien de tout cela avançât ma liberté; mais lequel aussi mérite assurément, par son active et constante amitié et tant de bien qu'il nous a fait, que l'on raisonne avec lui. Je lui ai exposé naïvement mon opinion, et sitôt que j'aurai sa réponse décisive, je me déciderai aussi, et me fixerai à mon tour irrévocablement à un avis, soumettant toujours mes lumières, très-bornées en fait d'affaires judiciaires, aux gens de loi non suspects, auxquels je désire que tu t'en rapportes.

J'ai peur, ma bonne amie, que cette extrême faiblesse et sur-tout ces sueurs dont tu parles n'annoncent que tu as quelques restes de fièvre qui pourrait dégénérer en fièvre lente, et serait d'autant plus cruelle que voici une saison qui, par son propre maléfice, la prolongerait, et la ferait peut-être

dégénérer en quarte. N'as-tu pas quitté trop tôt les fébrifuges ? Dès que ton chirurgien t'a sagement conduit jusqu'ici , ne le contrarie pas par des répugnances au fond très-puériles ; car c'est toujours une sottise de sacrifier au dégoût d'un moment des mois entiers de santé. Prends-y donc garde , ma chère amie , et songe que ton Gabriel prendra pour son compte tous les soins que tu donneras à ta santé , et te devra en reconnaissance toutes les contrariétés que tu éprouveras pour elle.

Mon amour si cher , ta pauvre abbesse a une très-grande maladie ; c'est quatre-vingt ans ou tout proche. Ce n'est presque pas la peine de se r'habiller à dix heures du soir pour se coucher à minuit , et je trouve qu'elle fait une sottise pour elle d'en réchapper. Pour toi , c'est autre chose. La pauvre fille t'est chère , parce qu'elle a bon cœur et t'a aimé ; et qu'il semble toujours à tes yeux qu'il y ait un prodigieux mérite à t'aimer , comme si tu n'étais pas infiniment aimable. Au reste , mon tout , elle te sera désormais peu utile , et il ne te faut pas espérer qu'elle recouvre à son âge assez de santé et de facultés , pour qu'elle puisse s'occuper toute seule de sa

besogne. C'est une vilaine maladie que celle de l'ambition ; et c'est celle de tous les états. Il est indigne à ces béguines d'avoir projeté d'affliger la vieillesse presque expirante d'une femme qui n'a de défauts que ceux qui , du moins , lui auraient dû concilier l'amitié de sa maison. Mais l'intrigue est la passion dominante des cloîtres , où l'on n'a que cette manière de se dédommager de toutes les privations et de tous les despotismes réunis. Je ne suis pas étonné qu'un moine , après le portrait que tu m'en as tracé , ait de cette sorte de manège ; quoique turbulent , brusque et indiscret. D'abord il peut là ce qu'il veut , et c'est un grand encouragement à vouloir plus qu'il ne peut. Ensuite , l'ambition a ce rapport avec la colère , que si elle ne s'exhale au-dehors , elle nous mine et nous consume au fond de l'ame et se transforme en jalousie dans un mauvais cœur. Rien de ton cher homme ne m'étonnera donc. Au reste , je crois que le grand crime de ta bonne abbesse dans son esprit , c'est d'être un peu moins son esclave , depuis qu'elle est ton amie ; il veut qu'une de ses créatures dévouées lui succède , et il pourrait s'y tromper , par

quelques nœuds qui la tiennent ; car il vise à lui donner l'autorité de les rompre et de les remplacer. Quoi qu'il en soit défends ta pauvre amie ; cela est juste, honnête et sage ; mais ne t'expose pas au reproche d'intriguer. Quand tu ne seras que l'avocate de celle que tu aimes ; nulle personne honnête ne pourra s'en étonner, quand tu voudras lui désigner un successeur, la malignité pourra te prêter des intentions louches.

Mais, ma bonne amie, tu as bien raison ; ce n'est que dans un état obscur qu'on peut se mettre à l'abri des méchans et des Rois. La noblesse qui fut et sera toujours la pépinière des satellites du despotisme, a trouvé dans son crime même sa punition. Promoteurs du pouvoir arbitraire, nous en sommes les premières victimes, et cela est juste. J'ai bien démontré cela dans un grand ouvrage que tu verras quelque jour, et qui, je crois, sera mon dernier tribut à mon pays. Voilà où nos folles sollicitations nous conduisent ; nous ne comptons que sur le crédit pour nous défendre des loix ; et les loix ne peuvent plus nous défendre contre le crédit. Puisqu'elles n'ont plus de pouvoir contre nous, pourquoi

en auraient-elles pour nous ? O pauvre , pauvre humanité ! c'est de toi que te viennent tous tes maux !

Je te loue de tout mon cœur de cette dévotion si fervente qui t'acquiert de si pieuses amies. Mais je n'ai point été inquiet sur l'événement de notre correspondance , sûr , comme je le suis , des bontés de M. L... N... , de la vigilance active et tendre de notre bon ange , et du consentement formel de l'autorité. Mais il vaut beaucoup mieux que tout se soit arrangé à l'amiable , parce que Madame de R... n'a pas eu le tems de s'en mêler et de tracasser. Cependant j'ai un peu le soupçon qu'elle gémit sur la perversité du siècle et de l'administration dont elle devine l'indulgence ; mais qu'elle a pris son parti sur cette tant redoutée correspondance , dont elle ne doute guère ; ou elle et le Mar. sont bien sots.

Je ne te sais assurément point mauvais gré de l'émotion que ta faite la lettre de mon père , ni des illusions qu'a pu produire cette émotion ; car elle ne peut être relative qu'à ton amour. Tu juges bien , ma mimie , qu'il ne doute du tout point que ce ne soient mes conseils que tu écoutes , si nous correspon-

dons : ainsi les ménagemens perfides tombent sur M. L... N... et les funestes conseils sur moi. Je ne pense pas de même, s'il lui plaît de raisonner une fois de sang froid sur moi, qu'il croie que tu t'opposes à mon raccommodement avec Madame de Mir... ; d'abord cela est absurde à imaginer, si l'on te suppose vraiment passionnée pour moi, ce que tu me parais n'avoir pas trop mal prouvé. Ensuite il est tout aussi probable pour ceux qui me connaissent un peu, que si tu t'y étais opposée le moins du monde, je n'aurais fait aucune espèce d'avance. Surement j'avais plus besoin pour ceci d'être encouragé que d'être détourné. Si M. Du P... voulait être et faire ce qu'il ne sera ni ne fera, mon père saurait bientôt à quoi s'en tenir sur tes principes et ton honnêteté ; mais il semble que ce héros de prudence craigne quelque souillure de son commerce avec nous. A ce compte, il devrait le rompre et non se cacher, car une chose malhonnête ne devient pas honnête parce qu'on l'ignore ; et si elle est honnête, pourquoi la cacher ? Il ne peut pas prétexter ici l'intérêt de la négociation, car il est convenu qu'il était tems et utile de se déclarer. A sa commodité ; mais je ne l'en prierai plus, et

je n'écrirai plus en province. Ma dernière lettre outrait la modération. Poussée plus loin, elle deviendrait lâcheté ; j'aime mieux me taire, car je ne sais pas être lâche.

Tu vois bien, ma tendre amie, que tu n'as pas eu le sens commun de prendre mon frère pour *l'insensé qui intrigue platement*, puisqu'il ajoutait ces mots après celui *d'insensé*, DONT VOUS ÊTES LA VICTIME ; assurément cela est plus que clair. Tu conviendras aussi qu'il est impossible que ni mon père ni Madame de R. . . pensent, espèrent, projettent que si nous recouvrons chacun notre liberté, nous ne nous revoyions jamais ; ce serait un peu trop présumer de leur autorité ou de leur éloquence. Je te réponds encore que mon père continuera à t'écrire tant que tu voudras, car c'est son plus grand plaisir ; et que tu lui écrirais dix ans, que tu n'obtiendrais pas de lui la pointe d'une aiguille : mais du moins tu pourras lui glisser quelques insinuations, et c'est quelque chose, quoique tu doives te renfermer dans des bornes fort étroites ; car tu ne peux paraître ni trop instruite, ni trop inspirée par moi. Pour Du P. . . il fera ce qu'il voudra. Si dans peu de jours il ne m'écrit pas, je lui écrirai une

lettre honnête , mais froide , pour lui dire que mes amis me conseillent de retirer mes lettres à mon tour , puisqu'il a demandé les siennes ; et que je le prie de me renvoyer une vie d'Agricola que j'ai traduite de Tacite et que je lui ai confiée ; je ne lui parlerai pas d'autre chose ; et s'il rompt , il voudra bien faire tous les frais de la rupture ; c'est une conduite que j'ai observée toute ma vie avec ceux qui se sont dits mes amis , et qui m'ont assez fréquemment prouvé qu'ils n'étaient que les leurs.

Puisque tu as un bon graveur et les armes de mon père , ne pourrais-tu pas me faire graver un cachet de cuivre ou d'acier ? car il est assez ridicule que je n'aie pas mon blason. Observe qu'il ne faut point y mettre le cordon et la plaque de *Vasa* , mais pour support deux anges couverts d'une robe d'azur , parsemée de fleurs de lys d'argent. Je t'enverrai ce que cela te coûtera ; et à ce propos , comme ta maladie peut et doit t'avoir arriérée , ne demanderas-tu donc pas quelque chose au bon ange ? tu as bien mauvaise mémoire , et tu oublies vite nos conventions.

Ma bonne Sophie , ne t'étonne point de ce que j'écris si inégalement et si mal aujourd'hui.

d'hui. Je suis à la belle étoile, et il fait une bise que le Diable souffle, je crois. Je me suis obstiné à dire que le tems se réchaufferait et à ne vouloir me retirer dans les galeries où le bon ange m'a ménagé un azile, et où je puis faire faire du feu. Le dessein de M. de Roug... était de forcer par ses refus de toute retraite à me renfermer dans ma chambre, où je me serais remis à mon train ordinaire de lire et d'écrire sans cesse, et où, par conséquent, je serais devenu bientôt aveugle. Il a manœuvré en conséquence de toutes ses forces, mais il n'a, ni n'aura le crédit nécessaire pour me priver des bontés de M. L... N., tant que j'aurai auprès de celui-ci un ami qui a beaucoup de sagesse, et une humeur très-conciliante, joint toute la sagacité nécessaire pour appercevoir les cornes de la bête, lors même qu'elle les cache.

Les raisonnemens de ta mère au sujet de ta fille, ne sont pas très-déraisonnables; mais c'est qu'elle la croit mieux qu'elle n'est. F... a enfin été la voir. Il l'a trouvée à-peu-près remise d'une fièvre rouge dont elle a été fort mal. Elle n'avait plus de fièvre, mais était triste et remplie d'humeur, ce qui est

est toujours , sur-tout dans un enfant aussi vif , un symptôme de mauvaise santé. Il a fait de vifs reproches à la nourrice , de ce que son mari n'allait pas tous les quinze jours , selon l'ordre de M. B... , lui rendre compte de l'état de cet enfant , et de ce que dans cette occasion , entre autres , on n'avait pas été le moins du monde averti. Elle a donné d'assez mauvaises raisons , mais a juré *sa part du Paradis* que personne ne lui avait donné d'ordres contraires. Elle a reçu de F... un petit écu que le bon ange voudra bien lui rendre. Il a examiné la brûlure de l'enfant ; c'est le plus grand bonheur que sa main gauche n'ait pas été estropiée ; car c'est précisément sur le nerf extenseur qu'a été la plaie , dont elle portera toute la vie la marque. Tu vois ce que c'est que de mettre des enfans en nourrice. Insiste donc avec douceur , mais instances fondées sur des raisons , pour que cet enfant ne reste pas plus long-tems qu'il ne sera absolument nécessaire dans ce chenil. A propos de F... , il me dit qu'il est très-probable que tes grandes sueurs viennent d'un mouvement de fièvre qui se dérobe à ton chirurgien , parce qu'il te prend la nuit ; que si tu es sûre du contraire , ce

qu'il faut absolument vérifier, ce n'est qu'une extrême faiblesse; qu'il faut manger peu à-la-fois et souvent, prendre pour aliment des viandes légères et bien cuites; mieux que cela, du beau et bon poisson bien cuit, que la Loire doit aisément te procurer, et surtout boire jusqu'à parfaite santé de l'excellent et très-vieux vin. Soigne ces sueurs qui ne lui plaisent point, chère amie; ne te crois point guérie avant de l'être; songe qu'il y va du tout pour ton amant, et que ces restes de levain négligés produisent souvent des rechûtes plus sérieuses que la maladie. O ma bonne Sophie! si tu pouvais concevoir et nombrer la moitié des mauvais momens que m'a fait passer le dérangement de ta santé, tu y veillerais comme sur la prunelle de ton œil. Je ne connais que cette sorte d'inquiétude et de douleur qui m'abatte, me consterne, et me rende une vraie femmelette insupportable à moi-même. Il m'est infiniment, infiniment moins dur de souffrir en moi.

Je ne crois pas, mon cher amour, que ta mère s'attende beaucoup à ce que tu changes tes opinions relatives à Bont..., parce qu'elles tiennent à ta tendresse pour moi, et qu'elle

a enfin appris par une triste expérience , que quand l'amour est passion, rien n'est si constant qu'une femme. Je crois bien que son cœur tout seul ne lui aurait pas fait deviner cela, car elle n'a jamais eu de passion que pour sa chère réputation ; l'amour n'a été pour elle qu'un goût, et il est certain qu'avec cette manière d'être , une femme est le plus léger de tous les êtres : car alors elle n'a plus ce trouble , et ces combats , et cette douce honte, et ces délicieux souvenirs qui gravent si bien le sentiment dans l'ame ; il ne lui reste que des sens et de l'imagination, des sens gouvernés pas des caprices ; une imagination qui s'use par son ardeur même , et qui en un instant s'enflamme et s'éteint , de sorte qu'il est assez facile avec un peu de manège d'arranger tout cela avec les convenances. Ah ! mon amie , le désir général de réussir et de plaire est un sentiment très-frivole , très-vain , et nullement tendre et profond ; il dessèche l'ame ; il étouffe la sensibilité. L'amour-propre , toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout , dit M. Thomas , s'irrite de tout , et se nourrit même de ce qui l'irrite. Voilà pourquoi , ma chère Sophie, il absorbe tout , et détruit tout. Il

est absosument incompatible , quoiqu'en ait dit ce la Rochefoucault qui ne croit à aucune vertu , avec ce sentiment qui demande tant d'énergie dans l'ame , de profondeur et de ténacité dans le caractère ; avec cette union sainte qui , par une espèce de culte , consacre tout entière une amante à son amant , qui transforme deux volontés en une , et fait vivre deux êtres de la même vie. O amie ! ô épouse ! ô cher tout ! telle est notre passion , née tout-à-coup , nourrie dans le silence , irritée par le combat , devenue plus ardente par la persécution. Sûrs de notre conquête , nous avons eu plus de tendresse que d'orgueil ; mais , attachés l'un à l'autre par nos sacrifices mutuels , cet orgueil naît au souffle infect de la calomnie. Nous savons ce que nous sommes , ce que nous nous sommes , ce que nous nous devons.... Vas , crois-moi.... , ils ne nous vaincront pas.... O amie ! que je meure le jour où je te donnerai un conseil que je croirai mauvais ; notre situation est bien délicate ; elle est compliquée par mille et mille circonstances ; j'admire ton courage ; ah ! le courage est la base de toute vertu , et c'est de la vertu que naissent tous les plaisirs ; elles lui sont même

supérieures pour le bonheur. Mais ce courage, je ne le guiderai plus ; on me soupçonne, on m'accuse presque de mêler des vues d'intérêt personnel aux inspirations de mon amour ; moi, qui n'eus jamais qu'un intérêt et qu'un desir, celui de ce que j'ai aimé.... L'on veut que toi, qui ne sens rien qu'avec excès, toi, ma Sophie, tu eusses été la proie et le jouet d'un vil égoïste ; ou plutôt on veut, à tout prix, rompre les nœuds sacrés qui nous lient ; on t'isole de tout ce qui est moi. Ah ! c'est auprès du berceau de ton enfant, c'est dans les souris et les baisers de ta fille, que tu lisois ton devoir.... tu n'as pas, tu n'auras pas sous tes yeux ce doux spectacle... Eh bien, cherche dans ton ame brûlante et passionnée le vrai guide de ta conduite ; pour moi, je ne te dirai plus rien, je t'ai tout dit, et le jour qui changera chacune de mes actions, chacun de mes sentimens en actions de grace, en actes de reconnaissance et d'amour, pour l'amante à qui je reconnais devoir tout... ce jour n'est pas encore venu.

Adieu, mon amie ; adieu mon tout ; adopte le régime que te prescrit Font... recouvre ta santé, ta beauté ; conserve ton amour,

et trouve toujours quelque prix à celui de ton Gabriel.

Tous tes cheveux vont tomber ; ma chère Sophie , garde-les-moi. Pourquoi m'oublies-tu toujours quand tu fais ta toilette ? Je te dirais volontiers comme Renaud disait à Armide :

Tourne , ah ! tourne sur moi tes regards qui portent dans mon ame l'ivresse du bonheur ! c'est dans mon cœur que tu verras ton image ; l'amour d'un trait de flamme l'y grava bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir... Cruelle ! tu me dédaignes ; un vil mortel est indigne de fixer tes yeux et ta pensée : ne contemple que ce ciel qui s'embellit de tes charmes et ces astres jaloux qu'efface ta beauté.

. Volgi... deh volgi,
A me quegli occhi, onde beato sei :
Che son, se tu nol sai, ritratto vero
Delle bellezze tue gl' incendj miei.
La forma lor, le meraviglie appieno,
Più che'l cristallo tuo, mostra il mio sen.
Deh ; poichè sdegni me, com' egli è vago
Mirar tu almen potessi'l proprio volto :
Che'l guardo tuo, ch'altrove non è pago,
Gioirebbe felice in se rivolto.

Non può specchio ritrar sì dolce immago ;
Nè in picciol vetro è un paradiso avvolto.
Specchio t'è degno il cielo , e nelle stelle
Puoi riguardar le tue sembianze belle.

A S O P H I E.

24 OCTOBRE 1779.

Non , ma tendre amie , non , madame de V...
n'a point tort ; c'est toi , qui , dans ceci ,
l'as tout entier , et qui es contrevenue for-
mellement à ton engagement. Ce n'est que
par hazard , et parce que j'ai l'oreille fine
sur tout ce qui te regarde , que F... m'apprit ,
sans le vouloir , que tu étais malade. Je lui
lisais quelque chose de ta lettre du 31 qui
était relatif à ta fille ; il me croyait instruit
de ta maladie , et me dit : *madame la marquise
est donc mieux* ; je ne lâchai pas prise , comme
tu crois , et je découvris la vérité : ce n'est
pas seulement de l'avoir tue que tu dois te
reprocher ; c'est d'être assez folle pour écrire
jusqu'à deux heures du matin avec la fièvre.
Cette madame de V... dont tu te plains ,
a beaucoup adouci mon inquiétude , en me

faisant donner de tes nouvelles plus souvent que je n'aurais pu en demander au bon ange, ou que tu ne lui en aurais adressées. Puisque tu es mieux, je puis te gronder, et te prier très-sérieusement d'être scrupuleusement fidelle à tes engagements, et de ne pas te dire bien portante quand tu souffres. Ménage beaucoup ta convalescence, chère amie; elle ne tombe pas dans une bonne saison; en général, prends un genre de vie plus sage et moins renfermé. Ma bonne Sophie! tu es d'une constitution vigoureuse et sanguine qui, dans un état de contraction morale et physique, ne peut qu'être sujette à de dangereuses explosions. La théorie des tempéramens est fondée sur la diverse texture des solides, et les différens degrés de consistance des humeurs; ou pour mieux me faire entendre, la santé dépend d'une certaine proportion entre les fluides et le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler. Le tempérament sanguin, qui se fait reconnaître par une figure pleine, des membres charnus et fermes et un teint fleuri, exige des solides d'une texture spongieuse, et un sang riche et délié qui puisse y couler librement. Si tu le forces à la

stagnation par une vie studieuse et sédentaire , tu contraries les vues de la nature , et tu te mines à plaisir. Cela même peut porter sur le moral ; car enfin il est un caractère affecté à chaque tempérament. Aussi voit-on que ceux qui possèdent le tempérament sanguin , qui est celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité , sont ordinairement fort gais , décidés et francs , tandis que l'exercice pénible et difficile de ces fonctions , comme dans le tempérament phlegmatique , réduit à un état d'indolence et de timidité , qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique est presque indifférent , parce qu'il sent qu'avec des organes sans consistance il ne peut presque rien : car les parties aqueuses qui les humectent continuellement , leur ôtent le ressort et la force nécessaires aux grands mouvemens. Il ne me serait pas difficile d'étendre cette hypothèse très-ingénieuse , qui est de Sthall , à tous les tempéramens et à tous les caractères ; quoique je ne donne pas , comme Montesquieu , tout à l'influence des climats , (opinion féconde et spécieuse qui n'est pas de lui , mais d'Hypocrate) : mais je suis convaincu , par mon

expérience propre et mes études, que nos goûts et nos humeurs sont, jusqu'à un certain point, subordonnés à la disposition physique de nos organes. Vois, ma Sophie, combien il est important de ne pas les altérer. Ah ! que sais-tu si Sophie cacochyme et malade aimerait avec autant d'énergie ce Gabriel que Sophie bien portante adorait ? En général les humeurs des femmes ont un plus grand degré de fluidité que celles des hommes. Un sang bien constitué tel que le tien, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaisseaux qui forment la substance solide des tempéramens sanguins, doit naturellement avoir un cours facile et uniforme, et former ces teintes admirables d'albâtre et de rose, qui te rendent si belle, et auxquelles on tente vainement de suppléer par le plus grossier de tous les artifices. Ton tempérament est le plus favorable à la beauté, et le plus approprié à ta sensibilité, à ton imagination brillante, à ton aimable gaité. Vois si tu veux me voler tous mes trésors ? . . .

Je ne te parlerai point ici de la manière dont tu as été conduite. En général, l'émétique convient bien peu à tes nerfs, mais il

est des circonstances qui nécessitent ces grandes secousses. Continue avec patience les fébrifuges , jusqu'à ce que tu te sentes vraiment revenue en santé. J'ai grand peur que le triste accident de ta pauvre abbesse ne t'ait fait du mal encore. Tu en a vu d'un coup d'œil les suites; et l'attachement de cette bonne fille avait touché ton excellent cœur. Je ne te donnerai pas de conseils sur le parti à prendre dans cette circonstance ; car tout sera décidé quand tu recevras ceci. Sommer M. de Marv.. de sa parole, et recourir au besoin au bon ange , et à M. L... N... Voilà ton thème. Mais ce n'est pas pour notre correspondance que j'ai peur. Ceux qui ont le droit d'ordonner, sauront bien la maintenir. C'est pour les agrémens dont tu jouissois sous cette abbesse , qui pourront diminuer ou disparaître , au moins pendant quelque tems ; car ton ascendant aura tôt ou tard son effet , et il est si doux et si facile de t'aimer , que la nouvelle en viendra bien là comme l'ancienne que tu avois touchée dans un âge où l'on ne sent plus rien. Je ne suis point fâché , pauvre chère toi, que tu n'ayes pas pu aller chez cette femme. J'ai eu le spectacle de la mère de

ma mère expirante. Je ne connais rien de si douloureux. (Je ne l'avois revue depuis l'âge de sept ans qu'en enfance, ainsi je ne lui étois point attaché). Les yeux d'un mourant se ternissent ; ils sont fixes et ne voient plus rien ; la face de la terre et des cieux s'éclipse pour lui dans une nuit profonde ; il n'entend plus ni la voix des hommes, ni les tendres gémissemens de l'amitié ; lui-même il ne peut parler, sa langue tremblotante peut à peine bégayer un adieu plein de trouble ; bientôt il respire plus profondément ; une sueur froide coule le long de sa face ; son cœur bat lentement ; son cœur ne bat plus ; il meurt . . . Ah ! ne vois mourir que moi, et meurs aussi-tôt après.

Ta pauvre abbesse promettoit encore une longue vie pour son âge, et l'espéroit sans doute ; car on espère toujours, et c'est faute de pouvoir porter une vue fixe sur l'éternité d'anéantissement qu'on se repaît de tant d'illusions. Haller a dit, en parlant de l'éternité : la pensée dans son vol rapide, plus prompte cent fois que le vent, le son, le tems, les ailes même de la lumière, se fatigue à te parcourir et désespère d'atteindre jamais tes limites. Cette image sublime, qui

semble donner la mesure la moins imparfaite de l'infini même , nous donne la clef de toutes les rêveries humaines sur la mort. Personne n'ose la fixer ; personne n'y croit, quoique personne ne puisse douter qu'il mourra. J'ai souvent cherché la raison pour laquelle à mesure que nous vieillissons , chaque année nous paraît plus courte que la précédente , et je l'ai trouvée , et te l'ai dite long-tems avant d'avoir rencontré ma pensée chez M. Denyns. Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l'espace dans laquelle nous avons existé ; cette portion est donc la règle sur laquelle nous devons le mesurer ; or , comme cette mesure s'étend à proportion que nous avons vécu , chaque période doit paraître plus court ; ainsi lorsque nous avons vécu dix ans , une année est la dixième partie de la durée de notre existence ; mais lorsque nous avons vécu trente ans , une année n'en est plus que la trentième partie ; voilà pourquoi les vieillards sont beaucoup plus attachés à la vie que les jeunes gens. C'est une grande pitié , que la nature nous intéresse chaque jour davantage à ce qu'elle va nous ôter.

Je suis fort loin d'être aussi content que tu le parais de la lettre de mon père, et voici ce que j'en mande à D... P... à qui j'en envoie copie. « L'espiègle Sophie a joué au pauvre chevalier un tour de son métier de femme; elle a adressé à mon père une espèce de lettre pour lui. Je ne l'ai point vue, car la pauvre petite, qui a eu vingt-deux jours de fièvre, n'a la force que de m'envoyer ce qu'elle vient de recevoir de mon père. La lettre de celui-ci me prouve assez que celle de Sophie était adroite et convenable, telle enfin que la petite magicienne les sait écrire. Voici la réponse etc.

« Sophie, toujours en vraie femme, séduite par la surprise, par son émotion à la vue d'une écriture qu'elle connaît, et dont elle n'attendait pas des honnêtetés presque galantes, par la générosité apparente ou réelle du fait, par l'espoir vague qui en résulte etc. etc., m'écrit : *O mon ami ! etc.* Moi que rien n'étonne, et à qui une longue et triste expérience a appris à me méfier de mes premiers mouvemens, j'ai été touché de cette lettre dont la tournure est noble; mais je n'ai voulu la juger et en rien conclure qu'à la seconde lecture. A travers les am-

philologies de son stile, j'ai vu 1^o que, comme tous les gens entêtés et prévenus, mon père ne croit que son opinion, et trouve M. de Maur. . et M. L. . N . . . *perfides* et presque barbares pour nous avoir sauvé la vie par un *prétendu ménagement*, qui n'était pas du tout nécessaire comme vous sentez bien, car nous serions morts sans cela; ainsi nos tourmens seraient finis. J'ai vu 2^o qu'il annonce à-peu-près l'arrêt de ma prison perpétuelle par cette phrase très-claire, *il n'y en aura jamais pour vous autrement*. J'ai vu 3^o qu'il ne daignait pas même révoquer en doute que le mémoire ne fût de moi; puisqu'assurément *je suis l'insensé qui intrigue si platement*. Ceci est cruel pour moi, je l'avoue; et s'il faut parler nettement, je ne sais, mon cher D . . . P . . . , à quoi votre amitié me sera jamais bonne, si toujours ardent à m'accuser, pusillanime à me défendre, indulgent pour les autres, injuste pour moi seul, vous ne daignez pas vous inscrire en faux contre les calomnies même les plus évidentes dont on me harcèle. Je suis très-navré de celle-ci; je ne vous l'ai point déguisé, et je vous ai demandé assistance. Si je suis assez malheureux pour que votre santé s'y oppose,

je n'ai qu'à gémir sur mon état qui, me poussant au milieu des précipices, m'ôte tout moyen de salut ; mais si vous pouvez parler, j'attends de votre amitié que vous parlerez, et je vous en somme ».

Tu vois par cette lettre, ma tendre amie, que je suis assez loin d'être content de celle de mon père. Dupont qui n'a plus de prétexte à délais, (bien entendu cependant qu'il m'a parlé de soixante ouvriers, de son bureau, de ses rois etc.) s'avise d'être malade ; et nous voilà accroché tout net ; car comment demander à un homme malade de voyager ? Mon père a été le voir accompagné de D... S... ce qui ne faisait pas un cortège négociateur. Il verra ; il parlera ; il suivra peut-être mon conseil (celui de se déclarer) ; en *attendant*, il *attend* ; et puis il *attendra*, jusqu'à ce que quelque nouvelle *attente* trompe encore notre *attente*. Il faut convenir que D... P... n'est pas le plénipotentiaire le plus actif de l'Europe, quoiqu'il soit sans contredit le *plus prudent*, et le *plus occupé*.

Je finissais cette phrase lorsqu'on m'a remis de ce beau sire le billet suivant. « Je me
» hâte de vous renvoyer votre lettre (celle à
» mon

» mon père) avec quelques légères correc-
» tions dont la première porte sur une phrase
» qu'on désavouerait ; car on veut bien vous
» accorder ce dont on ne vous croit pas digne ;
» et les autres ne touchent qu'à des tournures
» qui ont de la froideur. (Tu trouveras tout
» simple que le chaud D . . . P . . . me donne
» des leçons de chaleur). Je suis un peu mieux ;
» je n'ai pas eu de fièvre aujourd'hui ; je suis
» très - faible. Ce que vous me dites de la
» santé de la marquise m'afflige beaucoup.
» (Tu vas voir le remède qu'il t'a préparé).
» Je n'ai encore pu lui écrire ; je n'ai pu aller
» au Bignon. Votre père n'y est pas ; il a dû
» partir hier pour Montargis. (Tu comptes
» bien que la chaste et pudique Rem . . . lui
» montrera de ta prose). Ils iront tous dîner
» après demain à Fessard chez M. de St.
» Vincent. Il m'invite à m'y trouver ; je ne
» pourrai. Je tâcherai d'être au Bignon à la
» réception de cette lettre que je vous ren-
» voie. Adieu mon cher comte . . . Ah ! j'ou-
» bliais de vous dire que la mauvaise santé
» de la marquise , la mienne , la vôtre (la-
» quelle tu voudras bien observer être fort
» bonne) me font faire de graves réflexions
» qui ajoutent à ma prudence , et me font

» penser qu'il vaudrait mieux que nous nous
« renvoyassions nos lettres. Faites un paquet
» des miennes, et faites-les moi passer par M.
» B... Je chercherai les vôtres pour en faire
» autant. Si ce n'est pas trop tourmenter la
» pauvre Sophie, je lui demanderai la même
» grace. Il faut nous mettre tous hors de prise
» et de caquets. Je n'ai pu faire la lettre à
» votre oncle, mais elle me paraît très-aisée.
» Vous devez être assez grand pour aller tout
» seul, et mon bras malade est un pauvre
» appui. Portez-vous mieux, et dites à ma-
» dame de M... combien je suis touché de la
» savoir souffrante. En voilà bien long. Adieu ».

J'avoue que ce billet m'a mis en colère, et que je me suis battu en ma vie n'étant pas à beaucoup près aussi offensé. Outre l'indigne méfiance dont voici le second volume, l'idée de penser sur-le-champ à tes lettres quand il te sait malade, et la barbarie de m'insinuer ainsi que tu en peux mourir, m'a profondément affecté. Il s'en appercevra; car j'ai répondu en *P. S.* au moment où j'envoyais cette lettre à M. B... « J'ai reçu votre
» billet du 21. Votre santé m'inquiète, et il
» est cruel que je ne puisse aimer paisible-
» ment personne. Je vous remercie des cor-

» rections de ma lettre, sur lesquelles j'obser-
» vrai seulement 1°. que je me crois très-
» digne de pardon; 2°. que mon père, qui ne
» se connaît point du tout en chaleur de style,
» n'aime pas la véritable, outre la fausse, et
» que c'est d'après cette certitude que je me
» tiens à quatre, pour être froid, quand je lui
» écris. Reste à répondre à la demande que
» vous me faites de vos lettres. Mon principe
» à moi est que ces choses-là ne se demandent
» jamais et ne se refusent jamais; ainsi vous les
» aurez; mais vous voudrez bien remarquer
» que voici la seconde fois que vous me don-
» nez une marque de méfiance qui, si je ne me
» trompe, vous fait encore moins d'honneur
» qu'à moi. Je ne sais, mon cher D... P..., si
» j'ai la tête très-faible, très-folle, très-insen-
» sée, comme vous êtes deux ou trois à me le
» répéter sans cesse; mais je sais que j'ai le
» cœur droit, chaud, sensible, incapable de se
» méfier de ce qu'il aime, et pour qui cette
» méfiance seroit un supplice. Les têtes sages
» me paraissent autrement organisées: à leur
» commodité; je ne les envie pas. Quant aux
» lettres que vous avez adressées à Madame de
» M..., vous voudrez bien les lui redemander
» vous-même 1°. parce que je ne suis point

» d'humeur à me charger de commissions
» insultantes ; 2°. parce que je n'irai pas dans
» un moment où elle peut à peine m'écrire
» quatre lignes, la tracasser, lui donner un
» chagrin qu'elle ne mérite pas, et lui faire
» croire qu'on la suppose en danger. M.
» B... aura mardi toutes vos lettres, dont je
» veux tirer du moins les brouillons que je
» n'ai pas. Pour les miennes, faites-en ce
» qu'il vous plaira. J'écris toujours ce que
» j'ai dans l'ame ; j'avoue tout haut mes amis,
» et je me moque des caquets ».

Je te prie, mon amie, s'il t'adresse la même supplique, de lui renvoyer tout ce que tu as de lui avec la hauteur et la sécheresse que tu nous dois à tous deux. Je ne te dis rien sur la réponse à faire à mon père, qui probablement sera partie long-tems avant que tu ne reçoives ceci.

Mon amie, tu me fais une sortie très-vive sur la supposition gratuite que te t'ai priée de retourner à Pont ;... *gratuite*, dis-je, car je ne t'en ai point parlé ; et tu dois croire que je ne te le proposerai jamais que je ne voie des avantages incomparables aux inconvéniens ; et, aussi, que je ne sois convaincu que ceux-ci n'attaqueront ni ta santé, ni ta vie, ni

ton amour. Tous nos amis ne pensent pas sur ce sujet comme nous d'eux, parce qu'ils ne connaissent ni le local, ni le personnel de nos ennemis. D'ailleurs personne n'a encore répondu à cette question simple, laquelle coupe toute discussion ; *M. de M... t'a-t-il redemandée ?* tant qu'il ne le fera pas, il y aurait de la démente à aller se présenter chez lui ; quand il le fera, nous en raisonnerons. Quant à la procédure, je suis, par ma probité et mon amour, si au-dessus de tout soupçon d'intérêt personnel, que je vais t'en parler nettement : Un détachement d'Anglais débarqué sur les côtes du continent de l'Amérique, ayant été massacré par les Caraïbes, un jeune homme, long-tems poursuivi, se jeta dans un bois, où une Indienne sauva ses jours, le nourrit, et le conduisit secrètement sur les bords de la mer. La chaloupe l'attendoit ; sa libératrice voulut le suivre ; dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avait sauvé la vie, qui lui avait donné son cœur, avec tous les sentimens et tous les trésors de l'amour. Yariko qui aimoit l'abominable Ynkel, s'écria : *Moi, qui suis enceinte !... moi !...* Ah ! ce cri sublime est celui de la nature

Ce moi renferme tout-à-la-fois et les reproches les plus amers , et les représentations les plus pathétiques qu'elle eût pu faire à son amant. J'ai lu une imitation en vers du conte où Gellert a tracé cette histoire , où , pour l'emporter sur l'original , on ajoute à ces paroles un long discours sur la vertu , la reconnaissance , l'humanité , le châtiment du crime.... Mon amie , voilà ton véritable emblème , et celui de tes discoureurs de vertu ; ils te conseillent en longues et grandes phrases académiques un crime , tandis que ton cœur te crie :.... *Moi la mère de sa fille , je le sacrifierais !*... Eh bien , que ta bouche n'en dise pas davantage , et malheur à qui ne t'entendra point.

J'aurais voulu que tu m'expliquasses et comment la lettre de mon père t'est parvenue d'après l'accident de ton abbesse , et qui te l'a donnée , et si on l'a lue , et si tu l'as adressée par la voie droite au bon ange. Il me semble que si l'on t'a remis sans difficultés une lettre ouverte et signée de mon nom , c'est que ta mère avait prévenu qu'il devoit t'en venir une. Au reste , mon père ne se cache du tout point dans sa correspondance avec elle. Je crois que si tu saisis bien cette

occasion, tu pourras faire insinuer à ta mère plusieurs choses qui te seront utiles ; car enfin mon père ne peut pas être aussi déraisonnable qu'elle sur ton affaire, et il me semble que tu as plus d'une bonne raison à alléguer contre les plans de conciliation qu'on t'a proposés. Ne m'enverras-tu pas copie de la réponse que tu auras faite à mon père ?

J'écrirai demain à mon oncle, et s'il n'avait pas plu à D. P. de me faire attendre un mois cette lettre, il y a un mois qu'elle serait partie. Je suis persuadé que ce bon et respectable *Bailli* m'aime, et souffre de n'oser me le dire nettement.

Le pauvre chevalier a couru le risque d'expié bientôt sa détestable perfidie ; cependant il est apparemment guéri, car D. P. ne m'en dit pas un mot. Tu es bien bonne de t'affecter des sales mensonges d'une telle espèce. Le premier élément de tout homme qui connaît un peu les femmes, c'est qu'il n'y en a de sages que celles qui sont tendres ; et que la galanterie, qui mène tout droit à ce vil trafic appelé passade, est précisément l'extrémité opposée de la tendresse.

Mais, mon amie, il y a à-peu-près cent mille ans que je t'ai dit de demander toi-

même à D. P. son nom. Que ne l'as tu fait ? Pour moi , je ne veux plus lui demander quoi ce soit. Cet homme a démenti l'opinion que j'avais de lui , et je veux en rayer sur les obligations même les plus simples que je pourrais lui avoir.

F... devait aller ces jours à la Barre Saint-Denis, et en avoir déjà la permission ; mais il lui est venu un tel torrent de maladies , qu'il est exactement vrai qu'il n'a pas un moment à lui. Cependant il me fait toujours espérer qu'il ira incessamment. Cette petite morveuse me paraît en effet très-résolue et très-familière avec les hommes. Cela lui passera , mon dieu ! cela lui passera ; mais c'est précisément alors qu'il y faudra prendre garde. Ah ! Gabriel - Sophie sera sensible et tendre , puisqu'elle ressemble à sa mère , et ce n'est pas cela que nous voudrions jamais l'empêcher d'être.

Adieu , ma Sophie-Gabriel ! voici tout ce que je veux te dire , d'abord parce que c'est bien assez pour une convalescente ; ensuite parce que jusqu'à ce que le fil de notre correspondance soit renoué , je ne veux pas trop m'expliquer sur tout plein de choses ; enfin parce que j'ai encore beaucoup à écrire ,

beaucoup de mal aux yeux , et pressé d'expédier mon paquet , afin que le bon ange ait le tems de lire mes papiers et de les faire partir mardi. Apprends - moi le plutôt que tu pourras , chère et tendre amante , que tu es tout-à-fait bien , que tu as recouvré ta santé , ta beauté , et que l'amour circule toujours avec ta vie dans tes veines.

Sur-tout point de médecine , la fièvre passée , c'est le moyen sûr de la redonner ; seulement des fébrifuges.

Je te renvoie la lettre de mon père.

G A B R I E L.

A S O P H I E.

N O T R E bon et sage ami n'a pas tort de t'exhorter à la patience , ma tendre Sophie ; car , outre qu'on exerce un peu la nôtre , et que la mienne n'a pas besoin d'être découragée , l'impatience n'est bonne à rien. En vain mon grand-père disoit-il que *la patience est la vertu des coeus & des ânes* : elle est souvent une philosophie très-nécessaire,

et une politique fort utile. Le vrai , mon amie , est qu'ils sont dans nos filets , et s'y débattent en vain ; il n'est pas possible qu'ils nous échappent ; nous sommes au bout , ne gâtons pas la pipée par une fausse démarche. Je ne puis te dire rien de nouveau , puisqu'il n'y a rien de nouveau , si ce n'est que mon père ne veut aucun accommodement avec ma mère ; ce qui me démontre très-bien que celle-ci perdra infailliblement son procès ; je n'en ai jamais guère douté. Je sais comment les procès se perdent et se gagnent. Quelque soit le résultat de celui-ci , il sera bien triste pour ma famille , et sur-tout pour mon cœur.

Tu as tort de croire que j'eusse été à Pompiignan sans lettre de cachet. Cela ne se peut absolument point tant que l'affaire de Besançon n'est point arrangée. Mais tu te trompes si tu imagines que rien en ce genre coûtera que le premier pas. Laisse-moi franchir le seuil, et sois tranquille sur tout le reste. Ce qui est beaucoup plus redoutable que le château de V.... , c'est le voyage que tu dis ; et il n'est point du tout sûr encore que je puisse l'éviter : j'en serois désolé , et je n'en témoignerois rien , ce qui ne seroit

pas le plus doux de la chose ; enfin ne nous tuons pas la vue à percer un brouillard qui va se dissiper.

Pour toi , nous verons ; nous avons des vues , et tu crois bien que je ne lâcherai pas prise. Quant au Marv.... , suis à la lettre les instructions de ta mère ; sois très-honnête , très-polie , nullement rancunière de platitudes si au-dessous de toi ; ne lui parles point la première d'affaires ; mais s'il t'en parle , discute sans chaleur aucune , ferme dans ton opinion , d'ailleurs paroissant reconnoissante de tout , on ne sauroit plus confiante dans les bonnes intentions de tous ces personnages , mais pas pressée ; et laisse bourdonner toutes ces mouches du coche. Quelqu'un de ma connoissance me contoit un jour qu'ayant un rapport à faire à Versailles , il étoit couché chez un baigneur , et dormoit d'un profond sommeil , lorsque tout-à-coup il s'entend éveillé par une voix très-sonore , qui se met à crier : *A boire au Roi*. Mon homme prête l'oreille. L'instant d'après , *à boire au Roi* d'un ton plus grave ; puis un peu plus fort ; puis les mots traînés. Enfin cette voix s'élève , crie encore plus haut , tousse , crache , s'égosille , et tou-

Jours , à boire au Roi. Mon ami (suppose que ce soit moi) ne pouvant comprendre ce que cela veut dire , je fais sonner ma montre. — Deux heures et demie du matin..... Que diable ! ... à cette heure-ci... *A boire au Roi.* Le grand couvert est fini il y a long-temps. Quest-ce que cela veut dire ? Je frappe du poing contre la cloison. Chez ces baigneurs les chambres ne sont séparées que par des voliges jointives ; on s'entend comme si tout n'étoit qu'une chambre. Le voisin étoit cette voix. Il s'aperçut bientôt qu'il avoit réveillé quelqu'un. Il sort avec sa lumière , et du ton le plus empressé coigne à ma porte que je suis obligé d'ouvrir en chemise. ... Hélas ! Monsieur , me dit ce voisin , vous m'avez donc entendu ? — Qui diable ne vous entendroit pas , Monsieur ? — Ah ! Monsieur , que vous me faites de plaisir ; je vous ai réveillé , je vous demande excuse : mais , avant de crier après moi , daignez m'entendre. — Eh ! Monsieur , qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? Je n'ai pas l'honneur de vous connoître. ... (Je croyois que cet homme étoit fou) — Monsieur , je viens d'acquérir cette semaine une charge chez le Roi. Je suis commensal. Mon

cousin l'officier achète la charge de grand-queüe ; mon neveu celle de hâteur , et on nous en offre une de tourne-brochier. Mais, Monsieur , je sens bien que c'est moi qui ai la plus délicate de la famille , la plus difficile à exercer. Elle ne dépend pas seulement de ma bonne volonté , j'y ferai de mon mieux ; mais songez donc , si l'on ne répond pas , si l'on n'apporte pas à boire au Roi , que puis-je faire ? Je n'ai pas par ma charge le droit d'apporter à boire. C'est le gobelet-vin qui remplit cette honorable fonction. . . . Il est vrai que le gobelet - vin ne peut se mouvoir que sur l'ordre que je lui en donne. . . . J'ai bien l'action ; je commande par mes provisions ; mais le gobelet-vin a le pouvoir négatif. Il ne peut pas remuer , et la puissance active ne réside pas en ma personne. Si l'on ne m'obéit pas , si l'on ne m'entend pas , si l'on feint de ne m'avoir pas entendu , il faut que je vende ma charge ; ma légitime y est , je n'ai que cela pour vivre , je ne puis la vendre qu'à perte ; j'ai donné un pot-de-vin qui sera perdu ; me voila ruiné , et ce qui est bien pis , déshonoré aux yeux de ma famille. Je n'aurai pas eu le talent de remplir mes fonctions ,

tandis que mon parent le hâteur , mon cousin le grand-queüe , exercent depuis quinze jours les leurs à la satisfaction de tout le monde. J'ai été tantôt au grand couvert ; j'ai bien étudié le son de voix de mon vendeur , voilà mon diapazon. J'ai bien le ton ; mais j'entre dimanche , et croyez-vous, Monsieur , que d'ici là je puisse apprendre , saisir , réussir , faire ce qu'il faut. . . . *A boire au Roi* ; c'est-il bien ? Vous allez peut-être souvent. Monsieur , au grand couvert , faire votre cour ; ah ! daignez me le dire : *A boire au Roi* ; c'est-il assez haut ? . . . Enfin , vois tu ? cet homme se désespéroit , s'égosilloit , s'enrouoit , étoit hors de lui-même. Je le calmai avec beaucoup de peine ; je cherchai à lui expliquer que ces charges tenoient beaucoup plutôt à l'étiquette qu'à la nécessité intrinsèque de leur exercice ; que des Ministres avides ou embarrassés avoient imaginé dans des temps difficiles tous ces petits moyens pour se procurer de modiques ressources , et qu'on avoit travaillé en finance jusqu'à l'étiquette ridicule des cours ; qu'il pouvoit dormir tranquille , parce qu'à sa voix ou sans voix , le service du gobelet-pain ou du gobelet - vin se feroit avec ou

sans la concurrence du *commensal-juré-crieur-à boire au Roi*. — Comment, Monsieur, me répondit cet homme, vous croyez que cela se peut comme cela ? vous croyez que la boisson du Roi, mon maître, est indépendante des fonctions bien ou mal remplies de la charge dont les bontés de M. le grand-maitre viennent de me revêtir ? Comment ! ... — Eh ! oui, Monsieur, je crois et j'en suis très-sûr. — Cet homme entre dans des transports de joie ; il me remercie mille fois ; il m'assure que je deviens sa consolation ; qu'il en seroit peut-être devenu fou ; qu'il va écrire aussi-tôt dans le Morvan où est sa femme, et dans le Hurepoix où est son cher père, pour les assurer qu'il sera en état d'exercer sa place avec honneur, et à la satisfaction de toutes les parties contractantes. Enfin je passai, me dit mon homme, la moitié de la nuit à écouter M. le commensal, et je maudis l'étiquette. Or, sais-tu, ma fanfan, ce que c'est que cette histoire ; ce n'est pas seulement celle des Laurée et des Marville, et autres *seigneurs* énorgueillis d'être douze ou quinze fois sur l'almanach royal ; c'est celle de tous nous autres humains, plus ou moins, selon que

nous avons plus ou moins d'esprit. Mais de tous un peu ; nous regardons notre individu , notre influence , notre chose comme infiniment importans.

L'étourderie de Dupont relative aux femmes du château pourroit très-bien me priver d'y rester ; car Madame de P. . . a trouvé très-mauvais que l'on craignît pour moi cette sorte de dangers. Que veux-tu que je te dise : le R. . . avait tourné la tête à Dup. . . , et c'est de la meilleure foi du monde qu'il croyait et qu'il croit encore un peu que le château sera en feu le jour où j'y entrerai. Eh ! mon Dieu ! que ces gens-là connoissent mal le véritable amour ! Sais-tu ces jolis vers ?

Que je suis bien l'esclave du Démon !

Et vers le mal que mon ame est encline !

Je me croyais un saint ; mais quand je m'examine ,

Je vois avec componction

Qu'en moi tous les péchés ont déjà pris racine.

Je suis gourmand , et c'est un fait certain ;

Je dévore le fruit qu'aura touché ta main ;

Je le savoure avec délice.

Je m'accuse aussi d'avarice.

Le ruban qui servit à nouer tes cheveux ,

Est mon trésor ; je le couve des yeux.

Si d'un regard Eglé me favorise ,

Je ressens aussi-tôt un mouvement d'orgueil.
Au-dessus des humains , placé par ce coup-d'œil
Je les affronte et les méprise ;
Je ne pense jamais qu'à toi ;
De cet unique soin je m'occupe sans cesse ;
Et si je m'y connais , c'est là de la paresse.
Le bonheur de ton chien est envié par moi ;
Je sens contre un rival une colère extrême.
En voilà six , bien proscrits par la loi.
Eglé , crois-tu de bonne-foi
Que je sois exempt du septième ?

Voilà , chère enfant , ma confession , ma
vraie confession ; je suis capable et coupable
de tous ces péchés ; mais seulement pour
toi. Au reste tu l'as coulé bas , le pauvre
Dupont , et ton sermon sur les purgations
est charmant : je t'en remercie , tendre et
charmante amie.

Tu as tort de croire que Dupont ne me
desire point au Bois des fossés ; il m'y de-
sire même vivement ; car il m'aime et prise
ma société , attendu que je sens bien tout
ce qu'il vaut (et il vaut beaucoup) , et
que même au besoin , je lui laisse croire qu'il
vaut encore plus : car pourquoi mutiler le
bonheur de son ami , quand la vérité ne lui
serviroit qu'à détruire et pas même , mais à
contrarier une charmante illusion ? Au reste

entre toutes les obligations que j'ai à cet excellent homme , en ce moment je dois sentir vivement le sacrifice qu'il me fait de ses affaires , en restant à Paris contre vent et marées jusqu'à la décision de mon sort , de peur de donner prétexte à de nouveaux délais.

Je ne t'ai pas parlé de ma santé , parce qu'elle me tracasse à raison de l'agitation morale , sans être sérieusement inquiétante ; j'ai eu il y a quelques jours un vif ressentiment de néphrétique qui paraît être la rente que me paieront désormais les premières gelées ; à la suite de cela deux accès d'une sorte de fièvre bilieuse m'ont mis à la limonade cuite pour toute nourriture. Je suis guéri et heureux d'en être quitte à si bon marché ; car cette saison a vomi les maladies en foule.

Pour toi , mon ange , tu fais bien de continuer un peu la cigüe , si tu apperçois un changement ; mais ne laisse point grossir les doses ; l'on se blase , et l'on mine sa constitution. Quant à tes yeux , de l'eau-de-vie et de l'eau ; peu de travail à la lumière , un jour doux et du sommeil , et je te réponds qu'avec les beaux et bons yeux que je te

connais , tu verras très-clair jusqu'à 150 ans.

Tiens , Madame *la vierge maculée* , voici ce dernier ouvrage qui est livré ; puisse-t-il t'amuser ! Tu me le renverras , entends-tu ? car je n'en ai point de copie ; comme mes citations sont très-exactes , tu verras si ces gravelures sont de mon invention , ou si les livres saints contiennent réellement des choses très-singulières. M. B. . . . ne m'a encore envoyé qu'un exemplaire de mes contes ; mais il m'en a retenu douze. Je le prie d'en joindre un à celui-ci , et je joins l'errata des principales fautes que tu corrigeras à la main. Je le joins , dis-je , manuscrit , dans le cas où l'imprimeur ne l'auroit pas fait imprimer.

Linguet est en effet arrêté ; mais je ne sais où il est. Au reste cela est vieux comme les rues ; il est certain qu'il y a de la démence à être revenu lui et tous *ses papiers* , dès qu'il n'avait pas de sûreté que sa liberté serait respectée. Au reste c'est un être bien peu intéressant , et qui a dans le fait beaucoup plus de perversité et d'impudence que de talent ; sa verve , qui est son principal talent , et peut-être son unique , est empreinte de tous les vices de son âme.

Adieu , mon épouse et ma vie. Je suis bien fâché de n'avoir rien de positif à te dire sur ton impatience ; mais tu aurais tort de regarder comme vagues , et même comme reculées nos espérances. Il est impossible que les délais se prolongent plus long - tems ; on le sent si bien au Bignon , que l'on n'y écrit plus , ce qui est assurément avouer que l'on est court de raisons. Je crois bien qu'au fond mon père et ma mère sont les seuls qui aient vraiment quelque bonne volonté ; mais ils sont tous trop avancés ; moi ne leur donnant pas prise , ils ne peuvent reculer , et c'est tout de bon et bientôt que sera délivré ton Gabriel qui t'adore.

GABRIEL,

13 NOVEMBRE 1779.

A SOPHIE.

19 NOVEMBRE 1779.

SI les deux dernières lettres de Dupont t'ont fait plaisir, ma tendre amie, il se pourroit sans miracle que celles que je joins ici t'en fissent beaucoup moins. Ce n'est pas qu'au fond il n'y ait de la noblesse et même des choses bien vues dans son plan ; mais peu payé jusqu'ici pour m'enthousiasmer de sa bonne-foi et de sa véracité, je trouve plus que possible que cette proposition dorée de raccommoder mon père avec ma mère ou plutôt ma mère avec mon père, ne soit le voile qui nous dérobe une hydre nouvelle de chicanes et de délais. La proposition en soi est selon mon cœur ; mais quand j'y réfléchis, je la trouve si absurde, que j'ai de la peine à croire qu'un homme qui connaît bien la domesticité de mon père, m'ait écrit de bonne-foi, *vous devez réussir* ; que M. Boucher qui joint à beaucoup d'esprit beaucoup d'amitié, de zèle, et un goût de conciliation qui perce dans toute sa cou-

duite ; que M. Boucher , dis-je , qui touché de mes maux et persuadé des injustices dont je suis la victime , au-moins autant que de mes fautes très-exagérées , ne croit pas en tâtant son propre cœur , qu'un père puisse haïr , me mande , comme il l'a fait , que ce plan est dès long-tems le sien. Je trouve cela tout simple , sur-tout lorsqu'il m'ajoute , nous n'attendons que des circonstances favorables , ce qui s'appelle avouer naïvement que jusqu'ici elles ne lui ont pas paru telles ; mais que Dupont qui n'ignore point qu'en 69 , 70 , 71 , 72 , ma mère a fait aux conditions les plus raisonnables l'offre de l'espèce de traité que l'on veut que je lui propose aujourd'hui , et qu'elle a reçu depuis les outrages les plus sanglans qui n'ont pas détruit le souvenir des premiers ; que ce Dupont qui sait cela , me montre maintenant une négociation si épineuse , comme la seule avenue honorable qui puisse me conduire à la liberté ; mon premier mouvement , quel qu'il puisse être , ne sauroit prévenir la réflexion rapide qui me montre bientôt ce nouveau plan comme un simple joujou dont on veut m'endormir , ou comme une proposition très-intéressée de la part de mon

père, inquiet des mouvemens de ma mère, laquelle proposition ne devoit pas m'être présentée par un homme qui se dit mon ami , comme une idée particulière à lui , qu'il veut me faire adopter. Ce qu'il y a de bizarre , c'est que pour me prouver combien il est nécessaire que je mette en avant toutes mes forces pour parvenir à ce but qu'on me montre , on ne me parle que de l'obsession de ma mère , menée par Madame de Cabris et ce scélérat de Briançon, et de toutes les conséquences de ce triumvirat dont il doit résulter ma ruine. Je ne sais si tout cela subsiste encore , et je ne devois pas le présumer , d'après les satyres sanglantes que ma mère m'a adressées en Hollande contre ce vil couple ; mais je sais que l'on ne me fera pas faire la moindre démarche dans la seule vue de garantir une fortune à laquelle je me suis dès long-tems refusé tout autre droit que ceux que voudroit m'y donner ma mère , qui me doit peut-être quelque amitié et quelque estime , mais qui ne me doit que cela. Je sais de plus , que si la Cabris et Briançon ont conservé quelque ascendant sur ma mère, il est fou de croire que la proposition dont on me charge pourra

réussir. Eh ! grand Dieu ! n'y a-t-il donc pas encore assez d'obstacles sans celui-là ? Ma mère , ma pauvre mère me disoit en 1770 :
« Votre père m'a empoisonnée deux fois
» pour me faire avorter ; et de qui étoit-
» il jaloux ? de son frère ? Votre père m'a
» donné trois fois un mal honteux : votre
» père a dissipé ma fortune , m'a sacrifiée à
» des courtisannes , à mes femmes , m'a exi-
» lée à leur volonté , me tient dans l'in-
» digence , moi la mère de 11 enfans , moi
» qui lui ai donné 50,000 livres de rente. Il
» me déchire des calomnies les plus atroces ;
» et ce qu'il dit de moi , seroit encore atroce
» à dire , quand ce ne seroit pas des calom-
» nies ; voilà le prix dont il paie un ardent
» amour que j'ai senti pour lui pendant douze
» ans ; tout Paris m'en est témoin ; des ser-
» vices essentiels et rendus avec tout le zèle
» possible , depuis que ses procédés ont
» banni tout amour de mon cœur ; ma folle
» complaisance à me prêter à son déränge-
» ment et à m'engager pour lui. Maintenant
» il m'ôte les débris de l'héritage de ma
» mère , me dispute mes biens paraphernaux,
» refuse de tenir la convention qu'il a si-
» gnée. Je lui propose de vous assurer tout
» mon bien par une donation, après laquelle

» il ne pourra plus craindre que je le dissipe;
» je le lui propose au prix de 10,000 liv.
» de rente qu'il m'a promis de tout tems
» après la mort de ma mère ; promesse rédi-
» gée dans un billet que j'ai de lui, de 15,000
» de rente après sa mort , de 24,000 liv d'ar-
» gent comptant, et de 75,000 à disposer
» après moi ; il se refuse à tout ; il de-
» mande et veut en même - tems faire la
» loi. Il me tient dans la misère, et croit me
» subjuguier par-là. Je plaiderai. » Je m'y suis
opposé long - tems ; je m'y serais opposé
toujours et avec succès, si mon père ne m'a-
vait pas enfin réduit à ne voir de salut pour
moi et pour ma mère , que dans le gain de
ce procès, qu'au dire de tous les honnêtes
gens elle ne pouvait pas perdre. Je ne
ferai nulle observation sur ce terrible discours
que ma mère me tenait en 1770 ; mais enfin
il est de notoriété publique que depuis le
le ressentiment a été porté entre elle et mon
père jusqu'à la plus extrême violence ; qu'ils
ont attaqué réciproquement leur réputation
et leur honneur ; que ma mère a été obligée
d'obtenir par des arrêts des provisions , des
foibles provisions pour vivre ; et que peu de
jours après où elle a perdu ce funeste pro-

cès, elle s'est vue arracher sa liberté, et traîner dans un couvent qui ressemble beaucoup à une maison de force.... Et c'est cette femme qu'on veut que j'amène à se livrer à la merci de mon père! Dis-moi, Sophie, n'est-ce pas vouloir me brouiller à jamais avec cette femme?.... Je le pense, je l'avoue. Eh! bien je me serai sacrifié encore une fois moi-même; car je lui ai écrit.... Mais pourquoi?... Parce que je pense qu'au fond ce conseil est le plus sage qu'on puisse lui donner, et que je ne veux pas que d'un côté l'on puisse dire que je me suis refusé à inspirer des mouvemens de conciliation à ma mère, et qu'ainsi je n'attends que l'époque de ma liberté pour intriguer avec elle; et je ne veux pas de l'autre avoir à me reprocher que la crainte de déplaire à ma mère m'ait empêché de la servir. Voici cette lettre; et c'est la plus difficile que j'aie écrite de ma vie.

« Si je ne pensois qu'à moi, et ne sentois que pour moi, ma très-chère maman, je serois horriblement las de lutter contre le sort. Malheureux depuis mon enfance, quelle que puisse être la cause d'une si longue infortune, et soit que je

» doive me l'imputer uniquement , ou en
» rejeter une partie sur le destin auquel
» on n'échappe point; rien ne m'a réussi;
» mes fautes les plus légères ont eu des
» suites plus funestes que les plus graves
» d'un autre; mes fautes essentielles m'ont
» perdu; mes bonnes actions ont été traves-
» ties ou méconnues. J'ai été accusé de
» tout, et de cela même dont par caractère,
» instinct et principes, je suis le plus in-
» capable; enfin, né avec quelques talens
» peut-être, avec le goût de la vertu, avec
» un cœur honnête, une constitution forte,
» un nom, l'espoir d'une assez grande for-
» tune, je me vois à la fleur de mon âge,
» à-peu-près imbécille, chargé de fautes,
» perdu de réputation, infirme, presque
» aveugle, indigent, captif, misérable dans
» moi et dans tout ce qui m'est cher.....
» Vous conviendrez, maman, que si j'étois
» égoïste, je n'aimerois pas la vie. Mais
» je ne le suis point, et les objets de mon
» affection entre lesquels vous tenez, comme
» il est juste et simple, une des premières
» places, me sont plus chères que moi.
» C'est donc de vous que je vais vous par-
» ler. Maman, ma chère maman, écoutez

» un fils que vous aimez , qui vous chérit ,
» qui vous révère , qui a cherché à vous le
» prouver à tous risques , qui dans la plus
» affreuse des solitudes et l'adversité la plus
» continue , a eu le tems de réfléchir sur
» lui , sur vous , sur les faits , et les choses
« et les personnes ; qui donneroit son sang
» pour sa mère ; qui dans les fers ne demande
» d'adoucissement que votre bonheur.

» Ce bonheur tient à un point unique :
» *la paix rétablie entre vous & mon père ;* et
» c'est là tout l'objet de ma lettre.

» Daignez m'entendre , ô ma mère ! ne
» me jugez pas dans un premier mouve-
» ment. J'ose me dépouiller presque de la
» qualité de fils et risquer de vous déplaire
» pour pouvoir vous donner dans toute
» son austérité un conseil qui vous est né-
» cessaire , et croyez que j'ai bien réfléchi
» ce que je vais vous dire ; croyez sur-tout
» que vous ne recevrez de nul autre que
» de moi un avis franc et courageux.
» A dieu ne plaise que je m'abaisse à
» une satire personnelle contre des gens
» trop punis de leurs fautes , quelque énor-
» mes qu'elles soient ! Mais je vous dois de
» vous dire que ceux qui m'ont perdu (et

» vous le savez , ma mère , que c'est par
» eux que je le suis) vous perdront aussi ;
» que leur but n'est pas , ne fut jamais de
» vous aider , de vous consoler , de vous
» servir , mais de se servir de vous , et de
» vous engager dans une guerre funeste et
» inégale , où vous n'auriez triomphé que
» pour eux , et dans laquelle , vaincue ,
» vous avez été abandonnée par eux , après
» en avoir été trahie. Daignez vous rappeler
» les événemens qui se sont passés pendant
» mon séjour en Hollande, et ce que vous-
» même m'en avez écrit , les délations , les
» calomnies, les mémoires arrêtés, les contes
» abominables dont on a souillé vos oreilles ;
» les diffamations sans nombre contre vous,
» contre mon frère, contre moi. Tout cela
» approfondi (et je n'en ai que trop eu le
» tems) , j'ai trouvé la trame la plus noire
» ourdie par la plus perverse malignité , par
» l'improbité la plus vile , par la cupidité la
» plus dénuée de toute pudeur , de toute
» pitié.

» Hélas ! où vous ont-ils conduite , ces
» conseillers perfides ? Maman, je pleure
» amèrement sur votre sort ; je pleure sur
» votre bonté trompée ; je pleure sur les

» erreurs de votre imagination trop sensible
» qui embrasée par un cœur brûlant comme
» tous les bons cœurs , vous a égarée dans
» vos vues , vos opinions et vos démarches.
» Ici je pourrois , ma mère , en vous pei-
» gnant et vos infortunes et les miennes ,
» vous démontrer trop bien que vos projets
» de guerre ont été mal combinés ; mais ce
» tableau me coûterait trop à tracer. D'ail-
» leurs , les circonstances me gênent. Je ne
» puis pas vous dire naïvement tout ce que
» je pense , parce que la prudence , le res-
» pect , l'amour filial et l'honneur m'em-
» pêchent également d'y mêler ce qui pour-
» rait vous en adoucir la salutaire amer-
» tume. Mais je puis et je dois vous faire ob-
» server ce qui est évident de soi ; que les
» hostilités nous ont été funestes à tous
» deux , et qu'à quelque cause qu'il vous
» plaise en attribuer le résultat trop incon-
» testable , il est peu vraisemblable qu'elles
» cessent jamais de vous l'être.

» Je vous dirai plus , mère.... Je hais ,
» j'abhorre toute espèce de despotismes ; je
» suis trop payé pour sentir ainsi ; j'ai fait
» preuve de courage et de liberté d'esprit
» dans les fers , c'est-à-dire dans une situa-

» tion contrenature et qui brise l'ame, même
» la plus forte. Je ne puis donc vous être
» suspect ni de pusillanimité, ni de faus-
» seté, ni de flatterie..... Eh bien ! mon
» père, que je ne dois pas juger, mon père
» que vous avez aimé, que j'ai toujours
» aimé, quelquefois même malgré moi, que
» j'aime par instinct, outre le sentiment que
» j'ai de mes offenses réelles et très-graves
» envers lui, sentiment qui me force au re-
» pentir et à toutes espèces de répara-
» tions.... Mon père n'est pas tel qu'il vous
» est trop pardonnable de le penser. Je sais
» qu'il se prévient aisément ; je sais qu'il
» saisit trop facilement les impressions dé-
» favorables ; qu'une fois conçues, sa tête
» de feu les porte dans leurs conséquences
» aussi loin qu'elles peuvent aller ; et que
» cette marche trop active le conduit à l'injus-
» tice : mais enfin, mon père a l'ame noble
» et le cœur sensible. Cela, je vous le ga-
» rantis sur ma vie, parce que j'en ai la
» preuve. Toute guerre longue peut irriter
» sans doute, accroître les préventions ;
» aigrir les ressentimens ; mais elle fatigue
» un bon cœur. . . . Hélas ! pensez-vous donc
» qu'il ne soit pas malheureux aussi, ce

» vieillard chargé d'années et de maux ;
» isolé de presque toute sa famille mutilée ;
» qui voit sa femme , sa fille , son fils dans
» les fers , son petit-fils mort , sa maison à-
» peu-près détruite , une vieillesse triste et
» solitaire s'avancer sans dédommagemens ,
» sans compensations ? Ah ! ma mère ,
» je suppose qu'il nous ait haï . . . on ne
» hait pas toujours. Ce sentiment doit lui
» peser chaque jour davantage , et je gage-
» rois ma vie qu'il porte dans son sein le
» desir d'une paix honorable. O ma mère !
» daignez vous y prêter , au-lieu de vous en
» éloigner , ce qui ne peut que l'en écarter
» aussi. Soyez généreuse autant que vous
» êtes digne , autant qu'il est en vous de
» l'être. Vous avez à pardonner de longues
» persécutions , de longs malheurs : Pardon-
» nez-les. Vous êtes faite pour croire à la
» vertu : mettez bien au-dessous de vos pieds
» des propos exagérés sans doute , des ca-
» lomnies dont les délateurs sont peut-être
» les seuls auteurs , tous ces phantômes de
» discorde qui blessent davantage que les
» injures les plus réelles. Songez que vous
» avancez dans la carrière que vous a des-
» tinée la providence , et qu'il vous faudra
» combattre

» combattre peut-être jusqu'à votre dernier
» soupir, dans l'espoir au moins très-incertain
» d'une victoire toujours cruelle ; tandis
» qu'en vous conciliant , vous vous
» prépareriez encore de beaux jours et surtout
» tout le plaisir flatteur , doux et consolant
» de guérir les plaies de votre famille. Je
» vous le répète : mon père est noble ; il
» est fier : intéressez sa gloire , prenez - le
» pour juge dans sa cause ; et , de deux
» choses l'une , ou , comme je le crois ,
» comme j'ose presque vous en répondre ,
» il en usera plus généreusement avec vous
» dans tous les sens que vous ne pouvez
» vous y attendre , et qu'aucun tribunal ne
» feroit ; ou il vous donnera par un refus
» que je ne devinerais jamais , beaucoup d'avantages.
» Tous les procédés seront de
» votre côté ; on ne pourra plus dire que
» vous vous laissez conduire à l'aveugle par
» des gens qui ne veulent que la désunion
» et le dépouillement de votre maison.
« son.

» Pour moi , ma mère , moi qui ai vu fuir
» dans des prisons les plus beaux de mes
» jours ; moi qui n'espère plus , ni une
» longue vie , ni un bonheur pur , je me

» croirai cependant plus que payé de mes
» maux, si j'ai contribué le moins du monde
» à rétablir la paix entre les auteurs de
» mes jours. Je sais , je sens , je vois
» qu'il serait plusieurs moyens pour que
» cette paix fût mon salut , et pour que ce
» salut même en fût le sceau et le gage.
» Mon père ne me préférera pas volontiers ,
» au moins je le crois , aucun de ses en-
» fans, parce qu'au fond il ne me croit pas
» un homme pervers , ni peut-être même un
» homme médiocre. Il a raison ; je ne suis
» point médiocre par le cœur , et je vaux par
» le courage. Le principal fruit de ce cou-
» rage , est aujourd'hui d'avouer à moi et
» aux autres mes torts , de vouloir constam-
» ment les réparer. Ainsi , je ne demande
» rien autre chose pour moi que la possibi-
» lité de le faire. Votre bonté sera plus
» féconde et plus étendue que mes desirs.
» Mais je n'ai voulu , je ne veux que vous
» montrer ce que je crois la seule avenue
» honorable , courte et sûre qui puisse vous
» conduire à la tranquillité et à la liberté ,
» sans lesquelles il n'est point de bonheur...
» Eh grand Dieu ! que gagnerez-vous à d'éter-
» nels procès , dont le succès même , tou-

» jours si problématique, est un tourment?...
» O ma mère! que je puisse encore une fois
» me trouver dans vos bras! arroser de mes
» pleurs, mais de pleurs doux, tendres et
» salutaires, vos mains maternelles, et me
» dire : Infortuné et trop long-tems coupable
» jeune homme! tu as eu un mouvement
» bon et juste! tu as désiré d'allier tous tes
» devoirs, tous les sentimens de ton cœur;
» tu as désiré le bien, l'intérêt, la tranquillité,
» l'union de tous les tiens. Le ciel a
» béni tes intentions : tes vœux sont exaucés :
» maintenant, vis ou meurs ; tu vivras ou
» mourras en paix ».

Voilà ma lettre, ma chère amie. Si tu l'approuves, quel qu'en soit le succès, je suis tranquille. Tu sentiras très-aisément pourquoi je n'ai suivi qu'en partie le conseil de D. P. Il ne me convient point de prononcer le mot de donation à ma mère, et je ne saurai jamais capter des dons pécuniaires. Parlons d'autres choses.

Rien n'est si tendre que ta lettre, et tes espérances, et tes illusions même. Chère amante, tout sentiment que produit ton âme respire la vertu, la tendresse et la douceur, et je suis encore à concevoir comment, avec

cette souplesse d'imagination et de sensibilité, si je puis parler ainsi, tu peux avoir autant de force, d'énergie, de ténacité. Ah ! je l'ai écrit il y a long-tems ; ton ame est sortie des mains de la nature dans un moment de magnificence. Je me garderai de détruire tes espérances, que je partage ; mais je voudrais voir plus clair que je ne vois à la conduite de D. P., que je crois beaucoup plus concerté avec le Bignon qu'il n'est convenable dès qu'il ne me le dit pas.

Je ris de la longue digression que t'a faite D. P. pour te dire le nom de sa ville et son âge ; j'en ris, dis-je, sans l'avoir lu ; il n'aura pas manqué de te parler de ses rois, et même de sa mère ; car cet homme qui fait profession de mépriser la noblesse héréditaire, et qui a tort, parce que des avances de considération ne sont jamais rien, répète avec complaisance que sa mère était fille de condition. Le vrai est que D. P. est un homme de beaucoup de mérite ; mais je commence à craindre qu'il ne s'en croie trop. Au reste, il est excellent pour ce à quoi tu l'as destiné, car son intégrité est parfaite ; je me console de ce que tu l'as traité un peu sèchement au sujet de la demande de ses

lettres ; avec deux mots tu l'amadoueras. Dis-lui qu'il me garde les tiennes.


C'est cinq mille et quelques cents livres qu'on a payées pour nous à Amsterdam , sur lesquelles on a été fort volé ; mais mon père trouve plus commode de doubler. D'ailleurs il me porte peut-être en ligne de compte d'obligations pécuniaires et autres , les frais de la poursuite que son coquin de Mouron , et son non moins coquin de Brug... ont faite de moi pendant près d'un an ; alors il ne se trompe guère.

Assurément quand Madame de R... t'appelle une femme galante , elle dit une atrocité bien absurde , qui ne persuaderait pas même de très-épaisses bêtes. Une femme galante ne sacrifie pas tout à un homme , elle sacrifie tous les hommes à elle : c'est être aussi ignorante dans la langue que dans les procédés ; c'est être aussi vilement calomniatrice que platement ridicule , que de confondre la tendresse et la galanterie , ou de les assimiler.

Non , *sérieusement* je n'y crois pas à cet accommodement , et le bon ange sait bien que je n'y crois pas. Mais cela n'empêche pas je ne te conseille d'y donner les mains ,

s'il avoit lieu à des conditions honnêtes; parce qu'enfin je puis me tromper. Je crois que l'on veut perdre ta fille, et t'éterniser, toi, dans une prison douce; je crois qu'on te trompe; j'en suis même sûr, et je n'entends pas qu'on trompe à bonne intention quelque'un d'autant d'esprit que toi; avec tout cela, qu'on me tire d'ici, et ils en auront le démenti. Patience donc, tout tient à ce point; cependant n'en néglige aucun autre. Si le Mon... fait un mémoire contre ta fille, j'en ferai, moi, (non pas sous mon nom comme tu crois), un à consulter, qui, je te le promets, rendra infiniment odieux les tyrans et les cupides Valdh....

Ta mère ta mandé un absurdité en te disant qu'elle ne te paierait plus pour ta fille. Ou cette fille est à Madame de Mon..., et alors ton arrêt tombe de lui-même, et tu peux faire danser les R... Val... Mon... et consorts; ou cette fille est à Mademoiselle de R..., et alors ta famille lui doit, ou à-peu-près, une pension alimentaire proportionnée à l'état de la mère. Je les défie d'échapper à ce dilemme; mais il est inutile de relever des phrases d'humeur, que de loin en loin, pour montrer qu'on n'est pas dupe; s'ils en venoient à



réduire en pratique leur théorie barbare , alors nous verrions.

Tu as très-mal cru , si tu as pensé que je l'envoyais pour t'induire à retourner chez le marquis. Si telle eût été ma pensée , que tu dusses y aller ; si par impossible , j'eusse cru devoir te la communiquer , je te l'aurais dit nettement et je l'aurais motivée ; mais non-seulement je pense comme toi sur cela , et je trouve sans répliques les raisons que tu as alléguées ; mais j'y en ajouterais mille autres , et toi aussi , s'il était question de plaider cette opinion. Cependant je ne me suis point servi , et ne me servirai plus sur cela de phrases tranchantes ; 1° parce que la première lettre où je te disais tout à cet égard , n'a pas passé , et qu'ainsi il ne te faut plus parler le même langage ; 2° parce que je dois , et j'ai assez de confiance à ton amour pour ne croire pas avoir besoin de grands efforts pour te maintenir dans des principes que te dictent également l'honneur et l'amour. Je m'abstiendrai donc de tout ce qui , dans ma bouche , pourrait avoir l'air de l'animosité ou de l'intérêt personnel. Eh ! quel autre ai-je donc que le tien ? N'ai-je pas assez prouvé que je nous regardais comme

les deux parties d'un même tout ? et que ce qui peut te nuire, ou même te coûter trop, ne peut jamais me servir ? au reste tout ce que tu me mandes sur ce sujet est plein de chaleur, d'éloquence, d'amour et de vertu, et si jamais on te pousse sur ce sujet, je te le dis nettement, réponds ce que tu m'as écrit ; et si l'on persiste, concluds hardiment que le négociateur a des principes odieux. Voilà, ma bonne amie, la profession de foi de ton Gabriel ; et permets-moi de te dire que tu n'as pas dû la révoquer en doute.

Tu as très-bien fait de soutenir ton amie. Voilà de ces occasions où le respect humain n'est le frein que des mauvais cœurs. N'est-ce pas une grande horreur qu'on ait choisi les premiers jours d'une attaque d'apoplexie pour rechercher les preuves de l'imbécillité d'une femme de soixante-seize ans, qui, quinze jours après, est comme devant. Voilà bien l'ame infernale des dévots.

Le champ de mes armes est d'azur ; la barre est d'or ; la *demi-fleur-de-lis* (et non pas fleur-de-lis) est d'argent, aussi-bien que les vases. La devise est *juvat pietas* ; les supports, comme je te l'ai dit. Tâche qu'ils soient pittoresquement arrangés et vêtus. Je n'ai plus

d'yeux, sans quoi je t'enverrais un croquis. Les gens de qualité prennent tous une couronne de duc, parce qu'il n'est point de procureur qui ne porte celle de comte ou de marquis. Cette croix de chevalier que tu vois au cachet de mon père, est la plaque de grand commandeur de Vasa.

Je t'ai trop alarmée sur ta fille. J'ai vu depuis que le mauvais bon ange avait su sa maladie aussi-tôt, y avait envoyé Charles, et y aurait envoyé son médecin, pour peu que cela fût devenu sérieux. Il n'en est pas moins vrai qu'il faudra la sevrer après son inoculation; mais les mois courent et nous apporteront quelque chose de nouveau.

Ne doute point, ma tendre amie, que dans toutes les occasions où mes conseils te seront nécessaires, je ne te les donne avec tout le zèle d'un amant, et la naïveté d'un bon frère; mais il est inutile que je m'appesantisse à te répéter des choses que tu sais aussi bien que moi, et sur lesquelles nous ne pouvons pas avoir deux sentimens et deux principes. La tolérance du bon ange est très-grande, parce qu'il est notre ami; mais je ne veux ni ne dois oublier qu'il a une place qui ne peut pas être à l'unisson de son

cœur. Voilà pourquoi je néglige quelquefois d'appuyer sur des faits ou des personnes, dont assurément je ne puis que penser et dire la même chose. Toi, ma douce Sophie, toi qui daignes m'appeller ton guide, et que je regarde comme mon témoin et mon juge, ne doute jamais de la franchise de mes moindres actions, de mes moindres discours, sur-tout quand ils ont trait à toi. Tu sais qu'en général je puis me taire, mais non pas me déguiser. J'ai de plus fait serment de penser toujours tout haut avec toi. Ah! ce commerce est si doux! Nous n'avons qu'une ame! Nous sentons, nous sentirons toujours de même, et c'est mon bonheur, et c'est ma gloire. Adieu, ma toute aimante Sophie, qui te vantes de ne pas savoir plaire, et qui, par un charme irrésistible, subjugues même sans y penser, et quelquefois malgré toi-même, tout ce qui te connaît. Adieu, chère amante! Je t'ai déjà vu donner des sens à la vieillesse, de la sensibilité à l'indifférence, et de l'activité à la paresse; mais ce que je ne verrai jamais, c'est quelqu'un qui t'aime comme ton époux.

GABRIEL.

Je t'envoie quelques pièces fugitives; je

t'envoie de plus un conte que j'ai imité de Ferrante Pallavicino, qui a noyé quelques jolies idées dans un prodigieux amas de concetti, de platitudes et de grossièretés. Dis-moi comment tu trouves le mien?

Au nom de l'amour, soigne ta santé et ce maudit rhume. C'est ta poitrine sur-tout que je te recommande et tes nerfs. Use beaucoup des gouttes d'Hoffmann et du lait.

Renvoie-moi mon conte, quand tu l'auras copié.

A S O P H I E.

1 DÉCEMBRE 1779.

MONSIEUR B. . . . m'envoie, ma tendre Sophie, ta lettre dont la brièveté ne me donne pas une haute idée de ta prétendue santé, dont tu te loues en vraie fanfaronne; et il a la bonté d'y joindre la lettre de ta mère que tu lui as fait passer. Voici les réflexions dont il l'accompagne. « Je vous envoie la » lettre de Madame de R. . . . qui s'exp'ique » assez clairement; mais, quoi qu'en dise la » charmante et vive Sophie (je suis d'ac-

» cord de ces deux épithètes), je crains
» qu'il n'y ait quelque dessous de carte. M.
» de Marville a été chargé et a accepté de
» veiller sur l'enfant. Cette époque a même
» pensé rompre toute correspondance ; nous
» sommes venus à bout de la rétablir ; mais
» prenons garde de la troubler. Il me pa-
» rait que Madame de M. . . . , pouvant voir
» M. de Marv. . . à Gien , devait le char-
» ger d'arranger ce déplacement entre *vous*
» & *nous*. Cette confiance le flatterait. etc. »
Je suis , quant au conseil , absolument de
l'avis du bon ange. Ce n'est pas que je voie
comme lui un dessous de carte à une chose
aussi simple que le déplacement de ta fille,
dès que ce déplacement ne coûte pas un
sou aux R. . . . ; mais il est plus sage de me-
ner de front tous les intérêts , de se conci-
lier M. de Marv. . . . , qui , au fond n'a
point eu de mauvais procédés pour toi , qui
est , à ce qu'il paraît , le principal nœud des
négociations réelles ou feintes des R. . . . ,
et qui , du moins , est le point de contact
entr'eux et toi. En conséquence , suis à la
lettre le conseil du bon ange ; si tu vois en-
core M. de Marv. . . à la réception de ceci ,
dis-lui , si tu ne le vois pas , écris-lui : que

tu le pries d'accepter la marque de confiance de se charger du déplacement de ta fille , pour lequel tu as l'autorisation de ta mère ; mais que comme M. L.... N.... est pour bien long-tems peut-être le protecteur unique de cet enfant , et qu'il a d'ailleurs sur ta reconnaissance des droits sacrés ; que comme aussi j'ai tous les titres du monde, secrets à la vérité, mais non moins saints sur cet enfant, et que d'ailleurs ce sera moi qui suppléera à l'excédent nécessaire que ne fourniront pas tes parens , tu espères qu'il voudra bien se concilier avec nous , et que tu approuveras aveuglément ce que nous ferons ; bien entendu que nous nommerons la maison où on la placera. Je prie le bon ange d'aviser aux moyens de la faire inoculer secrètement avant un déplacement quelconque , parce qu'il lui faut le teton de sa nourrice. J'attends sa réponse à cet égard.

Je te dirai peu de choses de la lettre de ta mère, qui , je l'avoue , me paraît de très-mauvaise foi sur presque tous les points , et fort déraisonnable sur tout ce qui n'est pas le déplacement de ta fille. Je ne sais si elle te croit aussi instruite que tu l'es ; mais si elle le croit en effet , il faut qu'elle ait

beaucoup de front , pour oser te dire que ton idée éternelle qu'elle te trompe , lui paraît extraordinaire. Qu'elle la fatigue , à la bonne heure ; l'on n'aime point à être deviné. Mais cette idée n'est point une idée ; c'est tout simplement une conviction ; car il est de fait qu'elle ne t'a point encore dit une seule vérité dans ton affaire , qui ne fût du moins altérée ou mutilée. Ce n'est point le cas de lui faire *un crime* , pour t'avoir dit que ta signature ne pouvait t'engager dans ta position. Mais , outre que cette assertion renferme évidemment un piège , il me semble qu'on embarrasseroit une femme aussi pieuse qu'elle , en lui disant : *Ma mère , il est donc honnête de signer ce qu'on est bien convenu avec soi-même de ne pas tenir , et d'appuyer ainsi un mensonge sur la lettre de la loi. On peut être très-mal-honnête sans contrevenir à la loi , et même en lui obéissant. On peut être infâme aux yeux de tous les honnêtes gens , et n'être point encore reprehensible à ceux de la loi. Si ce n'est pas de mentir que vous me proposez , et de promettre ce que je ne tiendrai point , qu'ai-je besoin de savoir que dans ma position ma signature ne m'oblige point ? c'est tout au plus une raison de ne rien signer. Je ne*

sais par quelle magie les consciences dévotes sont si souples ; mais la mienne qui n'est rien moins que pétrie de dévotion , ne sait et ne cherche aucune réponse à ce raisonnement-là : je trouve encore qu'il y a beaucoup de dureté à limiter pour ma fille une somme si modique sans qu'on puisse la passer *sous quelque prétexte que ce soit*. De sorte donc que si cette enfant faisait une grande maladie , comme elle vient à-peu-près d'en faire une , il faudrait , si nous étions dans l'impossibilité de suppléer à l'argent-M... , la mettre dans un hôpital. Madame de M... a bien de la peine à imaginer , ou plutôt elle ne se dira jamais que ma fille est sa petite-fille. Peut-être l'embarrasserait-on encore en lui demandant quelles sont donc les fautes récentes auxquelles tu donnes pour *prétextes* leurs menaces. Je dis récentes , car comme elle écrit *toujours* , il est apparemment question de rechûtes. Et l'on n'a apparemment qu'à Dijon de bons yeux et des principes sains ; car par-tout ailleurs tu t'es acquis l'estime et l'intérêt de tous les honnêtes gens , et tu as conquis jusqu'à mon père , ce qui ne devait pas t'être chose facile. Mais finissons ces épilognages ; ce n'est pas d'aujourd'hui que mes annota-

tions embarrassent ta mère, et je ne veux nullement vous aigrir l'une contre l'autre. Je voudrais seulement que de tous les êtres, le plus faux, sans en excepter un seul, ne suspectât pas la franchise de la femme la plus remplie de naïveté et de candeur qui ait jamais existé. Je relèverai cependant encore une phrase de son autre lettre dont tu ne m'envoies que la substance : *Ces traités qui peuvent se faire sans toi*, ne peuvent me regarder ; ce trait serait trop absurde et trop impudent. Je crois que cette expression annonce un plan de ton père, que j'ai deviné il y a long-tems. Il fera, s'il peut, un traité avec Madame de M..., par lequel il se fera donner à lui ou à quelqu'un de tes frères, ou à Madame de Siffredy la confiscation de ta dot, à la charge par eux de t'en donner la jouissance subordonnée à leur volonté, qui te la donnera ou t'en privera, suivant *la conduite* que tu tiendras. Ceci est si bien d'accord avec la cupidité-R... et la dévotion-M..., que je ne doute pas que ce ne soit leur projet mignon. Je ne doute pas même qu'il ne réussît fort aisément, si nous n'y mettions nulle opposition ; mais c'est là où je les attends, et ils verront qu'avec leurs airs de hauteur

hauteur et de crédit ; moi , qui n'ai ni crédit ni hauteur , je les mènerai en enfans de bonne maison.

• Le bon ange ne veut pas croire , ou du moins fait semblant de croire que le projet de D. P. soit concerté avec mon père ; mais en attendant , il se conduit comme s'il le croyait ; car il a suspendu l'envoi de la lettre à ma mère , et je crois qu'il a fait en sage et bon ami. Nous avons attendu long - tems D. P. à Paris , et le bon ange comptait s'expliquer verbalement avec lui ; enfin nous en avons reçu la lettre que je joins ici , et qui nous montre qu'avec toutes ses gambades , il n'a pas bougé de sa place , ni au sens naturel , ni au sens figuré. M. B. , dont il se méfie avec grand tort assurément , ne se fie pas trop à lui , et je crois qu'il a raison. Il le trouve trop prévenu pour L' A. D. H. , et dit fort bien qu'il n'a pas même à cet égard la fermeté d'un homme ordinaire. En conséquence il n'a voulu lui donner aucune explication par écrit , et lui a dit seulement qu'il croyait devoir suspendre l'essai de son projet. Il résulte de-là deux fort bonnes choses ; la première que je ne fais point une sottise ; la seconde que tout en ne la faisant

point, D. P. ne peut pas se plaindre que j'aie barré le moins du monde son projet de conciliation. Et voilà à quoi sert un ami prudent et zélé ! De mon côté, j'ai répondu à la lettre de D. P. que tu vois ici, avec une force et une franchise à laquelle je l'ai déjà accoutumé, mais non pas à ce point. Je lui dis tout net que je ne le crois point de bonne foi ; que je n'attends rien de mon père ; que je ne veux rien de la Provence ; je lui fais entendre que je comprends qu'on n'a voulu et qu'on ne veut que me lier les mains ; j'observe qu'avec toutes ses belles phrases, nous n'avons pas avancé d'un yota, au moins par lui ; et je lui demande une explication nette sur tous ces points. Je n'ai point gardé la copie de cette lettre que j'ai écrite dans mon lit, assez incommodé de néphrésiés, ou du moins de ce qui y mène, et par conséquent ayant présents à l'esprit mes souffrances et la barbarie de mon père. Nous verrons ce qu'il répondra : j'ai prié le bon ange de lui envoyer tout de même la lettre destinée à mon père, afin qu'il ne pût soupçonner aucune collusion entre nous. Il aurait d'autant plus de tort, que M. B., en bon et sage ami, m'a prié de ne lui rien demander de relatif

à ma mère , parce qu'il voulait que lui et moi pussions toujours affirmer que je n'avais rien su de ce qui se passait à Paris. Il a toute raison. Je suis à-peu-près sûr qu'on n'y travaille pas contre moi , voilà tout ce qu'il me faut. A ce propos , M. B. m'assure que Madame de C. et M. de Br. ne peuvent entretenir aucune intrigue avec ma mère.

Je ne sais quelles galanteries tu as tant dites à D. P. , qu'il te croit si contente de lui. De ton naturel cependant , tu n'es pas plus adulatrice que moi , et nous pensons tous deux que flatter c'est faire un outrage à la vérité , et se rendre coupable d'une lâche et basse trahison. Mais D. P. est si content de lui-même , qu'il imagine aisément que l'on en est satisfait. Sans doute il faut tenir un milieu entre le flatteur et le misanthrope , comme entre la trop grande confiance et la trop grande méfiance en soi ; mais trop de complaisance , sur-tout quand elle peut paraître intéressée , est plus lâche que trop d'amour-propre n'est ridicule ; et si D. P. imagine que parce que j'ai ou semble avoir besoin de lui , je lui passerai tout , il a tort. Je serais plus indulgent , et sur - tout moins susceptible , si mon indépendance était bien

évidente. Mais je n'aspirerai jamais plus que toi à ce caractère qui n'en est point un, avec lequel, dit-on, on plaît à tout le monde. Eh comment ose-t-on se vanter de savoir se métamorphoser ainsi selon ce que l'intérêt personnel le demande, et de changer d'esprit et de principes dans chaque maison où l'on entre ? Sérieux avec ceux qui le sont, gai avec les personnes enjouées, mais jamais malheureux avec ceux qui le deviennent : ces prétendus hommes aimables, ne sont très - précisément bons que pour eux ; et Lafontaine n'a point fait de vers plus frappant que celui-ci : *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.* Cependant le monde n'est rempli que de gens que ce caractère séduit, parce qu'il n'y a point de maladie de l'esprit plus agréable et plus étendue que l'amour de la flatterie ; et dans ces états esclaves et despotiques où une longue domination a entraîné l'esprit de servitude, les hommes en viennent promptement vis-à-vis les uns des autres à cette bassesse qui nous fait mettre même dans les choses les plus simples le faux à la place du vrai. La société civile n'offre plus qu'un commerce de tromperies, où l'on se prodigue mutuellement des louanges sans sen-

timent, et même contresa propre conscience. Savoir vivre dans de tels pays, c'est savoir flatter, c'est savoir feindre, déguiser, contrefaire ses affections; et les pères et les mères, et les éducateurs, et les amis conseillent ce trafic indigne, comme la base de tout succès!... O mon amie! quand serons-nous à tous deux notre univers?... Ce serait un bel ouvrage à faire que le recueil des maux qu'à faits aux nations la flatterie, et aussi des services qu'ont rendus les favoris à leurs maîtres! Et les imbécilles en sont toujours la dupe. Un des plus magnifiques morceaux, et peut-être le plus beau qu'ait écrit Thomas, c'est celui qui termine son admirable éloge de Marc-Aurèle: « Mais toi qui vas succéder » à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle!.. » songe au fardeau que t'ont imposé les » Dieux; songe aux devoirs de celui qui » commande aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois » ou le plus juste ou le plus coupable des » hommes... On te dira bientôt que tu es » tout-puissant: on te trompera; les bornes » de ton autorité sont dans la loi. On te dira » encore que tu es grand, que tu es adoré » de tes peuples. Ecoute: Quand Néron eut

» empoisonné son frère , on lui dit qu'il
» avait sauvé Rome ; quand il eut fait égor-
» ger sa femme , on loua devant lui sa jus-
» tice ; quand il eut assassiné sa mère , on
» baisa sa main parricide , et l'on courut
» aux temples remercier les Dieux. Ne te
» laisse pas non plus éblouir par les respects.
» Si tu n'as des vertus , on te rendra des
» hommages , et l'on te haïra. Crois-moi ,
» on n'abuse point les peuples ; la justice
» outragée veille dans tous les cœurs. Maître
» du monde , tu peux m'ordonner de mou-
» rir , mais non de t'estimer »... Dieux que
ce mouvement est beau ! *Ecoute , quand Néron*
eut empoisonné son frère , &c. Mais où sont les
Rois qui lisent ?

Tu as eu tort de gronder si vertement Ma-
demoiselle D... D'abord , je l'avois prevenue
que j'étais dans l'erreur , et que ton enfant
avait eu les secours nécessaires. Ensuite , il
faut toujours mettre de la modération dans
les demandes ou les reproches que l'on fait
aux gens qui ne sont point obligés de faire
ce dont on les charge. Tu me fais rire avec
tes terreurs sur les rêveries de ta fille. Si tu
avais autant étudié les enfans que moi , tu
saurais qu'ils méditent et observent infini-

ment plus que ne croit le vulgaire. Mon pauvre fils , à six mois , avait des combinaisons tout-à-fait extraordinaires , et qui supposaient beaucoup de replis sur soi-même. Laisse donc ta fille rêver , sauter , courir ; à cet âge , on ne fait que ce que l'instinct nous ordonne , et l'instinct est un guide qui ne trompe point.

Je suis tout-à-fait étonné que mon père ne t'ait point écrit , parce qu'il est dans sa nature d'écrivainier éternellement. Apparemment que ta lettre l'aura embarrassé , et que ne pouvant pas te donner tort , et ne voulant pas te donner raison , il a pris , comme le plus court , le parti du silence.

Je suppose que M. de Marv. , abîmé dans les trois fois célèbres cérémonies de sa réception , se sera arriéré , et que voulant profiter du reste des jours doux¹ pour voir celles de ses terres qui sont auprès de Gien ou d'Orléans , il te verra au retour. Il y a à parier qu'il n'a rien de pressé à te dire : au moins sa marche le fait présumer. Mais je le crois un peu de cette espèce d'hommes plus communs qu'on ne croit , qui n'imaginent pas que la mort puisse jamais les atteindre ; j'en ai un de cette sorte ici. C'est le R. ; il se ruine , ou plutôt il est ruiné : eh bien

il n'y a point de jour où il ne fasse de nouveaux projets de dépense, de plantations, de bâtimens, de réparations, etc. et où il ne les commence; le tout dans un sol qui n'est point à lui, qui ne dépend que de sa place, qui n'en dépend pas même, et dont on lui a déjà ôté la plus grande partie: il est évident qu'il croit conserver sa place éternellement, c'est-à-dire vivre éternellement; autrement, tout fou qu'il est, ayant déjà vendu tout le bien de ses enfans, et n'ayant précisément que du viager, emprunterait-il encore pour faire des réparations viagères? Eh bien! cet homme a soixante ans, est apoplectique; et de plus, je le défie, actuellement qu'il n'a plus de ressources pour boucher les brèches qu'il fait journellement, de garder sa place trois ans au train qu'il y va. Revenons au Marv. Je prie mon bon ange de te faire passer ceci tout de suite, afin que tu sois avisée à tems de lui parler au sujet du changement de ma fille.

Je te remercie tendrement de la peine que tu t'es donnée d'expliquer mon affaire à ton graveur. Presse-le un peu.


Oui, chère amie, la confiance mutuelle est le seul garant de ta constance; car on

change volontiers de situation quand on y est mal , et je ne connais rien de si pénible que la méfiance de ce qu'on aime. Chère Sophie ! c'est en cela comme dans tout le reste que tu n'as rien laissé à désirer à ton amant ; aussi , sa vie ne lui est-elle pas plus indissolublement unie que son amour. Mais conserve-toi pour cet amour ; tant que ta poitrine ne sera pas tranquille , je ne le serai point. Ne vas pas , pour m'en imposer , te tuer à m'écrire de longues lettres ; M. B... , qui est toute attention et toute bonté , a celle de nous faire passer plus souvent des lettres depuis qu'elles sont plus courtes ; cela me dédommage un peu ; ainsi , ne consulte pour finir ou continuer une lettre , que ta situation dans le moment où tu écris. Ne te tue pas non plus à renvoyer tout de suite les miennes , quand elles sont un peu longues ; copier fatigue plus que composer , et il ne faut ne s'adonner à cette occupation pénible qu'à fur et à mesure.

J'ai reçu tes deux charmantes gances que je m'attendais à trouver toutes grises , tant tu les dis vieilles. Ah ! ma Sophie ! l'amour et le bonheur nous rajeuniront.

Je ne serais point étonné , mon amie , si

chère, que l'incommodité que tu as depuis quelque tems, et qui peut venir de bien des causes, t'eût donné la plupart des symptômes que tu as ressentis et que tu ressens peut-être encore, sans vouloir me le dire. Les fleurs-blanches sont souvent accompagnées de pâleur, quelquefois de bouffissure, sur-tout aux paupières; de dégoût, d'abattement de forces, etc. Cependant les fleurs-blanches sont rarement dangereuses par elles-mêmes. Il faudrait être habile pour en démêler la vraie cause, et j'ai peur que tu n'aies point d'habiles gens là où tu es. Ordinairement les purgatifs hydragogues, (que l'on prend en bols, ce qui ne te déplaira pas), les eaux minérales ferrugineuses, les diurétiques, les sudorifiques, associés sagement avec les toniques, et sur-tout des martiaux, sont les meilleurs spécifiques. Lis ceci à J... et conduis-toi en conséquence; mais, mets-toi bien dans la tête, quoi que l'on puisse te dire, que quand les fleurs-blanches sont invétérées, et éludent l'effet des remèdes, il ne reste à tenter que les mercuriels qui ont presque toujours un succès infailible. C'est une enfance que d'y répugner; c'est une erreur que de les craindre, quand ils sont bien et



doucement administrés. Ainsi, c'est toujours là que j'en reviendrai en dernière analyse ; mais songe que l'usage de ces différens médicamens , pour opérer avantageusement , demande a être secondé par le régime , par la dissipation de l'esprit , et sur - tout par l'exercice. Je sais que dans les sujets robustes , et dont le genre nerveux est fort irritable , on prend souvent une route différente de celle que je viens de tracer ; que les adoucissans , les humectans , les antispasmodiques , les tisannes émulsionnées , etc. sont les remèdes que l'on emploie alors. Mais comme je connais ton tempérament mieux que tout autre ; comme je sais que tes forces et tes desirs vénériens sont fort loin d'être excessifs ; comme je vois que cette incommodité a résisté à tous les remèdes que l'on vient de te faire ; vomitifs , saignées , purgatifs , que dans cette dernière méthode il faudrait recommencer , je n'en suis nullement d'avis. Consulte-toi sur tout cela avec J... , qui a fort bien , quoique un peu brusquement , mené ta maladie. Souviens-toi aussi de ne jamais employer sous quelque prétexte que ce soit les astringens. On ne doit jamais arrêter brusquement aucun écoulement du

corps. C'est enfermer, comme on dit vulgairement le loup dans la bergerie, d'où s'en suivent les dépôts funestes.

Adieu, mon tout chéri ; adieu, mon amante et mon bien. Chasse de ton esprit toutes les inquiétudes vives ; elles sont vraiment déplacées ; tout va lentement, mais tout va, et tu peux enfin compter sur ton tendre époux.

GABRIEL.

Je te conterai, la première fois, une action admirable et toute récente que je ne sais que de tout-à-l'heure, et qui te prouvera que la vertu n'est pas chassée de dessus la terre, et qu'on peut gagner des procès contre la lettre de nos folles et barbares loix.

M. B... va t'envoyer des contes ; j'en ai neuf de faits. Renvoie-les aussi-tôt que tu les auras lus ; je te les ferai copier, et peut-être mieux.

A M. LENOIR.

JE commence, Monsieur, par les remerciemens que je vous dois, et, pour beaucoup dire en un mot, je vais vous répéter ce que je profère chaque jour en pensant à vous. *Je ne pourrai jamais m'acquitter; mais au moins je ne cesserai de publier que je suis dans l'impossibilité de m'acquitter envers vous.*

Maintenant permettez que je vous demande une grace absolument nécessaire à la tranquillité de ma conscience et de mon cœur. J'apprends aujourd'hui que mon amie, ma divine amie travaille pour subvenir aux besoins de sa fille..... La plume m'échappe des mains; je frémis d'indignation, et je pleure d'amour et de douleur. Monsieur, je n'aurai jamais un moment de calme, si vous ne daignez permettre que je paye une dette aussi sacrée que l'entretien de ma fille, au moins autant que je le puis. Sophie, qui m'assure gaiement qu'elle a assez, et qui se passe encore des fantaisies pour moi, ma Sophie ne souffrirait pas que je donnasse tous

les malheureux deux cents écus auxquels je suis réduit, et je ne le pourrais point, puisqu'au moins me faut-il des souliers. Mais je puis, je dois, je veux donner cent écus, et vous conjure à genoux de le permettre. Mais il faut que vous souffriez aussi qu'ils restent à la police; car, pour mille et mille raisons qu'il serait trop long de vous déduire, on ne peut prendre aucun arrangement pécuniaire avec M. de Rougemont. Dans un tems où j'étais bien loin de croire mon amie si gênée, et où je ne me doutais pas qu'on eût l'indignité de la réduire à six francs par mois, je le priai de faire acheter un foureau de satin rose pour ma fille, et de remettre à la police vingt-quatre livres pour sa nourrice; il y a six mois de cela, et je n'ai encore pu l'obtenir. Je vous supplie donc de trouver bon que M. Boucher, à qui j'écris sur ce sujet, pour lui demander avec instance, au nom de l'humanité, de se charger de cet ennuyeux détail, je vous supplie de permettre, dis-je, qu'il soit l'administrateur de ces cent écus; et la bonté de son cœur, qui le rend digne d'être l'organe du vôtre, ne me laisse pas craindre un refus de sa part. Accordez-moi cette grace, Monsieur, et faites-moi celle

de m'informer *incognito*, ou du moins sans en révéler les motifs, que vous me l'accordez. Eh quoi ! j'ai de l'argent, et je souffrirais que la mère de mon enfant, que l'amante passionnée à qui j'ai coûté sa réputation, sa liberté, sa fortune en gagnât? O Monsieur, Monsieur ! mon ame se brise en y pensant, et, si je suis assez fort pour lutter contre l'infortune, je ne le suis pas, je ne le serai jamais assez pour supporter les remords.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus tendre respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIRABEAU fils.

24 DÉCEMBRE 1779.

A SOPHIE.

13 DÉCEMBRE 1779.

MON tendre amour, c'est toi-même que je te citerai pour évaluer la scène de Marv.... Plus il est évident qu'elle étoit méditée, et moins elle doit t'inquiéter. D'abord, je n'ai jamais cru à ce personnage ni l'humeur, ni les talens nécessaires à la négociation, dont on feignoit de le charger. Secondement, je n'ai jamais cru à cette négociation, qui, s'il faut parler nettement, n'a pu être qu'une amusette pour toi. Madame de R.... n'est pas folle : il n'est pas possible qu'elle ait espéré que l'inflexible M. de Mon... revînt sur ses atroces démarches ; pas plus possible qu'elle t'ait soupçonnée capable de recevoir ta grâce à tout prix. Mais pourquoi donc tant de finasseries et de détours ? Tu ne te plains point de ta situation : on n'a nul besoin de pouvoir te dire : *Vous ne l'avez pas voulu* ; et de quel front te le diroit-on ? A quoi t'obstines-tu ? à ne vouloir signer qu'un accommodement, dont l'anéantissement de la procédure soit la base. Tout autre parti est lâche et insensé. D'ailleurs,

et

et pour la millième fois , qu'ils montrent donc les pouvoirs de M. de Mon.... , pour finir la procédure subsistante ! et quelle raison donne-t-il de cette clause bizarre ? et quelle sûreté, si on en tombe d'accord ? Encore une fois , ils ne disent pas un mot de tout cela , et cela leur serait impossible. Madame de R.... n'a jamais pensé à traiter avec les Valdh.... , que quand ils seront , par la mort de Mon.... , très-tranquilles sur ses dispositions testamentaires. Madame de R.... sait aussi bien que nous , que l'on ne traitera jamais avec M. de Mon.... sans le consentement et l'intervention des Valdh... Est-ce ta fille qui sert de prétexte à cette condition exclusive de l'existence de la procédure , tenue en réserve pour t'écraser ? Cela est tout-à-fait absurde. Cette procédure-là ne peut rien contre ta fille , conçue avant l'arrêt ; elle n'y peut rien , dis-je , de l'aveu de tous les gens de loi. Mais , quand elle y pourrait , tu ne refuses point de te prêter , autant qu'il est en toi , à lever les craintes des Valdh.... , et il y a des mesures plus efficaces à prendre qu'une procédure par contumace , dont nous nous ferons relever en jouant , sur-tout après la mort de l'intéressé , si l'on nous laisse faire.

En un mot, je me bats ici contre des monstres chimériques. Ils ne croient pas un mot de ce qu'ils te disent ; voilà ce qui m'est évident. M. de Marv.... a eu tort dans le fond et dans la forme. C'est une dureté très-gratuite, que de harceler de persécutions et de propos une femme déjà trop malheureuse, et qui a fait preuve d'une inflexible fermeté. Mais encore une fois, c'étoit convention faite avec ta mère, pur jeu d'esprit, leçon de perroquet, dont il n'a pas voulu perdre la façon ; il a cru peut-être que ses dignités nouvelles t'en imposeroient. Pauvre homme ! qui ne sait pas que de certaines ames ne connaissent qu'une peur, c'est celle de se manquer, et qu'un devoir, c'est celui de se respecter. Je m'attends, mon amie, qu'il t'aura revue, et sur-tout qu'il aura plâtré toute cette incartade. Laisse-lui croire que tu n'en as pas la plus petite rancune, et en effet n'en aie point. Conserve-toi politiquement avec lui, afin d'élaguer une infinité de petites chicanes de détail, qui ne sont rien, mais qui rendent la vie dure ; et d'ailleurs reste dans ton plan. Ce n'est pas, je te le répète, qu'il ne me soit parfaitement inutile ; mais c'est que tu te le dois à toi-même, et je défie un honnête-homme de

parler autrement. Comme au fond tu ne l'as prié de rien, ta mère seule lui doit de la reconnaissance, s'il est vrai qu'il ait pris des peines, et je crois que nous en attendrons le résultat; mais comme il ne tient qu'à ta mère de lui laisser de l'autorité sur ma fille, et même une sorte d'inspection sur toi, tu dois le ménager, d'autant que dans le fait il n'a point mis de méchanceté à ceci, mais de la faiblesse pour ta mère et de la plate bêtise pour toi. Il se trompe fort en te disant que tu n'es point dans le cas de faire des conditions. Tu n'es point dans le cas de faire la loi: mais des conditions! tout le monde a le droit d'en faire dans toutes les situations. De plus, puisque les Valdh.... ont tant de peur de ta fille, et que c'est de toi qu'ils attendent des sûretés contre elle, il est fou de dire que tu n'as point de conditions à faire. Tu as bien fait de promettre de passer sur tout (excepté le retour), moi libre; et il est bon que Madame de R.... sache cela. Mais encore une fois, ils ne feront rien, et n'ont jamais projeté de rien faire, au-moins pour le moment. Il me dit à moi, qu'il avait dans sa poche une lettre de M. Daudeux. Il te dit à toi, qu'il ne lui a point encore écrit.... Crois-

moi, nous n'avons point assez d'esprit pour traiter avec tous ces gens-là.

Tu sais que j'ai des gens d'esprit après moi aussi, et je t'envoie une nouvelle pièce d'éloquence du Ministre plénipotentiaire D. P. qui, après s'être fait attendre tous les jours, depuis mercredi, m'a écrit aujourd'hui la lettre ci-jointe. J'y ai répondu avec force et précision. J'ai relevé ses mensonges; démontré la fausseté de ses raisonnemens, l'injustice ou la mauvaise-foi de ses reproches, et sur-tout quelques épithètes, qui m'ont paru aussi un peu trop libres. Tu vois que le résultat de ces lettres est toujours, que lui D. P. est le plus utile et le plus chaud des amis, et moi le plus ingrat. A sa commodité. C'est un homme singulier, et qui l'est d'autant plus, qu'avec fort peu de caractère, il a la prétention d'en avoir infiniment. Tu verras par sa lettre, que ma mère remue, et qu'elle me traite dans ses défenses, en fils chéri. D. P. est fâché de cela, et je ne m'en étonne pas; mais moi, j'en suis fort aise, et d'autant plus que je les puis mettre au défi de prouver que je l'aie captée le moins du monde. D.... P.... ne croit pas cela, et me fait l'honneur de me le dire, quoique je l'eusse

assuré formellement du contraire. Je relève un peu vertement ce démenti. Je ne sais pourquoi tu es fâché que j'aie envoyé à D. P. ma lettre à ma mère. Il falloit bien qu'il la renvoyât à M. B. . . . ; ainsi , comment en pouvoit-il abuser ? S'il l'eût montré à mon père , (et il n'est pas au Bois des fossés) , quel mal pouvoit-elle me faire ? Tu as pris l'allarme mal-à-propos. Ne crois pas non plus que j'aie perdu huit mois avec lui. Mes vrais amis , le bon ange et M. L.... N.... n'ont point oublié pendant ce tems-là mes intérêts , et je me suis lavé de tout soupçon d'obstination et de perversité. J'ai montré que je savais avouer mes torts , me prêter noblement aux circonstances , et travailler assidûment à ôter tous les prétextes à mes ennemis ; cela n'est pas rien. Ma mère réussira ou ne réussira pas : si elle réussit , je réunirai probablement les avantages de la guerre et de la paix ; si elle ne réussit pas , je n'aurai point couru les dangers de la guerre. C'est mon sage et bon ange qui est parvenu à me mettre dans cette favorable situation ; je lui en dois une reconnaissance éternelle , et mon cœur ne s'en rassasiera pas. Tu verras que D. P. est plus que jamais

content de toi. Je te félicite de cette conquête ; mais je parierais ma vie qu'il ne sera jamais mon rival heureux.

Je te supplie , ma bonne et charmante amie , de bien calmer ton imagination sulfureuse , sur toutes les rêveries-Marv.... et Ruff..... tout cela ne vaut pas la peine de s'en fâcher , et les personnes aussi sensibles que toi , ne se fâchent point sans se faire du mal. Rends à ta mère un compte pur et simple de ce qui s'est passé , et vois-la venir. Ménage tes expressions ; couvre de fleurs la rigidité de tes résolutions. Peu importe la forme douce et docile que l'on donne à ses volontés , pourvu qu'on ne se relâche en rien. J'ai vu des têtes légères comme des girouettes , employer des paroles de fer. C'est une duperie ; on perd le mérite de sa facilité , et l'on n'en fait pas moins ce que les autres veulent. Tu es l'antipode de ces gens-là , ô ma Sophie ; car rien de si doux et de si ferme que toi. Je sais bien que l'on s'impatiente à la fin ; mais il ne faut pas prendre la plume dans ces momens-là. Il faut faire comme le cardinal de Retz. Il était ici : l'exempt qui le gardait , voyait-il qu'il voulait travailler ? il le forçait

à se promener. *Mon Dieu ! que vous me faites plaisir* , répondait l'éminence rusée ; *l'étude me brûle le sang*. Oui , disait l'autre : eh bien ! il fait trop de serein. *Ah ! vous avez raison* , reprenait le cardinal ; *le tems est affreux*. Ainsi il se moquait de ceux qui voulaient le faire mourir de chagrin , et l'on ne gagnait pas un iöta avec lui , malgré toute cette urbanité. A ce propos , je te dirai qu'une des grosses injures que mon père me disait dans ma jeunesse , *c'est que j'étais ou serais un cardinal de Retz*. Certes il me faisait trop d'honneur ; car c'était un grand et au fond un honnête homme.

Tu veux que je te raconte l'histoire singulière que je t'ai promise. Je le ferai , et même avec détail ; car cette cause , vraiment nationale , et touchante par la vertu d'un des auteurs , m'a fait un vrai plaisir , et , comme nous sentons de même (quoique D. P. me répète avec affectation , que tu vaux mieux que moi , ce qui est bien vrai , mais n'empêche pas que tu ne m'aimerais pas tant , s'il n'y avait du rapport entre nos ames) , elle t'en fera aussi.

Samuel Lichigaräi , né d'une famille d'Or.

tez en Béarn , avoit été conduit en Angleterre par quelques événemens de sa jeunesse. Il y avait établi une maison de commerce , et s'y était marié ; mais il était toujours Français dans le cœur , et faisait élever en France ses enfans. Deux de ses fils étaient venus dans cet objet chez l'un de ses frères , l'un des négocians les plus distingués de la ville de Bayonne. Ce frère meurt , et laisse sa fortune à l'un de ses neveux , qui s'en met en possession , sans que personne s'avise de la lui contester. Le neveu meurt lui-même quelque tems après , et laisse sa succession par testament à son frère , qui était retourné en Angleterre. Samuel Lichigaraï (c'est le nom du frère) , revient en France , pour recueillir les biens auxquels il succède , et pour se fixer à jamais dans sa patrie. Alors des collatéraux , à un degré très-éloigné , l'attaquent devant un tribunal de Bayonne , et entreprennent de prouver qu'il est par nos lois incapable d'hériter de la fortune de son frère ; et voici à-peu-près comme ils soutiennent cette prétention odieuse , à Bayonne et au parlement de Bordeaux , où l'affaire a été portée par évocation. Ils lui disent : « 1°. Votre

» père s'était établi et marié en Angle-
» terre. Il y est mort : il avait donc renoncé
» à la France, sa patrie naturelle; il a donc
» vécu, et il est donc mort Anglais; vous
» êtes Anglais comme lui, puisque vous
» êtes son fils. Vous êtes donc un étranger,
» un *aubain*. Nos lois ne permettent pas
» aux *aubains* de recueillir des successions
» en France. Epargnez-vous la peine d'in-
» voquer en votre faveur la loi naturelle
» et les dernières volontés de votre frère.
» Ce n'est pas la loi naturelle, c'est la loi
» civile qui doit prononcer entre nous; et
» des morceaux de philosophie et d'élo-
» quence n'auront pas sans doute plus d'au-
» torité auprès de nos juges, que la légis-
» lation dont ils sont les organes. 2°. Quand
» vous pourriez prouver que votre père
» n'était pas devenu Anglais, en se mariant,
» en vivant et en mourant à Londres, vous au-
» riez tort encore de prétendre à l'hérédité de
» votre frère. Votre père était au-moins un
» Français réfugié en pays étranger. Or,
» vous connaissez nos lois contre ceux qui
» ont fui leur patrie : elles les condamnent
» aux galères. Votre père a donc été mort
» civilement pour la France, du moment

» qu'il l'a quittée ; il n'a donc pu vous trans-
 » mettre une existence et une patrie , qu'il
 » avait perdues lui-même. Quel que soit au-
 » jourd'hui votre pays, et , à supposer même
 » que vous n'apparteniez à aucune nation
 » étrangère, il est donc au-moins démontré
 » que vous n'êtes pas Français. Vous parle-
 » rez encore contre la rigueur de ces lois ,
 » et vous voudrez nous rendre odieux ,
 » nous qui les réclamons. Mais , lorsque le
 » législateur a cru qu'il était de sa sagesse
 » de dicter une loi, il est du devoir du ci-
 » toyen de se croire obligé à la faire exé-
 » cuter , toutes les fois que l'occasion s'en
 » présente ; et nous n'avons pas la préten-
 » tion d'être plus désintéressé et plus sage
 » que le législateur ».

Samuel Lichigaraï a répondu : « 1°. Si
 » je suis fils d'un Anglais, et Anglais moi-
 » même, je puis, même à ce titre, recueil-
 » lir toute la succession *mobiliaire* de mon
 » frère. Les tems ne sont plus où les nations
 » se faisaient encore la guerre par leurs lois,
 » lorsqu'elles déposaient leurs glaives et
 » leurs foudres. Tous les peuples convien-
 » nent aujourd'hui qu'on n'est pas dispensé
 » d'être juste envers un homme, parce que

» cet homme aura reçu la vie sur une terre
» séparée de la nôtre par un fleuve , par
» un bras de mer ou par une montagne. Ces
» sentimens si naturels ont pénétré enfin
» dans les traités même des nations rivales.
» Il a été décidé par le traité d'Utrecht ,
» que tout Anglais pourrait recueillir les
» successions *mobiliaires* en France , et tout
» Français en Angleterre. Il est fâcheux
» pour vous que vous ne soyiez pas nés
» dans ces tems où quelques-unes de nos
» lois étaient aussi injustes et aussi barbares
» que vous-mêmes ; mais tous les bons ci-
» toyens auraient trop à gémir , si vous
» aviez pu consacrer votre iniquité par une
» erreur de nos lois. 2°. Vous dites que mon
» père était devenu Anglais , et par consé-
» quent étranger à la France , sa patrie na-
» turelle ; et la preuve que vous en don-
» nez , c'est qu'il a vécu et qu'il est mort
» en Angleterre. Cette preuve ne suffit pas.
« Vous confondez le *domicile* avec la *cité*. On
» forme un domicile par-tout où l'on se
» transporte avec le dessein d'y établir sa
» demeure. Il faut d'autres solennités pour
» acquérir une nouvelle patrie , une *cité*
» nouvelle. Il faut , ou que le peuple chez

» lequel on se transporte , vous adopte
» pour un de ses enfans , et c'est ce qui
» se fait par des lettres de naturalisation ,
» ou qu'il vous élève à quelqu'une de ces
» dignités, de ces fonctions publiques , dont
» la patrie ne peut décorer que des citoyens.
» Sans l'un de ces moyens , on ne peut se
» faire une *cit*é nouvelle , et l'on conserve
» toujours l'ancienne , à moins qu'on n'y
» ait renoncé par une abdication expresse
» et formelle ; et il est possible , par
» exemple , d'avoir son *domicile* en Angle-
» terre , et sa *cit*é en France. Mon père a
» toujours conservé tant d'amour pour sa
» patrie naturelle , qu'il a passé presque
» toute sa vie chez un peuple libre , où il fai-
» sait fortune , sans jamais avoir eu l'idée de
» s'y faire naturaliser. Au milieu de l'An-
» gleterre , il a vécu Français , et il est des-
» cendu Français dans le tombeau. 3°. Vous
» prétendez que tout Français qui va s'éta-
» blir en pays étranger , sans la permission
» du Roi , est dépouillé du nom Français
» par une ordonnance du mois d'Août 1669 ,
» et que ni lui , ni ses enfans ne peuvent
» plus se faire réhabiliter en France. Il est
» vrai , cette loi existe. Elle précéda l'édit

» de 1685 , qui a révoqué l'édit de Nantes ;
» elle annonça des résolutions désastreuses
» pour les dernières années de Louis XIV ;
» elle fut le premier signal des dragonnades.
» Vous triomphez sans doute , en secret ,
» de m'avoir mis dans une situation où il
» peut être plus dangereux que difficile
» de se défendre. Vous vous trompez encore ;
» il ne m'est pas impossible de concilier
» ma défense avec le respect dû à une loi
» non révoquée. D'abord , l'ordonnance de
» 1669 ne dépouille du nom Français , que
» ceux qui se sont établis *sans retour* en
» pays étranger , et qui y ont acquis des
» *immeubles*. Or , mon père n'est ni dans l'un
» ni dans l'autre de ces cas. Secondement,
» cette ordonnance n'eut que les protestans
» en vue ; elle eut pour objet d'en empê-
» cher les émigrations , qui , à cette époque,
» commençoient à enlever à la France un
» quart de sa population. Pour que cette
» loi condamnât mon père et sa postérité,
» il faudrait donc que mon père eût été
» protestant : où en avez-vous donc la
» preuve ? Moi , je vous déclare qu'il ne
» l'était point , que je ne le suis point. Est-
» ce votre assertion ou la mienne , qui peut

» le mieux constater la foi de mon père ?
 » Mon père , dites-vous , a été condamné
 » par nos lois à une peine qui ôte l'existence
 » civile ? Quel tribunal l'a jugé ? quel tri-
 » bunal l'a condamné ? quel tribunal au
 » monde a entendu une accusation contre
 » mon père , avant que vous ayiez osé éle-
 » ver la voix contre sa mémoire , pour avoir
 » le droit de dépouiller ses enfans ? Certes ,
 » il serait trop affreux qu'une accusation
 » fût à-la-fois la preuve du délit , et la pro-
 » nonciation de la peine. Cette forme de
 » procédure est inconnue en France. Une
 » fois l'avocat - général Lizet la proposa
 » dans le procès de Charles de Bourbon ;
 » mais on sait de quelles couleurs le véné-
 » rable M. de Thou a peint le génie et le
 » caractère de l'avocat-général Lizet. Je
 » suis donc né d'un Français ; je le suis
 » moi-même : j'en donne en ce moment une
 » preuve à laquelle les âmes sensibles croi-
 » ront sans peine ; pour vivre et pour mou-
 » rir en France , je renonce à jamais aux
 » lieux où mon père a déposé ses cen-
 » dres. » Telles sont les réponses de M.
 Samuel Lichigaraï : mais , voici ce qui est
 parfaitement beau , et ce qu'on n'a guère

vu dans les discussions du palais. Lorsque ce n'est pas la mauvaise foi ou l'erreur qui y demandent des choses injustes, c'est au moins la justice qui exige avec rigueur tout ce qu'elle a droit d'obtenir. Ici c'est un homme qui combat des principes qui peuvent lui donner une grande fortune, et ne montre ses droits que pour déclarer combien il serait malheureux de les voir consacrés par la justice. L'homme qui a donné cet exemple, peut-être unique dans les annales du barreau, est M. Petri Lichigaraï, avocat de Bayonne, parent du testateur, du côté de la branche aînée, à laquelle les lois du pays donnent exclusivement la préférence, même à des degrés plus éloignés. Il est intervenu dans le procès, pour dire aux collatéraux qui vouloient envahir la succession : « Ce que les lois permettent n'est » pas toujours honnête ; chargées seulement » de punir le crime, elles sont forcées de » tolérer les passions viles qui y condui- » sent ; et l'on peut être un très-mal- » honnête homme, avant qu'elles aient le » droit de nous punir. La conscience a des » principes antérieurs à ceux de la légis- » lation, et le citoyen n'est pas moins cou-

» pable , lorsqu'il abuse de l'erreur des lois ,
» pour commettre impunément une injus-
» tice. Si nos lois , comme vous le pré-
» tendez , dépouillaient un frère du bien de
» son frère , pour le donner à des parens
» très-éloignés , je croirais me déshonorer
» en réclamant la fortune qu'elles m'offri-
» raient , et quoi que vous en disiez , nos
» magistrats jeteraient un regard d'estime
» et de bonté sur le citoyen qui une fois
» aurait été plus juste que le législateur.
» Mais je crois , mais il est démontré que
» l'injustice est dans votre cœur , et non
» pas dans nos lois. Quoi qu'il en soit ,
» quand même ce que vous dites de notre
» législation serait vrai , en la réclamant ,
» vous vous seriez chargés ici d'un opprobre
» inutile. Si Samuel Lichigaraï ne peut pas
» hériter des biens de son frère , ce n'est
» pas à vous , c'est à moi que ces biens
» appartiennent ; et moi , qui frémis de l'en-
» voir dépouillé , moi , qui joins ma voix
» à la sienne , pour détourner cette injus-
» tice , je les demande ces biens , unique-
» ment pour ne pas les voir passer dans
» vos mains , uniquement pour vous enle-
» ver le fruit de votre crime. Vous n'entre-
prendrez

» prendrez pas même de contester la supé-
» riorité de mon droit. Son parent, comme
» vous tous, je suis le seul qui le soit du
» côté de la branche aînée; et cette branche,
» dans notre coutume, donne l'exclusion
» à toutes les autres. S'il faut donc que
» dans un siècle de lumière, l'injustice se
» commette encore au nom des lois, les
» citoyens et les magistrats auront moins
» à gémir de la voir commise en faveur
» d'un homme qui a combattu de toutes
» ses forces ces mêmes lois qui devaient
» l'enrichir. » Tu ne devinerais pas com-
ment on a réfuté ce plaidoyer d'une espèce
si nouvelle. On a dit que M. Petri Lichigaraï
ne demandait la succession, que pour
la donner à Samuel Lichigaraï, et tromper
ainsi les lois, pour lesquelles il montrait
si peu de respect. Heureux l'homme qu'on
ne peut inculper qu'en l'accusant de la plus
sublime vertu ! L'arrêt du parlement de Bor-
deaux a déclaré Samuel Lichigaraï habile à
succéder aux biens de son frère, à la charge
par lui de n'avoir d'autre patrie que la France.
Certes, les lois étaient plus formelles contre
Lichigaraï que contre toi, qu'il faut prouver
être coupable de ce dont on t'accuse.

Je crois que le bon ange va tout de bon faire imprimer mes *contes*, qu'il croit en valoir la peine. Il est bien bon ! toujours en tirerons-nous quelques sous. J'en ai déjà fait douze. Il t'envoie ceux que tu n'as pas lus ; mais renvoie-les tout de suite, car mon copiste attend. Je savais bien que tu reconnaîtrais les paroles d'Euprosie : Ah ! ma Sophie, comment l'amour et la volupté ne les auraient-ils pas à jamais gravés dans ma tête, ces mots si touchans ! C'est aujourd'hui, aujourd'hui 13 Décembre que tu les prononças. Comme mon cœur palpite à ce souvenir !

Chère bonne, ne néglige point cette incommodité qui s'aggrave avec l'âge, et peut avoir dans la suite des inconvéniens désagréables et même funestes. Si tu ne répugnes point aux mercuriels, ne laisse pas Isabeau tâtonner long-tems les autres remèdes, s'ils sont sans effet ; mais vas doucement. En tout, ménage ta mauvaise poitrine, et la petite santé. Hélas ! elle était si belle, si vigoureuse autrefois ! Le chagrin, aux mains bien plus destructives que le tems, a fané cette belle fleur. Ah ! Sophie ! l'amour, le bonheur lui rendront tout son coloris, toute sa fraîcheur ; et c'est dans les bras de Gabriel que

tu braveras la douleur et les années, et les rides et les regrets. Adieu, mon amante.

GABRIEL.

Chère, chère fanfan ! j'ai souffert en effet de mes coliques ; mes urines ont été détestables ; je suis mieux ; et l'intérêt que m'a témoigné M. L... N... et mon ami B... , m'a presque fait m'applaudir de mes souffrances ; je me suis mis à-peu-près au régime que tu m'as prescrit.

Voici des vers tout nouveaux, qui ne sont pas de moi, je t'assure. Je puis chanter les tourterelles, mais non les papillons :

Papillon, que ton sort est doux !

Tu voltiges de belle en belle ;

Tu charmes sans être fidèle,

Et tu ne fais que des jaloux.

Tu ne vis que peu de journées ;

Et le plaisir file tes jours ;

Mais dans nos tristes destinées

La douleur en marque le cours.

Tu renais, et la race humaine

Disparaît et ne revient pas.

La mort sur nous étend sa chaîne ;

Chaque heure sonne le trépas.

H 2

Pour toi la vie est sans nuages ,
 Aucun chagrin ne la flétrit :
 Toujours un ciel pur te sourit ,
 Pour nous seuls grondent les orages.

Ah ! si d'une fausse lueur
 Tu suis la trompeuse apparence ,
 Console-toi : l'homme a son cœur ,
 Ses écarts , et son ignorance.

Agile comme le Zéphir ,
 Tu fuis une ardeur importune ;
 Parmi les fleurs , tu n'en vois qu'une ,
 Celle qui promet le plaisir.

L'Amour , dit-on , a pris tes ailes ,
 Et ce Dieu nous blesse en nous fuyant ;
 Captifs dans ses chaînes cruelles ,
 Nous ne sentons que du tourment.

Affranchi de sa tyrannie
 Tu ne crains point son fier courroux ;
 L'Amour nous lance tous ses coups ,
 Et n'ose point troubler ta vie.

Valtiguez , insectes charmans ,
 Tout vous rit dans les champs de Flore ;
 Déjà la jeune et tendre Aurore
 Ouvre les portes du printems.

Moque-toi de notre sagesse ;
 Folâtre , joli papillon ,
 Et brave les maux que sans cesse
 Nous vaut l'orgueil de la raison.

A SOPHIE.

26 DÉCEMBRE 1779.

LE bon ange m'a fait passer avant-hier ta lettre, ô ma bien aimée, avec une de mon oncle qui exigeait une longue réponse; de plus j'étais vraiment malade et souffrant, et je me suis dit: ma Sophie me saura plus de gré de me reposer un jour que d'aggraver mes maux, en me forçant de travail. Ce n'est donc qu'aujourd'hui que je me mets à te répondre, aujourd'hui que je suis mieux, sans cependant dire bien, car mes reins, mes urines et l'insomnie cessent de me tourmenter. Pour m'achever, mes affaires sont plus obscures et vont plus lentement que jamais. Aucunes de mes espérances ne sont détruites, mais presque toutes se reculent à mesure que ma santé exigerait davantage qu'elles se hâtassent. La lettre de mon oncle, dont en général le ton de discussion est un bon symptôme, m'annonce d'ailleurs assez clairement que mon père ne veut pas entendre parler de mon exil à Mirabeau. D'abord ce n'est

que le 4 Décembre qu'il répond à ma lettre du 6 Novembre. Il a eu le tems de consulter. Ensuite, après ses morales ordinaires, il me dit *que je reconnais, mais trop tard, que j'ai mal fait d'oublier les conseils d'un père, et, s'il ose se citer, d'un oncle, qui, NI L'UN NI L'AUTRE NE M'ONT DONNÉ AUCUN SUJET DE PLAINTÉ*, et dont les intérêts naturels étaient les miens, pour suivre les impulsions qui m'étaient données par des personnes dont mon orgueil seul pouvait me faire méconnaître les vues. Il conclut que j'ai ôté à mon père, comme à lui, tout moyen de me secourir. Il parle des deux familles que j'ai outragées, c'est-à-dire de la mienne et de celle d'une jeune femme, *TRISTE victime de mes emportemens, et qu'il m'a plu aussi de diffamer*. Il passe au crime que le Roi fait serment à son sacre de ne pas pardonner; *des dépenses énormes qui empêcheront toujours mes parties de se désister*, d'autant qu'il reste une preuve existante en la personne du fruit de mes criminelles amours. Cette phrase, qui m'a fait rire, m'a rappelé celle-ci d'un livre nouveau, intitulé *l'art de rendre les femmes fidèles*. Voici comment les maris pourront empêcher que ces empoisonneurs de la source de leurs contentemens (c'est-à-dire les amans) ne réus-

sissent dans leurs détestables entreprises. Mon oncle, après cette sortie bizarre, revient à ma révolte AINSI ET AUSSI CARACTÉRISÉE ENVERS UN PERE, révolte que le public ne pardonne point ; de sorte qu'il est désormais impossible de me procurer une existence honnête. Je me suis mis dans le cas de n'en pouvoir avoir à l'avenir qu'une précaire et sous un nom emprunté. (Ceci me déclare des projets nouveaux , mais c'est ce qu'il faudra voir). J'écris à ma femme et à mon beau-père encore avec l'orgueil qui m'a perdu. Une femme doit être entièrement à son mari ; il a tout droit sur elle , mais aucun sur son honneur ; et , dès qu'il y attente , il a perdu tout droit sur elle aux yeux des honnêtes gens , et elle ne doit plus rien faire pour lui sans risquer d'autoriser la diffamation. Je voudrais qu'on m'expliquât ce que Mde. de Mi... a fait pour moi avant sa prétendue diffamation). Il conclut enfin après de longues et très-longues répétitions et une sortie véhémence sur ma sœur avec laquelle il dit qu'il ne me confond point , par dire que l'expérience que je lui ai proposé de faire de mon amendement est tout-à-fait impossible. Mon orgueil me fait traiter de despotisme la main secourable qui me met à l'abri de la vengeance

publique ; mais cette main peut se lasser , et ne pas se prêter de nouveau aux prières d'une famille , et il se trouverait responsable des événemens s'il agissait et que tous les intérêts pussent condescendre à ce qu'il demandait pour moi. Certainement cette lettre est dure et déraisonnable.

Je suis fâché de ne pouvoir t'envoyer ma réponse, qui est noble, tendre et forte de choses. Mais comme cette lettre est de quatre pages très-serrées, comme j'étais fort malade quand je l'écrivis, et que je voulais l'envoyer tout de suite; comme je deviens tous les jours plus aveugle, je n'ai pas même fait de brouillon. Elle n'est point du tout dans le genre de D. P.; elle est purement dans le mien, franche, vive et chaude. Je veux voir si je toucherai ce bon et respectable vieillard, qui, je le sais, m'aime naturellement. Je n'ai point soumis cette missive à la prudence et à la logique de D. P., qui n'a point jugé à propos de répondre à ma dernière lettre. C'est sa coutume, toutes les fois que je l'ai embarrassé, et voilà de tous ses tics celui qui me déplaît le plus, parce que j'y trouve de la mauvaise foi et de la pusillanimité. Je patienterais, mon amie, je patienterais

comme on me le répète tant , si je n'étais vraiment malade ; mais je le suis et de la manière la plus inquiétante pour l'avenir..... Parlons de toi.

Selon ce que tu me dis de la seconde scène de Marv... qui est vraiment odieuse , je pense que cet homme , importuné par les persécutions de ta mère , ne cherchait , soit honnêtement , soit malhonnêtement , qu'un prétexte de se dégager. Il n'en a pas trouvé de plus commode que de déraisonner avec toi au point de t'en impatienter et de te pousser , ensorte qu'il pût dire que tu rejettais toutes les propositions. Cela n'est pas plus généreux qu'adroit. Mais qu'importent à certaines gens l'adresse et la générosité ? Que leur importe sur-tout le suffrage ou l'affection de ceux dont les seules vertus donnent du prix au suffrage et à l'affection ? Si tu avais porté un habit d'homme , cet insolent vieillard , quoique vieillard , eût été plus poli ; mais le propre des caractères lâches et vils est d'opprimer la faiblesse et l'infortune. Je ne crois point du tout que cette négociation , à la supposer même réellement projetée , (je ne dis pas entamée) , ce que je ne crois pas , eût jamais réussi. Je doute aussi que ton père

prenne jamais l'infâme résolution de consigner ta dot. Il faudrait qu'il n'eût pas un ami pour qu'on le laissât se couvrir d'une telle tache. Si cela arrivait, ils te donneraient le droit le plus légitime d'entreprendre légalement ta défense; car puisqu'ils te traiteraient aussi vigoureusement que l'arrêt, il serait aussi trop atroce de prétendre t'empêcher d'attaquer cet arrêt. Je ne crois point, quoi qu'en disent nos parens, qu'il soit inexpugnable; et en tout je réponds un peu à leurs raisonnemens, comme M. Fox à M. Adams. Celui-là est membre de l'opposition en Angleterre; celui-ci, partisan du ministère. Ils se sont querellés et battus. Fox a été blessé. Quelqu'un lui ayant marqué sa surprise de le voir si promptement guéri d'un coup de feu dans le ventre : *Vraiment*, répondit-il, *c'est que le pistolet d'Adams était chargé avec de la poudre du gouvernement, autrement c'était fait de moi.* Cependant j'attends avec quelque impatience la première lettre de ta mère; et si elle est un peu décisive, je desire que tu ne répondes pas que nous ne nous soyions consultés. Il est assurément peu décent que M. de Marv. se donne les airs de traiter de *gueux* l'homme que M. L. N. t'a donné pour

conseil. Mais je voudrais que tous, tant qu'ils sont, avec leur bel esprit et leur profonde sagesse, me disent quel crime tu as donc tant commis en donnant à ta fille ton nom de fille. Leurs consciences timorées regardent apparemment comme une fadaise une suppression d'état, et aussi leur inspirent qu'on doit beaucoup moins à sa fille qu'aux convenances, au public, à l'homme dont on n'est pas la femme, etc. etc. Vivent les consciences dévotes ! Pour la levée de l'ordre du Roi, crois qu'ils ne sont point assez enragés-fous pour y penser, et que, s'ils avaient cette démence ou cette atrocité, l'administration, qui sait mieux qu'eux quelle a été et quelle est ta conduite, et qui nous donne des preuves si claires de sa protection et de son indulgence, ne nous permet pas, sans ingratitude, de craindre un tel abandon.

Quant à ta fille, essaye si tu seras plus puissante que moi pour guérir les muets volontaires. J'en parle au bon ange dans chacune de mes lettres, et il me répond à tout, excepté à cela. Il se pourrait que je le visse bientôt, et je tâcherai de finir quelque chose à cet égard, mais parle-lui en de ton côté.

Je n'ai ni dû, ni voulu m'expliquer avec

toi lors de ton enthousiasme pour le Marv. dans des lettres qui passent sous les yeux d'un ami qui m'est cher, et qui répond de leur contenu; mais il y a long-tems que j'en sais tout ce que tu en penses enfin. J'ai fait à M. B..., et je ferai à M. L. N., si je le vois bientôt, des plaintes amères sur les insolentes relations de Br... à qui je serais tenté de faire donner cent coups de bâton si je le pouvais. Mais ce serait une enfance à toi que de t'affecter de cela. Tout le monde, ma tendre amie, trouvera très-simple que, revenant avec moi pour en être si-tôt et si cruellement séparée, tu ayes passé dans mes bras les derniers momens que tu as pu me donner. Nous ne pouvions empêcher Br... de coucher dans notre chambre, et il avait droit d'y être. Où est l'indécence de tout cela, surtout quand on y ajoute que tu passais en Hollande pour ma femme, et que tu revenais sous le nom que tu portais en Hollande? Vas, mon amie, les gens qui te connaissent savent assez combien tu es réservée et décente; ç'a même été toujours l'étonnement de ceux qui, ne te connaissant que par ton histoire, travestie par le public malin, se faisaient un portrait de toi à mille lieues de

ce que tu es. Pour moi qui t'ai vue nue dans mes bras, et couverte encore du voile de la pudeur et de l'innocence, moi que ta douce timidité a rendu si heureux, quelquefois même en limitant les plaisirs, je méprise de route mon ame les vils croassemens des Marv., des Br. et de toutes les espèces qu'ils peuvent ameuter. Console-toi donc. N'as-tu pas tout sacrifié, tout consacré à l'amour? Je vais prier M. B... de parler sérieusement à ce Br. du restant de sa dette, que je ne lui céderais pas maintenant, fût-elle de douze sols. Il a plus de deux cents louis de présens de nous. En vérité je le crois payé de ses jolis procédés.

J'approuve très-fort le silence froid, dédaigneux et profond que tu te proposes de garder avec le Marv. Cependant, s'il t'écrit à la nouvelle année, réponds-lui, et comme il t'aura écrit. Je ne suis en vérité pas étonné qu'il ne se soit point vanté de sa belle scène avec toi. Ce n'est pas la plus belle époque de sa vie, d'ailleurs assez galante, pour ne pas dire lubrique et crapuleuse. Il faut convenir que le bon ange a mal pris son moment pour nous vanter *sa bonhomie*. Je suis fort aise qu'il n'ait plus aucun prétexte de

revenir ici, car j'aurais été fort embarrassé de ma contenance, ne devant pas savoir ce qui s'était passé entre vous, et ne pouvant me résoudre à témoigner des pclitesses, même triviales, à un homme qui t'a manqué.

Le silence de D. P. est encore plus ridicule que sa lettre dont tu te plains. J'ai répondu à cette lettre par une très-vigoureuse, qui l'a réduit au silence. Il s'est annoncé pour les fêtes de Noel, je le verrai venir; mais en honneur, je n'en attends rien que quelques nouvelles de l'intérieur de ma famille, lesquelles je devrai encore plus à son indiscretion qu'à son amitié. Je te prie de lui écrire la première pour la nouvelle année. Nous devons être fort au-dessus des pointilleries d'écrire le premier ou le dernier.

J'ai absolument abandonné au bon ange la destinée de mes *contes*, auxquels il a la bonté de s'intéresser avec toute la vivacité de l'amitié; je t'envoie, mon cher amour, trois des quatre nouveaux que j'ai faits; le quatrième est entre les mains du copiste. Chargés des notes où j'indique les imitations, soit des anciens, soit des étrangers modernes que je me suis permises, ils feront un assez bon volume, où je ne mettrai, je

crois, qu'un frontispice et une vignette. Recommande-toi à M. B... pour en avoir un exemplaire. Je crois cependant que nous aurions daigné t'en envoyer un, même sans ta demande.

O ma tendre amie ! quelle époque tu me rappelles ! et qu'elle est présente à mon souvenir et chère à mon cœur ! dût la somme de mes maux être doublée ; dût le bonheur être fini pour moi ! je le jure, ô mon amante ! je ne la trouverai jamais assez payée. Quatre années sont révolues depuis l'instant qui m'a donné à toi ; nous en allons commencer une autre : je ne sais, mais j'espère qu'elle sera la dernière où nous aurons à lutter contre un sort jusqu'ici si contraire ; mais tel que soit celui qui m'est réservé, je puis succomber, je puis mourir, mais j'en jure par toi et par l'honneur, je ne puis jamais ni me repentir ni cesser de t'aimer. Adieu, mon amante : adieu la plus aimable et la plus aimée des femmes. Tes étrennes sont sur mes lèvres ; les miennes sont dans ton cœur : ah ! quand les trouverai-je sur ton sein ?

GABRIEL.

Je ne sais ce que c'est précisément que

cette commission du conseil ; mais je sais que mon père , harcelé par les cris et les mémoires de ma mère , s'est démis de ma curatelle. Il veut apparemment y rentrer. Je ne sais ce que le conseil a à démêler là. C'est peut-être comme prisonnier d'Etat.

Devine cette énigme.

L'amitié , le plaisir et l'amour m'ont fait naître ;
Je suis de tous les trois la douce expression ;
Mais , hélas ! des humains le coupable abandon
M'a rendu trop souvent l'arme et le prix d'un traître.
Aiguillon du desir , j'anime la beauté ,
Je suis don ou larcin fait par la volupté.

N'as-tu donc pas des nouvelles de ta fille ?

A SOPHIE.

9 JANVIER 1780.

JE reçois ta lettre du premier Janvier, chère amante ! et ton inquiétude m'afflige infiniment. Il est certain que ma santé n'est pas bonne, et je crois qu'elle ne peut pas l'être dans ma position, et avec les tourmens d'esprit et de cœur qui m'agitent ; mais au fond, le danger n'est pas imminent ; et j'en reviens à cette phrase cruelle pour l'amour, et cependant rassurante : *cela n'est que douloureux*. Je suis obligé de suspendre les bains. Le froid est trop rigoureux, et je me suis senti quelques dispositions à ces catharres épidémiques qui mettent tout le monde au lit. J'ai donc enragé depuis deux jours ; je ne m'en trouve pas plus mal, et si je dormais je serais assez bien ; mais je ne dors point, et *Young* a eu raison de dire que, semblable aux hommes corrompus, le sommeil fuit les malheureux, ne visite que ceux que la fortune caresse, s'éloigne d'une aile légère de l'infortune, et ne s'abat que sur des paupières qui ne

sont jamais mouillées de larmes. Chère amie, ne provoque pas les miennes en en répandant de prématurées. Calme-toi, ma Sophie. Je ne suis point mal, et je me soigne. J'ai eu dans les derniers jours de l'année un doux restaurant : j'ai vu le bon ange et M. L. N. Celui-là est resté long-tems avec moi. Tous deux m'ont comblé d'amitiés ; tous deux m'ont exhorté à la patience, et ce ne sont pas des formules vagues et stériles ; c'est le mot d'un intérêt éclairé et actif. M. L. N. m'a demandé des lettres pour M. de Mau. et le duc de Niv. Celle-là a été remise ; celle-ci reste suspendue par la maladie de M. L. qui n'est, je crois, qu'un gros rhume, lequel se dissipe.

Tu verras que je ne suis point ingrat ; car pour une lettre que tu m'envoies de ton amoureux D. P. je t'en envoie trois ; l'une desquelles est directement pour toi, et m'a été confiée par lui-même. Tu as là un galant bien indiscret. Je lui ai envoyé en réponse la substance de ma lettre à mon oncle, et quelques phrases assez sèches sur les soupçons qu'il prétend que l'on a conçus au Bignon de ma connivence avec ma mère. Il me semble qu'il est bien odieux d'imputer

à un homme une si lâche duplicité, quand, en toute sa vie, il a fait tant de preuves de la plus inflexible franchise. Je ne crois pas non plus qu'il y ait la moindre bonne foi dans ces soupçons ; et il me paraît assez étrange que pour motiver d'avance leur opiniâtreté, D. P. commence déjà à récuser, au nom de mon père, le témoignage de la Police, qui, seule, peut inspecter ma conduite.

Je ne m'étonne pas que tu ayes trouvé absurde la lettre de mon oncle ; elle l'est en effet ; et de plus il y a beaucoup de duretés, parce que comme c'est par mon père qu'il m'écrit, il veut apparemment se mettre à son ton. Tout le monde sait que nos Rois se dispensent très-cavalièrement des sermens faits à leur sacre ; que leur droit de faire grace est limité, et l'est nécessairement, parce que nos législations sont atroces, et la proportion des délits aux peines totalement renversée par le despotisme qui nous régit ; tout le monde sait que le Roi fait le même serment pour le duelliste ; et à quel duelliste ne pardonne-t-il pas ? J'ai exposé tout cela à mon oncle avec beaucoup de force, et, comme je le dis à D. P., ma lettre est d'un homme

qui dit : *mais si vous me prenez pour un imbécille qui ne connaisse pas ses droits, ou pour un adulateur qui veuille vous gagner à tout prix, vous vous trompez fort.* Mais une erreur non moins considérable et non moins injuste, c'est celle où t'a jetée la lecture de l'atroce mémoire de cette Cabris. Assurément elle ment si impudemment sur tous les faits qui sont à ta connaissance, que tu aurais pu te tenir en garde contre ceux qu'elle allégué pour déshonorer le bailli; et une Messaline qui vante la pureté de ses mœurs, une femme fugitive qui se jacte de son amour pour son mari, ne doit pas inspirer une grande confiance. Il y a mieux: il n'est pas une personne de bon sens, qui, même sans être instruite, puisse, avec un peu de réflexion, être la dupe de ce mémoire. D'abord il porte tout entier sur une hypocrisie très-évidente. Qu'est-ce que ces feints ménagemens pour mon père, tandis que l'on attaque avec tant de fureur son procureur fondé? Ensuite, il n'existe pas une seule preuve de tout ce que l'on avance contre le bailli de Mirabeau; et c'est du prétendu refus du paiement d'une somme, que, de leur aveu, l'on n'a jamais que fait espérer, que l'on fait découler cette haine virulente

qui a porté aux plus odieux excès un homme connu pendant quarante ans dans les plus grandes places , par la plus rare intégrité. Je te demande si cela a l'ombre de vraisemblance ? Je te demande si ces soliloques dignes de Satan que l'on attribue au bailli , ne sont pas une invention diabolique , déstituée de toute preuve ? Ils l'avouent eux-mêmes que cette haine est *invraisemblable* ; il fallait donc l'appuyer d'autre chose que d'un roman. Je puis te certifier d'abord que le premier fait , base de toutes les déclamations de madame de Cabris , n'a pas l'ombre de la vérité ; je veux parler de la promesse des 50,000 livres. Il est vrai que mon père fit espérer que le bailli , si sa nièce méritait ses bontés , pourrait faire pour elle ce que la marquise de Vassan avait fait pour madame du Saillant. Les a-t-elle méritées , ces bontés ? Je vais te la dire , moi , la véritable cause de la haine de madame de Cabris contre le bailli. Les premières amours de madame de Cabris , devenue femme , ont été M. de Gourdon , cousin-germain de son mari , et elles commencèrent trois mois après son mariage , c'est-à-dire quinze jours après son arrivée à Grasse. Mon oncle lui en parla plus en

oncle prudent et tendre, qui sentait que de ce premier pas pouvait dépendre le bonheur de sa vie, qu'en casuiste austère. C... était libertin; sa femme, comme toutes les infidèles, affichait une extrême jalousie; mon oncle voulait modérer ses fougues. Toutes ses leçons furent si mal reçues, qu'il s'enuya bientôt de la tâche qu'il s'était imposée de veiller sur le début de sa nièce à Grasse, et retourna à Mirabeau; cela ne l'a pas empêché, dans le voyage qu'elle y fit plusieurs mois après pour s'y réunir à moi, de témoigner à cette jeune folle les plus tendres bontés. Je suis très-certain qu'alors les Cabris se gardaient bien de parler de l'engagement de mon oncle qui n'avait rien promis. La lettre de mon père n'inculpa que lui, mon père, qui est très-apte à donner des espérances pour des certitudes, lorsqu'il s'agit de conclure une bonne affaire. La dénégation du bailli a toujours été formelle. Il a cité ses amis; il a cité ses propres lettres à M. de Cabris père. Qu'a-t-on à lui dire? Madame de Cabris confond exprès les dates, rapproche 71 de 73 pour lier les deux prétendues époques de la haine du bailli. Enfin elle bataille avec la plus odieuse fausseté. Dès 72,

Madame de Cabris avait levé le masque, et dépouillé toute pudeur. Dès 1773 elle capitait hautement l'héritage de ma mère. Est-il fort étonnant que mon oncle ne la traitât plus amicalement? Avait-il grand tort de parler du prêt fait en Limousin pour commencer le grand et fatal procès, comme d'un procédé indigne? Qui n'en a pas pensé ainsi? Quand on sait comme nous à quel point cette femme perfide a desservi et trahi sa malheureuse mère; quand on connaît tous les ressorts de ses infernales trames, on devrait frémir d'horreur en voyant avec quelle hypocrisie elle cherche d'un bout à l'autre de ce mémoire que m'a communiqué D. P., à faire cause commune avec elle, à se donner pour l'infortunée victime de son amour filial: et c'est toi qui donnes la moindre créance aux inculpations de cette créature, dont le moindre vice est d'être une prostituée!..... J'en parle sans ressentiment personnel, quelque mal qu'elle m'ait fait; mais, sur mon honneur, je ne connais pas un être plus pervers, ni une probité plus respectable que celle de mon oncle. Certainement je n'ai pas deux poids et deux mesures; certainement toute invocation de lettre-de-cachet me paraît un

crime de lèze-nation , et je n'approuve pas plus celle de ma sœur que la mienne , quoiqu'il y ait entre nous , j'ose le croire , une furieuse distance. Mais du moins elle a été jugée et condamnée. Et pouvait-elle ne pas l'être ? C'est quand son mari est fou que cette femme , qui couchoit avec son ou ses amans , sous ses yeux mêmes , qui vivait avec lui dans un état de guerre ouverte , qui l'avait fui publiquement escortée d'un homme bien méprisable avec qui elle vivait sans le moindre ménagement ; c'est au moment de la démence , quelquefois frénétique , d'un mari autrefois si chéri , qu'elle accourt auprès de lui ! Mais quand ? quand elle est chassée de Paris , où n'ayant pu se raccommo-der avec son père aux dépens de sa mère , elle s'était raccommo-der avec sa mère aux dépens de son père ; quand elle a épuisé par ses honteuses dissipationstoutes ressources, et qu'elle compte administrer librement sous le nom d'un fou 50 mille livres de rente. De bonne foi , ce retour était-il bien méritoire ? Cette lettre de 1776 , pour laquelle son mari l'autorise à aller à Paris , doute-tu qu'elle se la soit fait écrire après son retour à Cabris ? Ne sais-tu pas que depuis plus d'un an ils ne

s'écrivaient pas ? Madame de Cabris a voulu s'approprier au moins la jouissance de la fortune de son mari ; cela est évident , et en vérité elle ne la méritait pas. Il eût été tout aus i indécet de lui laisser l'éducation de sa fille. Belle éducatrice , qu'une femme qui , sans respect pour sa fille et son enfance , la fait apporter dans le lit qu'elle partage avec son amant !... Finissons ces tristes réflexions que je pourrais pousser à l'infini. Mais en vérité , Madame de Cabris en impose assez impudemment sur les faits qui nous sont relatifs , pour que tu ne croies pas légèrement ceux des détails desquels nous ne saurions être instruits. *Cette indulgence* qu'elle a eue pour moi , *pour moi à la conduite duquel elle n'a jamais donné les mains* , t'a - t - elle donc rendue si favorable à sa cause ? Elle a oublié , cette femme *aux mœurs pures* , la lettre éloquente que je lui écrivais en 1775 pour la détourner de fuir avec M. de Bri... ; cette lettre qui t'a fait verser des larmes , et qui prouve que je ne règle pas mes conseils et mes opinions sur mes intérêts et ma conduite , mais sur les règles éternelles de la justice et de la vérité. Elle a oublié , cette sévère moraliste , qu'elle m'a poussé à t'en-

lever long-tems avant que la nécessité nous ait forcés à prendre ce parti violent, qu'elle nous a fait dix plans d'évasion, desquels elle se mettait toujours de moitié, et que ce n'est qu'au moment où il fallait nous rendre deux ou trois cents louis, et tes effets, que *son indulgence a eu un terme...* Laissons en paix cette malheureuse, bien punie de son inconduite, à qui je ne ferai jamais, ni ne souhaiterai de mal, mais qui en a trop dit de toi, et nous en a trop fait pour que je puisse jamais lui pardonner. Je te prie de croire sur ma parole que mon oncle est un homme aussi honnête que sa nièce l'est peu.

Tu me parles de l'accord fait entre les Caraman et nous comme intéressant un commandeur de Malthe, qui travaillera en ma faveur pour prix des éclaircissemens que tu demandes: mais mon amie, c'est un fagot que l'on t'a fait. Si ce commandeur était ami ou parent des Caraman, il ne serait pas embarrassé d'avoir ces renseignemens. Cet accord intéresse trop M. de Caraman pour que les papiers qui le constatent ne soient pas en règle. Si c'est leur ennemi, je ne veux point, sur-tout dans une situation aussi précaire que la mienne, donner à un inconnu

une notice désagréable à des gens considérés que mon père a avoué ses parens. Ils ne sont pas plus *Riquety* que le Grand-Mogol ; je le sais bien , et toute la France le sait aussi ; mais ce ne sera à moi à y voir que quand je serai chef du nom.

Il n'y a pas à balancer de défendre ta fille contre l'attaque très-mal conçue du marquis de Mon. Ce dilemme est sans réplique : elle gagnera ou perdra ; si elle gagne , c'est pour toujours ; si elle perd ; les Valdh. n'ont rien gagné du tout , car elle a trente ans pour avenir. Autre raison importante ; il faut conserver des fonds au tuteur , afin de pouvoir au besoin se passer des R. Soutiens donc Charmeaux de toutes tes forces ; mais tu as là dans Chab. un pauvre écrivain. J'aimerais beaucoup mieux certains autres , mais point de la Croix. Quant à son déplacement , j'en ai parlé à mon ami , le bon ange qui , toujours en lanternant un peu , s'en est expliqué d'ailleurs avec son amitié ordinaire. Mais comme rien n'avance , il faut que tu lui en reparles encore , et que tu pries purement et simplement ensuite Mademoiselle D..... de faire sévrer ta fille , puis conduire à tel couvent ; que s'il s'ensuit un refus , tu réclamera en

justice les droits que tu as sur ton enfant, et que tu as d'autant plus évidemment qu'elle n'a point d'aïeul paternel. Nous verrons comment les bons et mauvais anges s'en tireront. M. B... rit en lisant ceci ; mais moi , je n'en ris pas , et je trouve qu'il est un peu dur qu'on nous force , malgré nous , à faire de notre fille une paysanne. Quant à moi , je ne puis m'en mêler , puisque je ne suis son père qu'aux yeux de l'amour ; mais toi , tu ne dois pas t'endormir sur cela. Je voudrais , par exemple , que l'on n'écrivît rien dans son affaire que je ne le visse. Que ne prends-tu Elie-de-Beaumont ou Garat pour écrire pour elle ? Celui-ci est fort jeune , mais il montre bien des talens et de la sensibilité.

Tu as deviné à merveille mon énigme , et tu es grande connaisseuse en fait de baisers. Ah ! que ne puis-je entretenir tes talens ! Hélas ! on ensevelit bien long - tems notre savante théorie. Je crois cependant que si les R... comptent bien fort sur l'impossibilité du recouvrement de ma liberté , ils se trompent infiniment. Si ma santé résiste , ceci finira ; mais un pareil *si* est quelque chose d'assez triste à vider.

Mes *contes* sont entre les mains du bon

ange, et seront, je crois, bientôt sous presse. Tu auras le premier exemplaire.

Adieu, chère amie ! je te demande un peu de tranquillité sur ma santé, et même sur mon sort. Quant à celle-là, je crois que l'on va me faire monter à cheval, et c'est le grand remède ; d'ailleurs M. L... N... y a consenti sur-le-champ et avec plaisir ; mais il faut bien des réflexions à M. de Rou..., pour vouloir ce que ses supérieurs veulent. Quant aux affaires, j'ai dans M. B... un ami aussi zélé que D. P. est un raisonneur impatientant et inutile ; (j'attends incessamment celui-ci), et M. L... N... m'a dit que M. de Maure... lui-même trouvait ma détention bien longue. Ah ! ma Sophie ! s'il connaissait tout mon amour, elle le lui paraîtrait bien plus. Adieu, ma bien aimée ; je t'aime comme tu le mérites, comme tu m'aimes, comme je le dois, comme je le puis, car tu emploies toutes les forces de mon ame.

GABRIEL.

Songe à mon cachet.

A SOPHIE.

26 JANVIER 1780.

LA lettre que le bon ange a bien voulu joindre à la tienne , ma tendre enfant , répond à l'article le plus important de ta lettre , et qui paraît avoir électrisé ton imagination sulphureuse. Il me mande que tu lui as écrit successivement , pour mettre ta fille dans un couvent , mais que , voyant d'un côté le sevrage nécessaire , et de l'autre mes projets d'inoculation , ignorant même qu'il y eût un couvent de choisi , il avait eu peine à arranger ton empressement. Il ajoute à cela , qu'il ne pourrait annoncer le couvent , que comme choisi par Mademoiselle Diot , qui n'a pas une grande considération auprès du magistrat , ni de ses agens ; qu'on serait même étonné qu'elle ait pu être engagée à faire des démarches : car sa correspondance est ignorée. En conséquence , il a imaginé avec beaucoup de sagesse et de raison , que Mademoiselle Douay nous offre un meilleur

moyen , qui paraît sans inconvénient. Elle est mécontente , dit-il , des reproches de Madame de R... et du président son *fac-totum* , et elle demande à n'être plus chargée de rien. Le bon ange pense que toi, lui écrivant (à Mademoiselle Douay) de dire tout cela au magistrat, et de lui proposer le couvent de l'Enfant-Jésus , en ajoutant que c'est ton desir et que tu es pourvue du consentement de ta mère , tout s'arrangera facilement. Je lui réponds que son idée me paraît très-sage et d'une exécution convenable et facile. Je lui représente qu' l n'a pas dû s'étonner qu'ayant tant et tant de sujets de se méfier des R.... , et ta mère t'insinuant en douceur qu'elle va chercher un couvent pour ta fille , tu te sois effrayée et hâtée. Le vrai est cependant que ta crainte est prématurée , et que très-probablement cette phrase de Madame de R.... ne cache aucune intention suspecte ; car enfin elle pouvait s'opposer dès le premier moment à ce que tu te mêlasses du choix d'un couvent , au-lieu qu'elle t'en a donné la permission pure et simple. Mais , mon amie , avant que de passer à cette discussion , je veux profiter de l'occasion que me donne

une phrase très-honnête , mais très-expressive du bon ange , pour désiller tes yeux sur le compte d'une amie bien indigne de toi et de ta confiance , et à qui je ne te vois jamais donner sans regrets la moindre commission ; car quel honneur peut te faire une telle correspondance ? et quelle prise même ne donnerait-elle pas sur toi à tes ennemies ?

Je ne sais pas précisément , ma tendre Sophie , ce qu'est Mademoiselle Diot aujourd'hui ; mais je sais qu'elle a été une très-vile *trainée* , et je doute que de si loin l'on puisse revenir à l'honnêteté. Je te parle de science certaine , et tu vas le voir. D'abord , Mademoiselle Diot avait quinze ou seize ans , lorsque l'ayant vu à peine deux heures en ma vie , j'ai eu l'honneur de ses bonnes grâces les plus intimes. Elle n'était très-certainement rien moins que novice alors ; c'était un *coursier* très-fougueux , mais très-manégé , et elle servait de modèle autant que d'écolière chez le peintre où elle était. C'est cependant là , à ce qu'il semble , le plus beau moment de sa vie ; car , assez peu de mois après , un de mes amis , que je crois de tes parens , c'est-à-dire du moins

ses

prétendus père et mère , je veux dire M. de la Tagnerette , administrateur général des postes , l'a fait venir pour un écu de six francs , autant de fois qu'il a voulu , rue des deux écus , chez un boulanger , où nous avons quelquefois fait ensemble des orgies de jeunes gens. J'ai su que depuis un scélérat , mais très-précisément un scélérat obscur , nommé *Gérard* , l'a prostituée pour gagner de l'argent ; ce roué de marquis de Louvois , l'un des plus noirs , des plus brutaux et des plus dissolus monstres qu'ait vomis la France , et le plus grand coureur de mauvais lieux qu'il y ait à Paris , a fait maintes et maintes parties avec elle ; enfin un ami de Fontelliau , et cet ami ne lui fait pas d'honneur , car c'est le sieur Lescaze , inspecteur de police , des hauts faits duquel tu peux avoir entendu parler , et que l'ami des hommes ne loge apparemment au petit hôtel Mirabeau , que pour faire distribuer plus commodément et plus rapidement les lettres de cachet qu'il a obtenues ; ce Lescaze , dis-je , a été long-tems son chevalier. Tu sens , mon amie , que d'après ces anecdotes , dont je te suis garant , on peut sans calomnie , et avec toute justice ,

lui supposer des milliers d'aventures, et la regarder comme une vraie prostituée. Je ne sais qui est un certain comte de Vallora (car tout le monde est comte maintenant), avec qui elle vit dans ce moment (ou plutôt qui couche quelquefois avec elle; car elle vit avec le public, et il y a tel soldat que je connais, qui a des droits sur elle, et l'arrête et la tutoye en pleine rue). Mais il y a furieusement à parier que l'homme qui avoue une telle maîtresse, est lui-même une furieuse espèce. Je t'avoue, ma Sophie, qu'en pensant à tout cela, et me disant ensuite : *C'est cette traînée-là à qui Sophie écrit : ma chère amie*, mon cœur se serre. Tu me demanderas sans doute pourquoi je ne t'ai pas donné ces explications plutôt? Pourquoi? parce qu'enfin il n'était pas impossible que cette fille ne fût revenue au bien, et que je ne voulais pas lui faire tort, outre qu'elle pouvait se démasquer elle-même; mais, quelques informations, et sur-tout le ton de M. Boucher, qui n'est pas léger, mais au contraire un homme très-indulgent, très-sage et très-circonspect, me convainquant que ladite demoiselle est loin de sa conversion, je fais mon devoir

en te détrompant. Je sais, mon amie, que les filles les plus dévergondées, lorsqu'elles veulent capter l'intérêt d'une femme honnête, parlent fort bien sentiment; je sais de plus qu'un cœur, aimant comme le tien, est aisément la dupe de ce jargon. Mais voilà le bandeau levé, et je compte sur une rupture insensible, mais prompte, dans laquelle tu ne dois mettre ni reproches, ni mépris: quelques lettres, mais seulement et de loin en loin, dégagées de toute espèce d'affaires et de commissions, te conduiront là. Cette étourdie t'a déjà fait une scène cruelle; une autre fois elle a pensé te compromettre très-essentiellement avec M. L. N. : et quelle idée voudrais-tu que l'on prit dans un couvent, de la mère d'un enfant recommandé par Mademoiselle Diot? Le parti que nous propose le bon ange, n'a aucun de ces inconvéniens. Ecris à Mademoiselle Douay avec beaucoup d'amitiés et de remerciemens, ce qu'il te conseille. Dédommage-le, par des honnêtetés que nous lui devons, de la grossièreté de Madame de R..... Ecris ensuite à M. L. N. ; représente-lui que ta fille tout-à-l'heure sevrée, commence à être bien déplacée dans un vil-

lage , où d'ailleurs elle est fort peu en sûreté , dès que Mademoiselle Douay refuse d'y veiller ; dis-lui que tu desires éviter et qu'elle tombe sous une autre protection que la sienne , et qu'une autre que toi prenne l'inspection d'un enfant qui à tant de titres t'est si cher ; que tu es autorisée par ta mère à la placer au couvent , et à en choisir un ; que tu le supplies de permettre que , ne connaissant point Paris , tu t'en rapportes au choix de Mademoiselle Dou... , qui a donné à ton enfant des marques d'attachement , dont tu es trop reconnaissante , pour être la complice des calomnieux reproches de ta mère ; que celle-ci consent à fournir de 350 à 400 liv. ; qu'indépendamment des provisions obtenues par le tuteur de ton enfant , tu as des ressources pour suppléer à cette somme insuffisante , etc. etc. Voilà , mon tendre amour , ce qu'il te faut faire tout de suite. Tu prieras , et je prierai le bon ange , qui n'a pas besoin d'être tourmenté pour obliger , et qui t'aime malgré tes impatiences et ta mauvaise tête , de faire la leçon à Mademoiselle Dou.... , à qui tu recommanderas de son côté de se concerter avec lui ;

et dans ses mains la négociation réussira : Tu parleras aussi à M. L. N. de la modicité du prix qui te décide pour les orphelins de l'Enfant-Jésus.

J'avoue que Madame de R.... me paraît avoir pris de l'humeur à très-bon marché, et que cela n'est ni noble, ni tendre, puisque le surcroît de dépense de ta fille venait du dérangement de sa santé ; mais enfin, ils sont bâtis ainsi, et nous ne les refondrons pas. Une bâtarde est aux yeux d'une dévote beaucoup pis qu'une hyppogriffe.

Je crois qu'il n'aurait pas été impossible d'engager Mademoiselle Do.... par M. B.... à passer sur les injures de Madame de R..., et à garder la petite ; mais, puisque nous ne la trouvons pas bien dans ce village, puisque nous la voulons au couvent, saisissons cette occasion. Ils nous servent à souhait.

Je viens de prier le bon ange, qui est notre ministre plénipotentiaire, mais à qui nous donnons plus de besogne que de moyens, de te faire passer quelque argent, aussi-tôt qu'il y en aura, nos dépenses actuelles payées ; je dis actuelles, parce qu'il m'a fallu bien malgré moi, mais très-absolu-

ment, me faire faire une culotte et des caleçons, acheter des bas, des cravattes et une redingotte toute faite. Depuis plus d'un an, je marche les pieds nus dans mes souliers, et cela m'était égal; mais enfin la jambe a disparu après mes pieds. Depuis six mois mes culottes laissaient à découvert des choses qu'il m'était très-inutile de montrer, puisqu'il n'y a point de femme ici, et je n'avais plus qu'un habit fort avancé d'être usé. Tu vois, mon amour, que ce n'est pas par luxe que j'ai fait à-peu-près cent francs de dépense.

Une chose sur laquelle je suis tout aussi pressé que toi, c'est que tu aies réponse de Chab..., et que tu pousses cette affaire. Qu'ils me donnent les matériaux, j'écrirai, moi, s'il te plaît; et, certes, j'écrirai bien.

J'oubliais de te dire que le célèbre et non jamais assez loué Langheac, dont tu m'as tant entendu parler, a eu la Di...; mais ils sont trois, tous trois scélérats; et ils l'ont eu tous trois... Langheac est un j. f. et je le lui ai dit deux fois.. Mais ils le sont tous trois..... et je le leur ai dit. Or écoute: le chevalier couchait avec la

Dugazon. Son mari, vert-galant, trouvait mauvais non pas le fait, il sait vivre et qu'il faut vivre ; mais que le petit drôle s'en vantât en plein foyer... Il dit assez tranquillement qu'il *l'encazerait*. (Pour l'intelligence de *l'encazer*, c'est que le petit Caze, ayant suivi la même mouche, a reçu des coups de bâton de *Dugazon*, dans le corridor du foyer des Italiens. Je le sais par un témoin oculaire, et qui, interpellé du fait par Caze, qui niait avoir reçu des coups de bâton, répondit qu'effectivement il ne croyait pas que l'on pût appeler bâton une canne d'un très-beau jonc). Le marquis de Langheac, frère du premier, et croix de Saint-Louis à cause de ses services de mère, se chargea de punir l'insolent. Il le rencontre en maison tierce, et dit qu'il le rompra de coups de canne. Dugazon, qui est très-fort, très-lest, et bonne lame, se lève et le supplie avec politesse de vouloir bien lui donner son heure, pour les aller recevoir. Le marquis, furieux, lui allonge un soufflet. Dugazon pare en valet de comédie, et riposte d'un tour de bras, qui jette l'autre les quatre fers en l'air. Le marquis demande, comme *Monte-au-ciel*, si c'est un coup de poing ou un soufflet.

Au sourire de l'assemblée , il met l'épée à la main ; Dugazon se met en posture ; on les sépare. Le lendemain vingt jeunes gens envoyèrent savoir des nouvelles de la chute du marquis , qui a mal pris la plaisanterie , ce qui était bien loyal. Ce n'est pas tout. Jour pour jour , le troisième Langheac recevoit un soufflet au Hâvre. Un peintre était amoureux d'une jolie cafetière. Le Langheac en voulut tâter , et trouva plus commode de lui défendre d'y remettre les pieds , de quoi le peintre ne tint compte. Un beau matin il voit arriver son héros , avec deux autres mauvais sujets qui viennent l'insulter chez lui. Ce peintre est gentilhomme , et bas-Breton , c'est-à-dire brutal. Il prend ces trois Messieurs par les épaules , et les jette dehors sans beaucoup d'égards. Deux heures après , des sbirres arrivent , le saisissent et le traînent en prison. Furieux , il écrit au gouverneur , et est élargi. Le lendemain il va à la parade , y rencontre le Langheac , lui dit : vous êtes un j. f. , accompagnant cela d'un grand soufflet : sur quoi l'autre , par la loi du mouvement , fait demi-tour à droite , et se sauve. Le peintre étonné reste là. On a beau crier au comte : *Monsieur* ,

pas si vite ; vous laissez votre honneur derrière vous. Un homme qui le connaît , répond : Eh ! non : il l'a perdu au ventre de sa mère. Ne trouve-tu pas que l'on pourrait intituler l'aventure que je viens de te conter : le soufflet de famille , pièce en deux actes.

Mon amie , quand tu me parles de D. P. , je crois que tu me parles d'un mort , au moins pour moi. Il est arrivé le 11 à Paris , et m'a fait l'honneur de m'en aviser par un billet de deux lignes. Depuis ce tems , il ne m'a pas écrit un seul mot , et n'a pas approché de Vincennes , quoiqu'il parût brûler d'impatience de voler à moi. Je lui renvoie aujourd'hui les lettres de moi , que tu me fais repasser , et je n'y joins pas une seule syllabe , parce que je trouve son procédé aussi trop plat. Il me paraît très-clair qu'il faut attendre , pour voir un dénouement à mes tristes affaires , que celles de ma mère soient terminées d'une manière quelconque. Sois très-assurée que ce commandeur de Boniface , que Mademoiselle Diot a apparemment amusé , ne pourrait guère que me nuire. Il est ennemi ou de mon père , ou des Caramant. Lequel des deux que ce soit , il ne me convient

point de lui fournir des armes qui serviraient sa haine , et blesseraient à-la-fois mon honneur et mes intérêts. Patientons , ma fanfan , patientons : ma santé est à-peu-près remise ; le cheval m'a fait le plus grand bien. Je le continuerai assiduellement ; car il me fait dormir un peu , et déblaie mes reins. Depuis deux jours que la neige et la pitié pour mes sentinelles m'ont empêché de profiter de cette faveur précieuse , mes urines sont comme ci-devant , et je ne dors point ; mais la fièvre est passée aussi , et très-réellement j'ai recouvré de la vigueur : j'en retrouverais davantage , si je voulais me purger ; mais je n'en ai ni le tems , ni presque le courage. Ne crois point cependant que je néglige tous les remèdes ; je prends tous les jours très-assiduellement des diurétiques , et je suis le régime que m'a prescrit le fameux Lorry , que le bon ange a bien voulu faire consulter. Je te supplie donc , mon cher tout , de prendre confiance dans mes attentions pour moi-même , qu'après tout , je regarde comme un autre toi. Je me soigne ; je me soignerai , et tu ne me trouveras pas si décrépît , que je n'aies encore des choses beaucoup plus agréa-

bles à te proposer quand tu voudras me faire avaler des médecines. Eh ! mon amie ! comment voulais-tu que près de Sophie je me méfiasse de ma santé ? La trouvas-tu jamais chancelante ?

M. de R..., selon sa louable coutume, a un peu lanterné ; mais mon ange qui marche d'un pas modéré, mais sûr, et se hâte lentement, a trouvé moyen de le mettre à la raison, et je suis en pleine possession.

Tiens bon pour avoir les mémoires en règle et signés de la Douay.., cela est absolument nécessaire, si nous étions obligés de recourir au tuteur. Hâte-toi d'écrire à M. L... N..., à M. B... et à Mademoiselle Don... ce que je t'ai dit. Ton compte, à toi, est très-clair, et il est bon de montrer avec modération, mais très-formellement à ta mère, que tu n'es pas sa dupe. Nous tâcherons de faire inoculer la petite avant qu'elle entre au couvent. Si cela ne se peut pas, plaçons-la toujours, et puis nous aviserons à cela, qui ne sera jamais difficile, l'argent à la main. Adieu, chère et très-chère amante : adieu, ma vie, mon bien, mon espoir : hier, en donnant un baiser bien brûlant à ton portrait, je fis, dans le chagrin de te voir si ressemblante,

mais si inanimée au prix de ce que tu es, je fis, dis-je, comme par inspiration ces quatre vers :

Image des attraits de l'objet qui m'enflamme,
Aux yeux de l'univers justifiez mes feux;
Mais ne lui peignez pas ses vertus et son ame;
Pour souffrir des rivaux, je suis trop amoureux.

Paie-m'en avec tes plus tendres caresses.

GABRIEL.

Mon cachet est fort bien. Je te remercie de tout mon cœur.

A S O P H I E.

21 FÉVRIER 1780.

JE reçois ta lettre du 31, mon aimable amie, dans un instant où je croyais que le donjon de Vincennes survivait au reste du monde, et que toute la terre et ses habitans étaient engloutis. Depuis ta dernière lettre, je n'ai reçu de nouvelles d'ame qui vive, et ce n'est qu'aujourd'hui que le bon ange, avec son amitié ordinaire et ses douces expressions, m'envoie ton paquet, et y joint une lettre

de D. P. et une de mon oncle. Dupont, qui depuis le 11 de Janvier ne m'avait pas donné signe de vie, m'écrit en date du 7 : que depuis qu'il ne m'a écrit, il a été très-malheureux ; qu'il a passé trois semaines au chevet du lit de son principal ami (M. Turgot) ; qu'il l'a tenu à trois reprises, deux de trois heures chacune , et une de sept heures , dans ses bras entre la vie et la mort ; qu'abattu de chagrin , exténué de fatigue , et néanmoins surchargé de travail , il a mis le peu de tems qu'il a eu à faire face au plus pressé. — Mon cabinet était une chambre de malade ; qu'il y a trois semaines qu'il a quitté mon hôtel ; qu'il est au petit hôtel de la Rochefoucault, rue des Petits-Augustins ; qu'il faut lui écrire là jusqu'à nouvel ordre (il a voulu dire *avis*).

« Si j'eusse vu quelque chose d'utile à faire
» pour vous , ajoute-t-il , je l'eusse cepen-
» dant fait. Mais je n'ai pas trouvé la lettre
» à votre oncle *aussi mal que je l'avais craint*
» (il est bien bon) , et il m'a paru que nous
» étions dans le cas de rester en panne pour
» quelque tems. (C'est toujours là sa con-
» clusion , parce que cela est plus com-
» mode). Mandez-moi s'il y a quelque chose
» de nouveau. J'ai reçu une lettre *de la mar-*

» *quise*, et ne puis encore lui répondre. (Tu
 » t'en consoles, je crois). Mettez mon respect
 » à ses pieds. (Cela te tiendra-t-il bien
 » chaud)? Votre frère a dû partir, et je le
 » crois parti pour l'Amérique sur l'escadre
 » de M. de Guichen. Cela a été décidé et
 » exécuté en un instant. (Ceci n'est pas
 » mauvais; on ne le mariera pas de sitôt;
 » mais, comme je le mande à D. P., il n'y
 » sera très-précisément bon à rien, qu'à se
 » tuer un peu plus vite avec les négresses
 » qu'avec les p..... de France; et moi, j'y
 » serais un intrépide soldat, et un utile
 » officier). Votre père doit arriver demain
 » (8 Février); je tâcherai de prendre un
 » moment pour l'aller remercier du logement
 » qu'il m'a prêté. (Qu'il est chaud, cet ami)!
 » Si j'apprends quelque chose, je vous le
 » marquerai; mais jusqu'à ce que M. Turgot
 » soit rétabli, je ne verrai que très-peu votre
 » famille, car je ne serai pas libre de sortir,
 » et l'on ne viendra pas me chercher ici.
 » Lorsqu'il se portera mieux, j'irai vous voir
 » une heure, (tu vois combien cela me
 » sera utile) et puis je retournerai dans mon
 » hermitage, où ma femme et mes enfans
 » m'appellent et ont besoin de moi ».

Voilà le fruit des importantes réflexions de M. D. P. depuis un mois. Cela m'a fait cependant retirer une lettre où je rompais avec lui; et je lui en écris une honnête.

Mon oncle m'en écrit une où il déraisonne longuement une réfutation de ma dernière lettre: il prétend que je prends les *délires de mon imagination* pour de la philosophie; il m'assure que l'autorité *m'a sauvé*..... Quel salut! Une grande défense d'icelle autorité et des loix où il y a des choses de bon sens que je sais fort bien, que je n'ai point niées, et d'autres très-fausSES qu'il serait trop long et inutile de te copier. Il convient au fond de tout, et cependant chicane tout ce qui, dans ma lettre, n'était que politique et philosophique; et quand il arrive à ce qui m'est purement personnel, il dit qu'il ne répond pas à tous mes argumens, mais que, sans le vouloir, je lui montre que je ne connais mes torts que par leurs effets et non par leurs causes; qu'il pourrait débattre tout ce que dans ma lettre il passe sous silence, (je doute fort qu'il le pût) et qu'après tout, mon père a de droit la première magistrature sur moi; que cette magistrature est la première de toutes et la plus naturelle; que

quant à mon beau-père, j'appelle des injures ce qui n'est et ne fut que le plus simple exposé de mes torts envers la société ordinaire. Mon mémoire a attaqué mon père et la réputation de ma femme. Il est même singulier que je croye qu'elle doive trouver mes lettres douces, tandis qu'elles n'ont que de la dureté. Je suis le seul à douter que mon mémoire n'ait attaqué sa réputation. Il ajoute une phrase que je ne comprends pas : *Vous qualifiez, dit-il, de générosité je ne sais quel sentiment chez vous, et vos avantages vis-à-vis des procédés que vous avez eus avec tout le monde, elle compris, seraient bien peu de chose, au moins en votre faveur.* Entends-tu cela ? Je ne sais point encore ce que je répondrai à sa lettre ; elle est par-tout d'un bon et honnête homme fort embarrassé et affligé de son rôle. Il n'y a que le post-scriptum qui me fasse de la peine, parce qu'il peut paraître écrit en suite d'instructions reçues au Bignon.

Votre commerce de lettres avec moi ne doit pas vous paraître assez doux pour chercher à le continuer ; ainsi ne fatiguez pas vos yeux à m'écrire, puisque JE NE PUIS RIEN. La vérité lui échappe malgré lui. Passons à ta lettre.

Je

Je pense comme toi, mon amie, qu'il faut éviter, par tous les moyens possibles, que notre pauvre fille soit sous la dépendance immédiate de madame de Ruffey, qui, à des contrariétés sans nombre pour toi, joindrait une éducation fort négligée, fort mauvaise, et toute appropriée à ses vues, qui, de son aveu, sont de faire de ma fille une servante. Mais je crois que mon ami le bon ange nous a donné les meilleurs moyens possibles d'en venir à nos fins, et il ne faut que suivre avec persévérance jusqu'au succès la négociation entamée.

Je suis tout émerveillé de te voir prendre avec tant de patience ma confession relative à la Diot; car il fut un tems où tu étais jalouse du passé; et à la vérité, il le fallait bien pour que tu le fusses de quelque chose; car je t'aurais bien défié de l'être du présent. C'est cette certaine Manette, dont je t'ai tant parlé, élevée à la brochette pour mon père, et fille de son valet de chambre, qui me procura cette facile victoire; elle servit même en partie d'autel au sacrifice; car nous nous réunîmes dans un galetas de peintre, et Manette aimait tant Emilie, qu'au défaut de chaise, celle-ci s'asseyait sur les

genoux de son amie. Je t'assure, ma tendre Sophie, que si tu avais la moindre idée de ce qu'était St. Gérard, tu verrais qu'il n'a jamais pu séduire qu'une *traînée*. J'ai beaucoup ouï parler de lui ici, parce que ses père et mère, banqueroutiers ou à-peu-près, habitaient le château comme un azile. Il a donc été le théâtre des prouesses du sieur Gérard, qui est capable et coupable de tout. *Le comte de Vallora* est un escroc, qui ne vit que du jeu et des catins qu'il dépouille; c'est une grande infamie qu'on laisse ainsi prostituer les titres; et le gouvernement cache bien mal la très-grande envie qu'il a d'avilir la noblesse au point de l'anéantir, ce qui est à-peu-près fait. Boniface, à ce que j'apprends par des informations ultérieures, est un gredin, quoique homme de qualité, qui n'a de crédit et de considération que chez les catins, qui sont sa plus belle commanderie. Il est lié avec une aventurière, amie d'une certaine Rosten, fille d'un acteur de la comédie italienne, et l'une des créatures de Paris les plus connues par ses intrigues et sa beauté. Or cette Rosten, qui vit avec le public, héberge assez souvent le Louvois; et de-là sans doute la connaissance

de la Diot et de Boniface; mais tout cela n'est et ne peut être que train et tripôt. Tu vois, ma tendre enfant, avec quelle circonspection une jeune femme honnête et sensible, et qui, comme toi, n'ayant point d'idée de la corruption de nos mœurs, s'est trouvée par des malheurs bien imprévus, jetée dans une sentine infecte, doit se méfier de toutes les connaissances qu'elle y a contractées. Tu es excusable sans doute de t'être méprise, et ces sortes d'erreurs ne sont celles que des bons cœurs. Mais c'est à moi de te montrer le piège, et je savais bien, ô mon ange, toi dont le cœur est si pur et l'âme si noble, que tu n'avais besoin que d'être avertie. Romps lentement et sans éclat; mais donne-toi de garde que cette créature puisse te citer ou me citer.

Comment ne connais-tu pas la Tagnerette, qui a été souvent à Dijon; et sa mère, madame Dubut qui y va souvent. Cette mère est une étrange femme, et de plus une dévote. Je ne serais point étonné qu'elle fût intime amie de ta mère; elle l'est d'Hocquart, beau-père de son frère. Le jeune homme qui, par des circonstances particulières, a été dans une haute faveur sous Louis XV, est plein

d'esprit, et m'a paru avoir de l'ame et de l'honneur. Il a des talens, et, de mon tems, toute la légèreté de son âge qui était excessive, n'empêchait pas de voir qu'il pourrait devenir un homme de mérite. Il était singulièrement esclave chez ses parens. Quand j'allais le chercher pour aller à l'opéra: *oui*, me disait-il, *mais me réponds-tu que madame ma douce chère mère ne me battra pas?*

Je crois, mon amie, que l'on pourrait engager les Valdh.. à accepter et faire accepter à leur père un arbitrage, auquel tu trouverais de grands avantages, parce que des arbitres jugent les procédés, au-lieu que les juges ne jugent que les faits et en vertu de la loi. J'ai un projet sur cela que je veux laisser mûrir, et discuter avec le bon ange avant que de te le proposer; mais qui pourrait changer la face de tes affaires, peut-être même celle des miennes. Il ôterait un état à ta fille, mais un état odieux; car dans la justice il ne lui appartient pas, et nous n'y tenons que pour t'assurer une ressource; mais il assurerait irrévocablement ta tranquillité et ton indépendance. Je te parlerai de cela avec détails la prochaine fois.

Tu as tort de croire que l'on te refuse le

conseil de Chabans ; cela n'est ni naturel , ni juste , et il est bien plus simple de penser que ce retard vient de lui et de ses affaires ; au reste , je ne le crois pas un excellent conseil , et il me paraît plus procureur qu'autre chose. Ce que je voudrais , ma chère enfant , c'est que le tuteur de ta fille tirât seulement en longueur. Peut-être le tems nous amènera-t-il des ressources. Toujours est-il que je veux changer ton plan de guerre.

Je ne sais pas si je ne serai point accusé de luxe , mais je sais que je me coûte 137 livres 10 sous , et que je ne me le pardonne pas. Cependant que fallait-il faire ? J'étais tout nud , et j'ai très-exactement porté tout l'hiver , comme le bon ange l'a vu de ses propres yeux , des culottes de basin déchirées. Au reste , il va nous venir peut-être quelques ressources pécuniaires. Le bon ange a à-peu-près vendu mes *contes* , et si bien , que j'ai rabattu de son prix. Les *baisers de Jean second* vont s'imprimer aussi. Mon bon et actif ami me procure à faire une traduction de Boccace , qui me vaudra passablement d'argent , et comme je fais quelque cas de mon Tibulle , je le vendrai assez cher. A propos de ceci , je t'envoie , ma tendre enfant ,

les sujets d'estampes que je compose pour mettre à la tête de chaque livre de cet ouvrage. J'espère que tu en seras contente. Je t'envoie aussi les trois premières élégies, telles que je les ai corrigées; et je te les enverrai successivement ainsi toutes. Le papier de ton manuscrit est assez fort pour supporter le grattoir; et le sang d'Arach, en l'en frottant, y donnera assez de consistance pour permettre les corrections; au reste, si tu aimais mieux me renvoyer ton livre, je le ferais corriger par mon copiste, et alors je tâcherais d'y faire insérer aussi les additions et corrections des notes: décide.

Ce que je ne t'envoie pas, c'est un roman tout-à-fait fou que je fais et intitule *ma conversion*. Le premier alinéa te donnera une idée du sujet, et t'apprendra en même-tems quelle fidélité je te prépare. « Jusqu'ici, mon » ami, j'ai été un vaurien; j'ai couru les » beautés; j'ai fait le difficile: à présent, la » vertu rentre dans mon cœur; je ne veux » plus que pour de l'argent; je vais » m'afficher étalon juré des femmes sur le » retour, et je leur apprendrai à jouer du » ... à tant par mois ». Tu ne saurais croire combien ce cadre, qui ne semble rien, amène

de portraits et de contrastes plaisans ; toutes les sortes de femmes , tous les états y passent tour-à-tour ; l'idée en est folle , mais les détails en sont charmans , et je te le lirai quelque jour , au risque de me faire arracher les yeux. J'ai déjà passé en revue la financière , la prude , la dévote , la présidente , la négociante , les femmes de cour , la vieillesse. J'en suis aux filles ; c'est une bonne charge , et un vrai livre DE MORALE.

Tu as très-bien fait de me débarrasser du Boniface ; il ne convient pas plus à mes principes qu'à mes intérêts , d'attaquer personne par des voies souterraines. Les Caramant ne m'ont fait aucun mal ; si j'ai jamais quelque chose à démêler avec eux , ce sera par des voies légales ; et si une créature telle que la Diot pouvait en obtenir quelque chose , elle débiterait par le paiement de ses dettes.

Mon tendre et cher amour ! soigne ta santé.... Ah ! je t'en conjure , qu'elle ne nous manque pas au retour du bonheur ! Je puis te voir morte , parce que c'est le plus court des malheurs pour un homme qui aime comme ton Gabriel : mais te voir souffrante , serait pour moi le plus cruel , le plus intolérable des supplices. Ne fais pas un usage

excessif des gouttes d'Hoffmann, ô mon tout ! parce qu'elles pourraient agacer la poitrine ; n'en prends que dans les agitations trop considérables ; mais use habituellement et fréquemment d'eau de fleur d'orange. Pour moi , je me porte fort bien ; je ne dors guère , mais tu sais qu'il me faut pour dormir , la jouissance , le bonheur ; et j'en suis si loin ! Le cheval a fort changé la qualité de mes urines ; elles sont cependant encore assez troubles , et mes yeux assez souffrans pour que mon oncle ne dût pas être *si peu persuadé de mes maux*. Pour toi , mon ange , rassure-toi je t'en conjure , et crois que le coffre est encore excellent.

O mon amie ! c'est toi que la petite Sophie sert bien , puisqu'elle m'inspire des vers qui m'attirent de si grandes caresses de toi ! Oui , mon épouse ! oui , bonheur de Gabriel ! tu seras toujours ma Sophie.... C'est bien dire *mon tout* ; et les deux parties de ce tout se réuniront enfin.

GABRIEL.

Tu auras incessamment copie du discours préliminaire , vraiment travaillé , que je mets à la tête de Tibulle.

Mon maudit copiste n'a pas relevé les élégies ; que le diable l'emporte. A la prochaine fois.

A SOPHIE.

5 MARS 1780.

MAIS, ma Sophie, où diable ton Chabans a-t-il marché ? Peut-on être plus bête, plus cheval, plus enragé que d'aller te mettre en cause de la manière la plus plate, la plus indécente, la moins vraisemblable, avant que tu aies une défense prête ; et toi, où as-tu la tête, d'envoyer ce mémoire sans me l'avoir communiqué, contre ta parole et mon avis formel, tandis que sur ton exposé même je vois qu'il est absurde. Ce plat écrit, qui n'est pas même coloré, te met à couteau tiré avec les Valdh..., ferme la porte à tout accommodement, à tout arbitrage ; et est-ce cette sacrée bête qui te gagnera ton procès, dis-moi ? Faits, moyens, tout est faux, plat, mal trouvé, mal contourné. Mon amie, je vais t'en faire un, moi, qui ne suis ni avocat ni procureur ; arrête sur-le-champ cette

monstrueuse platitude , et écoute ce que je vois au premier coup-d'œil, d'après ton exposé qui me donne très bien à deviner cela même que tu ne dis pas.

D'abord la déclaration de guerre à M. et Madame de Valdhœon est de toute bêtise , de toute platitude. Il ne faut point rendre ces gens-là irréconciliables ; aux yeux de la loi , ils ne sont point les adversaires , et ils auraient raison de l'être. Mais au nom de qui sont les procédures ? — De M. de Mon... ? — Eh bien , les adversaires ne sont point incertains , et M. de Valdh... n'y est pour rien , et toute figure de réthorique qui tendra à le mettre là dans un mémoire légal , est aussi plate que celle de ton âne Chabans.

Parlons d'eux ; l'animal va , je le vois d'ici , rappeler l'ancien procès. Eh ! mordieu , ne voilà-t-il pas un fait qui va bien à la cause. Mais enfin ce n'est que *plat* ; c'est toujours quelque chose.

Il ne manquera pas de joindre là , puisque tu prétends qu'il s'est si bien souvenu de ce que tu lui as dit , tes bons procédés pour les enfans des Valdh... Autre platitude ; ce qui est bon pour le public , ne l'est pas pour les juges. D'ailleurs qu'en conclura-t-il ? Est-ce là la

cause de tes divisions avec M. de Mon...? Voilà ce qui nous importe. Et fera-t-on jaillir de là la jalousie de M. de M...? Et cette jalousie, justifierait-elle aux yeux des loix ta fuite? et n'est-ce pas à ta fuite que tient la naissance de ta fille?... Mais vois donc comme cela est bête; comme cela sera turlupiné d'importance; comme, au-lieu de jeter de l'odieux sur M. de Mo... et te laver, il y a un volume de plaisanterie à faire.

Mais ce n'est là que pelotter, en attendant partie; voici le beau. C'est l'histoire de ta fuite. — *Madame de Mon... sort seule, elle passe en Suisse. — Elle y trouve M. de Mir... que d'autres raisons y avaient benoîtement conduit.* — Ah! pardieu, j'en suis bien aise. D'autres raisons! eh quelles sont-elles, chien maudit? — Ce n'est pas mon affaire. — Eh! de par tous les cinq cents mille diables, pourquoi les allègues-tu?... Mais suivons.

Un cœur qui désavoue ce que la main signe... c'est ma foi tout aussi touchant que vrai... Quoi? ton mari est venu à Amst...! Quoi? tu es venue en Suisse tout exprès pour coucher avec lui?... Oh! ma foi, jusqu'ici on m'avait trouvé une imagination fertile; mais pardieu, mons Chabans me ren-

draît quinze et bisque. Voilà qui est rude... Mais, mon amie, songe donc que j'ai couché avec quelques centaines de femmes, et que l'on ne persuadera pas à une seule, que l'on quitte mon lit, et que l'on fasse deux ou trois cents lieues, tout exprès pour aller coucher avec un vieillard. — Mais on a vu des gens à sa livrée. — Bien trouvé, ma foi; comme si tu n'aurais pas pu faire porter la livrée de ton mari au premier venu. — Mais la lettre. — Eh! fait-on un enfant avec une lettre?

Ta grossesse vient là à merveille, si cela se peut; mais les avides co-héritiers n'y viendront jamais bien, car ils n'y ont que faire.

Mais quel tissu d'absurdités que tous ces calculs! J'en frémis. Quoi? des chagrins qui retardent un accouchement. Ce Monsieur est physicien assurément. Ordinairement ils les avancent, mais cela était nécessaire à son sujet. Mais enfin, je veux tout ce qu'il veut; regarde donc s'il ne faudrait pas encore garnir son ratelier de chardons; quoi! Madame de Mon... qui vient de donner à son mari la preuve la plus forte de réconciliation, et de faire un enfant avec lui, restera à Amst... avec moi, couchera avec moi-même, pour,

apparemment, que je la défende des revenans ;.... quelle impudence ! quelle bêtise ! quel torrent d'invectives cet infâme mémoire n'attirerait-il pas dans une réfutation ?... Et c'est toi qui soutiendrais de pareils moyens... si ! c'est une horreur.

Tu appelles *principe* l'acte du batême etc. ; est-ce un principe ou un moyen ? — Oui, oui ; c'est un principe ; car on ne fait jamais faire un extrait de batême à sa guise , et ce serait une chose inouïe qu'une femme donnât à son mari par cet acte un enfant qui ne serait pas de lui. Et pourquoi ces précautions qu'il se vante d'avoir prises , la sacrée bête qu'il est , si l'enfant est de ton mari ? Certainement si nous voulions soutenir éternellement la légitimité de ta fille , les actes du batême nous donneraient des moyens ; mais je ne veux pas élever une barrière éternelle à tout accommodement , et sans nuire à ma fille , je me garderai bien de te sacrifier à la défense de M. le tuteur. On croira toujours que ses moyens sont fournis par toi , ou au moins d'accord avec toi. Que faire donc ? Ce que je tâcherai de faire ; mais non pas assurément ce qu'a fait Chab.... , dont le raisonnement veut dire en bon français :

*que son père est son père ; et ce père , je veux que le diable m'emporte tout - à - l'heure , si , d'après son mémoire , on doutera que ce soit moi. Je ne doute pas que l'infernale n'ait ici remonté jusqu'au déluge , pour s'appuyer de citations et de textes. Je ne perdrai pas mon tems à l'y noyer. J'aime fort qu'il vienne défier M. de M.... d'alléguer le motif d'impuissance. Effectivement M. de Mon... qui b.... il y a quarante ans , doit b.... tout de même aujourd'hui et faire en 77 un enfant , parce que , 37 ou 38 ans auparavant , il a eu une fille de sa première femme. Si j'étais l'avocat de M. de Mon.... , et que je voulusse me moquer de Chab... , comme assurément je le voudrais , je me servirais de sa dissertation , et lui demanderais froidement qui lui a assuré que la première fille était de M. de Monnier , puisqu'il est impossible de donner des preuves de la conception. Il serait assez bête pour me répondre : *pater est* , &c. comme si cela rendait un homme puissant , quand il ne l'est pas.*

Sais-tu que l'acceptation d'accompagnement est encore d'une force ! Rare et sublime effet d'une imaginative à nulle autre pareille....

Une femme fuit de la maison de son mari. Où fuit-elle ? Dans un couvent , en lui intentant un procès. Mais une femme trouve un homme par hasard (et dans les termes où nous en étions , et après ce qui s'était passé à Pont... et à Dij... , qui , grâce aux parens respectifs et au mari , n'était pas un secret) , ce hasard , dis-je , l'a fait s'acoster d'un homme de qualité , fuir avec lui , changer de nom , le suivre à Amst... , y vivre comme mari et femme (tu sens bien que cela se prouvera au procès) ; et M. de Monn... suppose gratuitement... Eh non ! c'est une simple promenade... Diable ! ce mari-là n'aime pas les voyages.

Quel diable d'arrêt le sot vient-il me citer ? Quoi ! quelle espèce ! Où trouve-t-il des rapports ? Le mari alléguait des moyens , d'absence ; son service chez Madame la Duchesse d'Orléans. Ce service était à Versailles ou à Saint-Cloud. Quoi ! un mari ne peut venir coucher à Paris avec sa femme , après avoir fait son service ! il ne peut aller la voir ! Y avait-il une impossibilité à ce que la femme vînt le trouver ? S'était-elle enfuie ? étaient-ils brouillés , lors de la conception ? y avait-il un proces

d'intenté, etc. etc. ?... Mal-adroit mortel !
soyez plutôt maçon , si c'est votre talent.

Je crois, mon amie , que tu augures par les reproches que je fournis à l'instant et au simple apperçu , ce que j'en trouverais , si je lisais tout le mémoire , et que je travaillasse l'affaire. En voilà trop long sur ce sujet. Je prie le bon ange de te faire passer à l'instant ma lettre. Donne contre-ordre à Pontarlier. Attends mon mémoire, et ne livre pas un mot de ces malheureux écrivailleurs , que je ne l'aie vu.

Je trouve assez simple que tu aies été impatientée de la marche de Dupont ; et moi aussi, je l'avais été , et je le suis ; mais je dissimule. Il m'a fait l'honneur de me donner un nouveau projet pour me faire passer à la marine. Que le bon Dieu le bénisse ! Il me cite l'exemple de Bougainville. Mais Bougainville n'e s'y est soutenu qu'à force de recevoir et donner des coups d'épée ; et moi, outre l'agrément, on dirait que je ne puis vivre nulle part. Il me parle aussi toujours de louvoyer , de rester en panne , etc. etc. , enfin ces belles métaphores accoutumées. J'ai reçu aussi une lettre polie , mais très-froide , de M. de Nivernois , que
je

je ne t'envoie pas , parce qu'il n'a pas encore plu à Mons Dupont de me la renvoyer. Je me flatte que tu as reçu la sienne apostillée de moi , et que tu lui as récrit en conséquence.

Le bon ange ne m'a pas écrit un seul mot en m'envoyant ta lettre (et je vais l'en gronder de bonne encre) ; ainsi je ne puis t'en rien dire. Je sais seulement que tu ne dois pas céder à ta mère sur le compte de ta fille ; cela est trop sérieux et trop important. Ne néglige point cela. Avec la persévérance , on vient à bout des caprices.

J'ai récrit à mon oncle une vraie capucinade , dictée , ou à-peu-près , par Dupont. Je ne sais ce que cela produira ; ce que je sais , c'est que je souffre et m'ennuie , et que l'on me forcera à faire quelque coup de tête. Certainement je ne tenterai jamais une évasion , parce que ce serait témoigner une basse ingratitude à M. L. N. , à mon ami M. Boucher , et compromettre celui-ci ; que d'ailleurs cela ne menerait à rien ; et qu'en ceci l'utile est inséparable de l'honnête : mais je ne promets point de ne pas tenter de mettre mon père et moi en justice , et j'y réussirai peut-être. Je ne

veux point périr ici comme un forcené.

Je ne veux pas t'expliquer encore mon projet d'arbitrage, parce que je ne me suis pas concerté avec les parties dont le concours est nécessaire. C'est par un ami et parent commun que j'ai en vue, qu'il serait proposé, et il réussira t. M. Boucher y a objecté que l'on ne se contenterait pas d'un jugement d'arbitres, parce qu'il n'empêcherait pas les descendans de revenir contre; mais il n'a pas réfléchi que rien n'était plus aisé que de donner une sanction légale à un arbitrage; qu'alors il devenait obligatoire; et que les déclarations que tu donnerais, et qui fonderaient le jugement, seraient un lien indissoluble pour ta fille. Je tiens donc très-fort à ce projet que j'ai plus d'un moyen de faire réussir. Mais que t'importent des détails prématurés? quand je te communiquerai ce plan, je t'en indiquerai tout-à-la-fois les moyens avec les mesures à prendre, et, si nous en venons là, je te ferai donner ta procuration à quelqu'un qui ne sera pas aussi bête que Chabans, et qui sera assez ferme pour en imposer aux Valdh..., aux Ruff..., et peut-être à plus hauts qu'eux. Mon amie,

tu devrais savoir que ce n'est jamais d'échauffement que ma poitrine me cherche querelle, et que de ma vie je n'eus un rhume. J'ai pris pendant les plus terribles froids de cet hyver, et je prends encore des bains; ce n'est pas, quoi qu'en dise mon père, un doux plaisir dans cette saison: Eh bien! je n'ai jamais eu, pas même un enrouement, à moins que je ne souffrisse d'ailleurs.

Tu es une sotte de ne point m'envoyer ton Tibulle que j'aurais fait très-bien raccommoder. J'ai infiniment retouché aux notes, et cet ouvrage est absolument neuf. Je n'ai pas le tems de te le faire recopier; mais voici un relevé des élégies de mon premier livre, avec les changemens que j'ai faits. Ils étaient et sont absolument nécessaires pour le public. La première fois que je t'écrirai, je t'enverrai mon discours préliminaire, qui m'a coûté beaucoup de peines et de tems. Voici le célèbre passage: *Pour moi, que je te regarde, ô ma Délie*, etc: traduit en vers, pour mettre au bas de ton portrait.

Puissé-je, ma Sophie, à mon heure dernière,
En te voyant, r'ouvrir ma mourante paupière!

De mes jours presque éteints rallume le flambeau.
 Heureux quand je descends dans la nuit du tombeau ;
 Heureux d'entendre encore la voix de mon amante,
 De retrouver sa main dans ma main défaillante !

Mon amie si bonne , nous sommes fort arriérés ; mais je travaille tant , que , j'espère , nous aurons bientôt de l'argent. Tibulle va être livré ; les contes et les baisers le sont ; Bocace est entre mes mains ; et *ma conversion* avance. Je fais pour ce roman , qui est absolument neuf , et qui , si j'étais libraire , ferait ma fortune , des sujets d'estampes , qui ne ressembleront à aucunes , et seront , je m'en flatte , très-jolies. Comptez sur mes bontés , Madame ; je daignerai vous réserver toujours quelques momens , et , si je fais beaucoup pour ma bourse , je ferai aussi *quelque chose* pour mon cœur. Si tu veux passer sur des mots un peu fermes , et sur des peintures très-libres , mais très-vraies de nos mœurs , de notre corruption , de notre libertinage , je t'enverrai ce roman qui est moins frivole que l'on ne croirait au premier coup-d'œil. Depuis les femmes de cour , qui y sont cavées à fond , j'ai fini les religieuses et les filles d'opéra ; j'en suis par occasion aux moines ;

de-là je me marierai , puis je ferai peut-être un petit tour aux enfers (où je coucherai avec Proserpine) , pour y entendre de drôles de confessions.... Tout ce que je puis te dire , c'est que c'est une folie singulièrement neuve , et que je ne puis pas relire, sans rire.

Adieu , ma tendre bonne. Hélas ! si ton amour ne soutenait pas mon courage , il me serait bien impossible de retrouver dans ces voûtes sombres quelque esprit et quelque talent. Ainsi mon destin est de toujours tout te devoir. Adieu , ma bien aimée ; adieu , charme de ma vie ; aime celui qui ne vit que pour toi.

GABRIEL.

A SOPHIE.

26 MARS 1780.

JE fais très-agréablement mes pâques , ma belle et tendre Sophie ; car le bon ange m'envoie ta lettre pour pénitence de tous mes péchés. A ce compte , je pourrai pécher beaucoup encore ; car cette pénitence me convient infiniment. Tu es une bête de protéger le mémoire de Chabans ; tu es une bête de le défendre : ainsi , te voilà deux fois bête , et ce n'est pas trop mal pour une fois. M. Boucher a paru un peu ébouriffé du mien , qu'il t'envoie cependant. Certes , s'il avait vu l'autre , l'autre fait par le conseil qui t'a été donné par l'autorité , il trouverait le mien infiniment sage et modéré. Il pense que c'est une chose offensante pour bien des gens , que de chercher à introduire une bâtarde dans une famille ; et je le pense comme lui : aussi n'est-ce point du tout mon intention. Mais je ne le trouve pas d'accord avec lui-même (et je le lui dis) , quand il craint qu'un

tel mémoire intercepté ne déplût. 1°. Cette interception est une chose très-improbable, pour ne pas dire impossible. Ce n'est pas aujourd'hui que l'on intercepterait notre correspondance. Si on avait eu à le faire, cela serait fait depuis long-tems. 2°. La moindre phrase d'amour blesserait infiniment plus les R.... que tous les conseils processifs du monde. 3°. N'est-ce pas l'autorité qui a fait dresser tous les actes tendans à établir ta fille Mademoiselle de Mon... (actes, pour le dire en passant, mal trouvés, mal faits, peu décens et très-déplacés) ? Mais, si l'autorité a jugé à propos de donner cet état à ta fille, ou de s'efforcer de le lui donner, comment pourrait-elle trouver mauvais que l'on travaillât en suite de ses données ? Cela ne peut pas s'expliquer bien clairement, ce me semble. Quoi qu'il en soit, M. B.... trouve que tu aurais pu et dû *demand*er un conseil, et moi, je trouve que tu aurais dû *en prendre* un ; car, pour en demander, comme on ne t'en donnera que de l'aveu des R.... qui dicteront ce qu'ils voudront, ce qui ne peut te convenir avec la disposition continuelle où ils sont de te tromper, et les arrières-vues et motifs au-moins très-suspects.

que nous leur connaissons , ce n'est point du tout *leur conseil* que tu dois prendre. Toujours est-il que le mien ne sera jamais de faire Gabrielle-Sophie Mademoiselle de Mon.... Ma délicatesse , ma raison , ma conscience et mon amour y répugnent. Je pense au contraire (et je l'ai dit assez formellement pour que M. B.... puisse s'en souvenir), que tu dois, pour faire un bon accomodement , prendre tous les moyens possibles de rassurer les Valdh.... sur l'avenir de cet enfant ; mais jusque-là , elle doit leur servir d'épouvantail ; il faut , sans trop les effrayer , les tenir en respect , les rendre circonspects , et c'est , n'en déplaise à M. Boucher , ce que je crois avoir préparé par mon mémoire , qui n'attaque point les Valdh.... , ni M. de Mon.... , et qui ne te met point en avant , comme cet âne bêté de Chab.... (donné cependant pour conseil par la police), avait fait au point le plus indécent et le plus hostile. Au reste il faut bien , malgré que l'on en ait , se reposer sur notre probité et nos intentions ; car je soutiens et maintiens que Gabrielle-Sophie sera Mademoiselle de Mon.... , si nous le voulons. Je crois donc mériter quelque

créance , quand je dis : *je ne le veux pas*. Mais si le tuteur ne fournissait aucune défense , si on laissait les Valdh.... envahir tout par leurs procédures , comme on l'a trop fait , il arriverait , 1°. que leur confiance en doublerait , et leur audace aussi ; 2°. que tu en serais beaucoup plus âprement persécutée par les R... ; et , 3°. que , comme ils haïssent ta fille qui est la mienne , ils la feraient mourir de faim , ou l'élèveraient en servante , le jour où ils ne lui croiraient plus de ressources ; et c'est ce que tu ne veux , ni ne dois vouloir ; c'est même ce qui , tôt ou tard , à moins que je ne périsse ici , entraînerait de grands inconvéniens : car il n'est pas d'être moins vindicatif que moi ; mais je me craindrais moi-même dans des intérêts si chers à mon cœur.

Quant à ce que tu dis , qu'il faudrait les effrayer avant que de tenter l'arbitrage , je suis de cet avis aussi , mais non pas par un mémoire public , mais par un mémoire manuscrit , que le négociateur leur montrera comme prêt à publier , et qui sera fait avec tout l'art possible. Alors , en le commentant , en leur faisant voir les enfers ouverts ,

on leur fera desirer de ne pas courir les risques d'un procès qui, fût-il mauvais, ce que je ne crois pas, judiciairement parlant, ne serait pas le premier mauvais qu'on aurait gagné. Au reste, il n'est pas mal-à-propos que tu fasses sentir à ta mère avec modération et décence, mais formellement, que tu craindrais beaucoup moins de voir ta fille dans les mains du tuteur que dans certaines autres. Il faut certainement qu'elle nous ait suscité des ambages; car M. B.... ne demanderait pas mieux que de nous servir à notre gré dans une chose aussi simple que le couvent où doit être élevée ma fille, s'il ne se voyait pas contrarié; or il me semble que la décision est bien longue à donner, et que l'on cherche à gagner le tems où ta mère a dit que l'on pourrait la mettre dans le sien. Au reste, c'est ton affaire, et tu as pris la bonne marche; mais persévère.

J'ai vu D. P., et il m'a dit tout plein de choses, dont quelques-unes difficiles à écrire, et d'autres tout-à-fait impossibles. En général il est tâtonneur. Il me l'a paru moins cette fois; mais c'est qu'il commence à voir que cela m'ennuie tout de bon. Quant à mon père, je sais de lui une con-

versation qui prouve ou qu'il fléchit , ou qu'il veut le faire croire , pour gagner du tems. Il lui est venu de plus l'idée bizarre, et , je crois , tout-à-fait neuve , d'obtenir que je fusse quelque part à Paris en chartre privée , pour s'assurer de ma santé , et y remédier. La commission qu'il sollicitait au conseil pour le paiement de mes dettes , lui a été absolument refusée. Il a fait casser par un arrêt du parlement de Paris celui que le parlement de Provence a rendu en faveur de mes créanciers. Le parlement de Provence à son tour a cassé celui du parlement de Paris, et réciproquement ; de sorte que voilà trois arrêts rendus de part et d'autre : la suite, je l'ignore. D. P. qui est parti pour le Bois des fossés , et compte voyager dans le mois de mai sur la frontière d'Espagne , m'assure benignement qu'il n'y a que lui qui puisse réussir à me tirer d'ici. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'il ne se hâte pas. Sur quelques propos de mon père , je me suis décidé à récrire encore une fois à M. de Mar.... , en prenant pour texte ma santé , et la déclaration de mon père que lui seul (M. de Mar...) peut m'obtenir quelque

chose , ce que mon père lui verrait volontiers solliciter. Il faut épuiser toutes les voies de modération , de conciliation et de patience , et ne pouvoir pas être accusé de précipitation , quand le parti qui suit est extrême et triste.

Je n'ai point de rhumes en effet ; mais , pas plus tard que ce matin , j'ai craché du sang assez abondamment. J'en ai rendu aussi dans les selles , et j'y prendrai garde. Quant à mes urines , sans être bonnes , elles sont moins mauvaises , et à mesure que le tems s'est relâché , à mesure qu'il m'est possible de suer , je suis mieux. Pour toi , fanfan , persévère dans tes remèdes , je t'en conjure , et , quand ils te répugnent , dis-toi : c'est pour tranquilliser mon Gabriel ; c'est pour lui conserver son amante , et lui préparer un bonheur pur. Hélas ! mon enfant , la santé est un trésor que nous portons dans un vase d'argile. Nous ne saurions trop le soigner , ce vase si fragile , qui influe tant sur l'ame et sur le bien-être.

Je t'envoie le relevé de 4 ou 5 élégies recorrectées. Tout mon Tibulle est fini ; assurément je ne t'enverrai pas les notes qui sont fort augmentées , et presque refaites

à neuf; mais je joindrai aux élégies , celle d'Ovide sur la mort de son ami ; c'est la plus touchante qu'il ait faite. Quant au manuscrit que tu demandes , je l'envoie au bon ange , avec prière de te le faire passer. Garde-le le moins que tu pourras. Je ne puis y joindre ni la seconde partie , ni la feuille que j'ai retirée du corps de l'ouvrage. Ce sont des choses de nature à ce que M. B.... ne puisse les passer.

Hélas ! mon amie , c'est en prison qu'on a besoin de se battre les flancs pour être gai , et de se forcer à l'être. Sans cela on serait bientôt découragé , et mort ou fou. Au reste , ma *conversion* est beaucoup plus plaisante que *Parapilla*. C'est sous une écorce très-polissonne une peinture vivante , et même assez morale de nos mœurs , et de celles de tous les états. Les femmes de cour , les religieuses et les moines y sont sur-tout traités à souhait.

Assurément tu es une maline créature , avec ton idée de faire faire des vers à une nonne ; et la satisfaction , l'étonnement qu'elle a de son talent , est tout-à-fait drôle. On ne dira pas de celle-là ce que Madame de Lassey disait de l'abbé Terras-

son : *Il n'y a qu'un homme de beaucoup d'esprit qui puisse être d'une pareille imbécillité.*

Ce que tu me dis du mariage de la veuve de Rousseau m'indigne tout comme toi , et je ne puis pas concevoir qu'une créature si vile ait inspiré à ce grand homme l'envie de l'associer à son sort. Hélas ! ton compatriote Crébillon n'avait pas tort de répondre à ceux qui lui demandaient pourquoi il était toujours entouré de chiens : *c'est depuis que je connais les hommes.* Je t'assure, mon amie, qu'on aurait tort d'avoir plus mauvaise opinion de ton sexe que du nôtre. C'est une manie de tous les tems, que je n'ai jamais approuvée. Poètes, orateurs, historiens anciens ou modernes, tous semblent conspirer à en faire la satire. Homère fait dire à Agamemnon, que rien n'est plus méchant ni plus impudent qu'une femme. Il est vrai qu'Agamemnon avait de justes raisons de se plaindre de la sienne. Non-seulement elle lui avait été infidèle, tandis qu'il faisait la guerre aux Troyens ; elle l'avait encore fait assassiner à son retour, et ceci est trop fort. Mais ce n'est pas Homère tout seul qui se répand en invectives amères contre les fem-

mes. On les a traitées avec une impolitesse vraiment cynique. Un fondateur de secte , nommé *Sévère* , a poussé l'absurdité et la grossièreté jusqu'à dire que la femme était l'ouvrage d'un mauvais génie. Eh ! mon amie , c'est nous qui faisons les femmes ce qu'elles sont ; et voilà pourquoi elles ne valent rien. Ce sexe aimable est d'ailleurs encore notre bienfaiteur , en adoucissant et pénétrant un peu nos cœurs arides. Il est certain que toutes légères qu'elles sont , elles ont plus de sensibilité que nous ; et, sans sortir de l'exemple scandaleux que tu me cites , si les concitoyens de Rousseau n'avaient pas été assez durs pour le laisser mourir de faim , sa veuve aurait-elle commis une telle bassesse ? J'ai appris deux anecdotes de Rousseau , qui augmentent mon respect pour lui. Il conservait soigneusement ce que lui rapportaient ses copies de musique , et s'en servait pour soulager d'honnêtes gens dont il connaissait les besoins. C'est un secret qui n'a transpiré que depuis sa mort. Dans sa dernière retraite , il prenait soin d'une bonne femme de village , et l'on a trouvé cette pauvre paysanne , accablée de la mort de J. J. Rous-

seau , à gémir devant le tombeau de son bienfaiteur. On lui a demandé ce qu'elle faisait là. Hélas ! a-t-elle dit , je pleure et je prie. — Mais M. Rousseau n'était point catholique. — Il m'a fait du bien : je pleure et je prie. — On a eu beaucoup de peine à retirer cette bonne femme de son occupation. Ah ! cette ame simple et sensible connaît la vraie religion. Mais , le voilà donc ce prétendu égoïste , cet homme dur , cet impitoyable misanthrope , que ses lâches ennemis déchirent plus que jamais après sa mort. Trop bornés , trop faibles , ou trop corrompus pour s'élever par la pratique , par la spéculation même à la hauteur de sa vertu , ils tâchent de la flétrir de leurs mains impures.

Non , ma belle dame , non , je ne monte point à cheval par ce beau tems , parce que *ma cheval* , qui est *un jument* , est toute prête d'accoucher , et j'ai trop de respect pour son état et son innocent poulain , pour les tourmenter.

Mais , oui , je crois assez qu'il me serait très-possible de te rendre dévote , et que tu embrasserais sans répugnance mon ordre , qui au reste serait très-mitigé.... O mon amie !

amie ! il y a long-tems que tu as prononcé tes vœux sur mon cœur : il les a payés de tous les siens. Nous sommes l'un à l'autre , à tous les titres , unis par tous les nœuds ; et ceux de la religion ne servent ordinairement qu'à relâcher les autres. Ne soyons donc pas saints , mais soyons toujours amoureux. Ah ! c'est de grand cœur que je renouvelle chaque jour le serment de l'être toujours de toi.

GABRIEL.

J'ai prié le bon ange , s'il avait touché quelque'argent , de t'envoyer trois louis.

Mande-moi si tu as les deux premières élégies du second livre.

A SOPHIE.

8 MAI 1780.

JE reçois, ma tendre amie, une lettre de toi dont on a effacé la date, et qui, à plus d'un titre, m'a donné de vives inquiétudes. Je l'attendais depuis long-tems, car le bon ange nous a accoutumés à plus de bontés; mais nous devons croire que ce sont les circonstances qui le gênent, quand il diminue les marques de sa bienveillance, et en effet son silence même a été assaisonné pour moi par toutes les attentions de l'amitié. Mais il ne me parlait point de toi; je craignais pour ta santé; je craignais les intrigues R... et même celles de ma famille; car dans une lettre précédente, mon oncle m'a dit formellement qu'il savait que j'entretenais avec toi des liaisons qui ne pouvaient qu'inquiéter sur la vérité de mes dispositions; de sorte qu'à leur avis une première preuve de résipiscence devait être la plus noire et la plus lâche des trahisons. Je n'ai rien répondu à cet article de sa lettre; mais l'espèce de né-

gociation qu'il me faisait entamer en même-
tems en Provence , me donnait à penser que
mon père aurait pu , sous le prétexte d'ap-
planir les voies , obtenir du moins la suspen-
sion de notre correspondance. J'ai soupçonné,
je soupçonne encore qu'il l'a sollicitée , et
je crois que c'est une obligation de plus que
nous avons à M. L... N... et à son organe que
l'A... D... H... l'ait demandé vainement. Au
reste ce prétexte est à-peu-près détruit , car
M. de Marignane vient , par sa réponse à
une lettre très-honnête de moi , où je lui
disais que mon père m'avait mis à sa merci,
de barrer toute négociation. Voici ce qu'il
m'écrit avec son honnêteté ordinaire : « Je
» n'ai , Monsieur , et n'ai jamais prétendu
» m'arroger le plus petit droit sur votre li-
» berté. J'avais eu l'honneur de vous le dé-
» clarer très - formellement dans la lettre
» dont vous vous plaignez comme d'une
» vive réprimande ; vous avez pris pour
» telle l'énumération fidèle des griefs que
» ma fille et moi avons contre vous ; j'ai
» été forcé de vous les rappeler comme
» des raisons malheureusement très-valables
» qui nous feraient éternellement persister
» l'un et l'autre dans notre opposition de

» toute réunion d'elle à vous. C'est à quoi
» je borne, Monsieur, toutes mes prétentions
» vis-à-vis de vous ; ces prétentions sont ap-
» puyées sur des motifs si graves que je ne
» doute nullement de leurs succès auprès
» des tribunaux. Je n'ai nul besoin de re-
» courir à l'autorité du Roi ; c'est M. votre
» père qui l'a invoquée pour vous sauver de
» vous-même ; c'est donc à lui que vous
» devez recourir. Je desire qu'il trouve le
» terme de la punition assez long , et qu'il
» prenne assez de confiance en vous pour
» risquer l'épreuve que vous proposez. Je
» vais lui faire passer votre lettre. J'ai l'hon-
» neur etc. ». Il est un peu dur, je l'avoue,
de s'entendre parler ainsi au sujet d'une
femme contre laquelle on a plus de preuves
écrites de sa main qu'il n'en faut pour perdre
dix femmes ; il est dur de se voir menacé
d'être traduit dans les tribunaux par celle
dont on peut prouver juridiquement l'adul-
tère et mille autres perfidies bien plus cri-
minelles. Pour elle, à qui j'avais écrit aussi
avec dignité, mais avec onction et douceur,
elle ne s'est pas donné la peine de me ré-
pondre ; c'est plus commode et plus court.
Il est de fait pourtant que mon père a ce

qu'il a demandé , à savoir la *non-opposition* , et même en quelque sorte le consentement de M. de Marignane à ma demi-liberté. Je sais bien que comme ils sont tous de mauvaise foi , il va dire que puisque M. de Marignane s'oppose à jamais à une réunion , et que ma liberté a toujours dépendu , dans son opinion , de cette réunion , je n'ai que faire d'une demi-liberté qu'il ne peut m'accorder comme acheminement à ma liberté entière. Mais je suis las de tant de tergiversations ; et en suite d'une lettre que je vais écrire à mon père , où je lui montrerai que je me suis prêté à tous les ménagemens envers les Marignane qu'il a paru desirer , et où je lui demanderai si l'opinion de M. de Marignane est donc un jugement sans appel pour son fils et un sujet de Roi , et si le refus de réunion à Madame sa fille est un arrêt de mort ; en suite de cette lettre , dis-je , où je tâcherai de ne lui laisser aucun échappatoire , je demanderai tout simplement et très-opiniâtrément un arrêt , soit des juges ordinaires , soit de commissaires , pourvu que M. L... N... soit du nombre , qui m'apprenne enfin pourquoi je suis prisonnier depuis sept ans ; car voilà le point fondamental de mon affaire.

que mon père s'efforce toujours de faire perdre de vue, et qu'ainsi je dois soigneusement rappeler; c'est que ton affaire, dont il n'est point juge, n'est pas la mienne envers lui; c'est que tu n'as été enlevée qu'en Octobre, 1776, et que l'on a attenté à ma liberté dès le commencement de 1774. Que le gouvernement commence donc par juger si en 1774 j'avais mérité que l'on attentât à ma liberté; si sur-tout je n'ai pas fait jusqu'en 1776 tout ce qu'il fallait pour qu'on me la rendît. Ensuite, mais seulement ensuite, vient ton affaire, laquelle sera jugée gracieuse ou non gracieuse, à me supposer condamné; et ce n'est qu'alors que mon père, sous les vains prétextes d'honneur de sa maison etc. etc., pourrait invoquer l'autorité pour me soustraire à la rigueur des loix, laquelle je dois être décidé avoir encourue, avant de perdre mon existence. Je sais qu'on peut répondre à cela comme à bien d'autres choses, comme à tout, à coups de lettre de cachet; mais je défie que l'on y réponde autrement. Probablement l'humeur de mon père est fort augmentée. Ma mère vient de gagner son procès relativement à ses biens paraphernaux ou extra-dotaux. C'est ainsi qu'a commencé

le grand procès ; c'est ainsi que recommence celui-ci ; mais dans le premier elle eut la simplicité de faire une transaction sur arrêt, avant l'appel, et retourna dans ses terres ; à peine y fut-elle, que mon père refusa de tenir la transaction, et c'est alors que M. du Saillant écrivit à sa belle-mère, de la part de son Leau-père, que si elle venait à Paris, elle serait arrêtée aux barrières. Graces à M. de Malesherbes, cette menace n'eut point d'effet, et le procès recommença. Mais sa funeste demande en séparation de corps le lui fit perdre, et tu sais par quels moyens. Il est clair que ce dernier succès va fortifier mon père, animer ma mère ; ainsi plus de conciliation à espérer. Et qui en souffrira ? moi.

Voilà, mon amie, l'aperçu général de mes affaires, dont je ne puis te donner le détail 1°. parce qu'il serait très-volumineux ; 2°. parce que j'ai tout plein de raisons d'être plus réservé que jamais sur les détails. Tu peux être sûre seulement qu'après ma lettre à mon père, qui sera décisive, je pousserai, avec toute la vigueur qui m'est naturelle, mes résolutions et mes plans ; mais je suis

aux fers , et la voix qui se plaint ici est *celle qui crie dans les déserts.*

Quant à tes affaires , je t'en parlerai très-peu. Elles s'emmêlent infiniment ; et puisque je ne puis pas te dire nettement mon avis , je ne te dirai rien. Prends garde seulement de faire trop ou trop peu ; c'est cela qui gâte presque toutes les affaires. Céder quoi que ce soit , en certaines circonstances c'est livrer tout ; s'acharner à des riens , c'est aussi quelquefois mettre le tout en compromis ; juger le moment de résister de vive force et celui d'éluder le combat , c'est la base des succès. Au reste , il ne faut point prendre à la lettre certaines phrases formulaires de M. B... qui a des devoirs et des ménagemens de place à garder. Il rirait lui-même , si nous pouvions causer avec lui , de la distinction qu'il a mise entre *avocat consultant* et *avocat à consulter* : il rirait du détour qu'il prend pour prouver que des actes dressés par des personnes envoyées par la police à cet effet , ne peuvent pas être dits avoir été dressés par ordre de la police ; il conviendrait sur-tout que l'on ne peut , sans la plus affreuse iniquité , refuser à des détenus la permission de faire leurs

affaires , de constater , d'assurer l'existence des droits de leurs enfans , et que lorsqu'il est question d'une détenue dans une prison aussi subalterne que celle où tu étais , une telle iniquité serait uniquement imputable à la police , qui y est maîtresse absolue : je n'en dis pas de même des prisons d'état proprement dites , telles que celle-ci.

Ce que tu me mandes de Mauvaiset est surprenant et inquiétant ; cependant peut-être est-il à propos de garder quelques mesures avec lui ; ce qui se peut sans lui donner prise , ni aucun avis qui puisse être dangereux ; au contraire. Il est au reste plus que probable qu'il y a dans son fait plus de pusillanimité que de trahison , puisque les informations qu'il t'a données sont vraies , et qu'il ne t'a menti que sur ses communications avec le tuteur. Il me semble au reste que Madame de R... ne doit connaître aucune de tes liaisons à Pontar... ; car tu sais combien elle est amie de M. Dogni , et quelle inquisition c'est que la poste en France. Quant au fond de l'affaire , je crois comme toi que notre volonté ou rien , c'est la même chose , si le tuteur est ferme : mais comme on pourrait prendre des voies pour lui imposer

silence, c'est à toi à voir alors ce que tu dois pour ta défense et celle de ta fille, pour conserver sur elle quelque juridiction, et à choisir en conséquence des conseils; car ne compte pas sur les miens: outre qu'ils ne peuvent pas faire loi pour toi en matière légale, je m'abstiendrai désormais de t'en donner à cet égard. Que cela ne t'empêche pas de me mettre au fait du courant.

Pour l'histoire de l'argent, elle est bonne, en ce qu'elle te laisse moins craindre que les R... ne te mettent le marché à la main. Je voudrais, mon amie, que tu convinsses avec M. B... de faire inoculer cet enfant avant qu'on la plaçât dans un couvent quelconque. Il serait un peu fort que l'on te disputât jusqu'au droit de décider sur l'inoculation de ton enfant. Et qu'a-t-on à t'objecter, dès que cela ne coûtera pas un sou aux R... ? Finis cela, je te prie; voilà la saison où la petite vérole est à craindre. Pour moi, d'ici à ma liberté, je ne veux plus me mêler que d'aimer ta fille; mais si je la recouvre, cette liberté, nous verrons s'il y a une autorité sur la terre qui puisse disposer, à ton insçu, et malgré toi, de ta fille, dont le père est contesté. Dieu sait, si je suis dans la dispo-

sition la plus ferme de ne chercher aucune pierre ni pour moi , ni pour les autres ; mais malgré toutes mes bonnes résolutions , j'ai bien peur que l'on ne me force au combat , et certes si cela est , je me battrai bien.

L'affluence de sang dont je t'ai parlé , et qui s'est terminée par quelques saignemens de nez , n'est rien du tout , ma tendre amie , que l'effet naturel et nullement inquiétant du printems. Il en est tout autrement du dépérissement de mes yeux , qui est aggravé à un point incroyable , quoique j'écrive infiniment moins. Je n'espère plus sauver cet organe ; je me contenterai de prolonger son affaiblissement. Je te supplie de me parler avec détails de ta santé ; elle est depuis long-tems très-entamée , et je crains la révolution du printems. En général tu es beaucoup trop laconique sur tout ce qui t'intéresse personnellement. C'est cependant le seul exercice agréable que je puisse faire ici de ma sensibilité , que de m'intéresser jusqu'aux plus petites minuties de ton journal.

Je mande à M. B... que je le prie de me renvoyer mon manuscrit , s'il ne te le fait pas passer. C'est un ouvrage auquel j'attache quelque prix , moi qui ne suis pas sujet à en

donner beaucoup à ce que j'écris, et je ne veux pas le perdre. S'il te l'envoie, je te prie d'en expédier la lecture et la copie le plus que tu pourras. Je t'adresse aujourd'hui : 1°. le reste des élégies retouchées ; 2°. les sujets de Cartouches et culs-de-lampe que j'ai composés pour Tibulle ; 3°. l'élégie d'Ovide sur la mort de Tibulle, dont j'ai joint à mon ouvrage la traduction ; 4°. les corrections à faire aux élégies, dont je t'ai envoyé le relevé. Quant aux changemens et additions très-considérables que j'ai faits aux notes, tu ne les auras que sur l'exemplaire imprimé.

Mon amie, le tort que tu reproches à notre nation, et qui en est un bien réel, dont elle s'est rendue coupable envers presque tous ses grands-hommes, tient à notre défaut absolu de caractère et d'énergie. Il faut traiter les légers Français, comme l'on traite ces estomacs faibles et délicats, auxquels on ne permet qu'une petite quantité d'alimens à-la-fois, et ne pas nous offrir ni trop de rapides succès, ni trop de titres à notre admiration, parce que nous savons nous engouer, mais non pas admirer. Nous ne voyons point par nos yeux, nous ne pensons

point d'après nous ; nous n'avons ni caractère , ni originalité , ni génie par conséquent ; car l'empreinte et le sceau du génie est l'originalité , lorsqu'elle est accompagnée de raison et de goût. Je ne parle pas des individus ; certes nous avons eu de grands , de très-grands hommes , et nous en avons encore ; mais c'est le siècle et non le terroir qui a fait ces hommes-là ; le terroir , dis-je , et je compte dans cette expression , pour la plus grande partie , le gouvernement. Nous n'offrons aux artistes , et le plus souvent aux gens de lettres , pour prix de leurs veilles , que des applaudissemens de mode ou d'habitude , fruits passagers d'un vain caprice. Ceux que le plus grand talent ne tourmente pas , resteront toujours médiocres ; les autres seront toujours malheureux. Certainement la beauté en tout genre tient beaucoup aux mœurs et aux circonstances. La beauté physique elle-même n'est-elle pas soumise aux caprices des sens , du climat et de l'opinion ? Mais en poussant ce raisonnement , on anéantiroit *le beau* dans tous les genres possibles. Un art fait des progrès lorsque ses moyens s'augmentent , que sa carrière s'étend , que ses objets s'aggrandissent , et nous nous rap-

petissons sans cesse. Les productions d'un art sont d'autant plus belles, qu'elles atteignent à un but plus reculé, plus important, plus difficile, et qu'elles donnent le sentiment du beau à des hommes plus exercés et plus délicats, pour qui l'énergie, la variété, la clialeur n'auront jamais rien de capricieux ni d'arbitraire. Chez nous, tout est mode et caprice. Comment veux-tu que les arts et les sciences n'y dépérissent pas?

Pour les femmes, peu d'hommes les connaissent mieux que moi, et je sais combien de mal il y a à en dire; mais ce mal, nous en sommes les promoteurs; et après y avoir bien pensé, je dis à très-peu-près comme le cardinal de Bernis :

D'un sexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers;
Sans lui, l'homme serait encore
Farouche au milieu des déserts;
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'amour fit éclore
Dans le jardin de l'univers.

Au reste, ne t'en prends qu'à toi, si je ne puis pas juger sévèrement le sexe qui t'a produite.

Pour moi, chère Sophie, tu as réduit ma philosophie et ma profession de foi à ceci : *Tout n'est qu'erreurs hors les sentimens que tu m'inspires* ; voilà ce qui me console dans les fers, voilà ce qui fera mon bonheur au sein de la liberté, et ce que j'ai juré pour jamais *sur un autel*, où, comme tu dis si bien, *on ne fait point de faux sermens*. Adieu ; je t'adore, ô ma bien aimée ! Donne-moi bientôt de ~~tes~~ nouvelles, je veux dire de celles de ta santé très-détaillées.

GABRIEL.

A SOPHIE.

28 MAI 1780.

MON amie, le moment est venu de me prouver la force et l'étendue de ton amour. Certes j'en ai déjà reçu des preuves sans nombre et bien chères ; et cependant tu n'as point encore été soumise à une épreuve si délicate. Tu le sais, ô mon amante ! la tendresse de Gabriel est sans bornes, mais elle a tous les caractères d'ardeur et de fidélité

qui composent son être. Rassuré par la ferme conviction que mon cœur n'exige que ce tribut qu'elle paie, je me croirais peu aimé, si je ne l'étais pas uniquement, si quelque objet dans la nature pouvait te distraire de ta passion ou te rendre difficiles les plus grands sacrifices.... Mais, mon Gabriel, doutes-tu donc qu'un sacrifice, quel qu'il soit, quand il t'est offert, me soit une jouissance?... Voilà ce que me répond tout bas ma tendre Sophie, en lisant ceci.... Non, mon épouse, non; bonheur de ma vie! idole de mon cœur, je ne doute pas de ton courage, je sais qu'il ne coûte rien à ton amour, et cette idée a soutenu le mien dans ce moment où il me faut te demander ce dont j'ai à peine la force de te donner l'exemple.

Chère amie! loin de nous les ménagemens des âmes pusillanimes... Notre enfant n'est plus! eh bien, je te reste: tu m'aimais en elle; rends-moi tout l'amour que tu lui portais, et que ton affection jusqu'ici divisée se concentre en un seul objet... O mon tout! ô mon bien! je vois tes douleurs, et tu sais si je les partage... Hélas! je ne puis de même mêler mes pleurs aux tiens!... L'amour ne peut imposer silence à la nature, mais il
peut

peut et doit la consoler. Il peut et doit obtenir qu'un découragement funeste ne nuise pas à ses plus chers intérêts , à ta santé , à ta vie. Fais-moi donc le sacrifice , non pas de ta douleur , mais de ses égaremens. Verse des larmes ; répans-les dans mon cœur ; épanche tes regrets ; mais n'en aiguise pas la pointe , déjà trop acérée , par une opiniâtreté qui t'arracherait à tes devoirs , désespérerait ton ami , et lui ferait prendre en horreur la vie avec laquelle tu dois le réconcilier. Tu le peux seule , ô mon ange ! Un crêpe affreux voile à mes regards le bonheur ; toi seule , qui le soulèves toujours , peut le déchirer tout-à-fait. Tu vois quel est mon sort ! tu vois à quelles épreuves j'étais destiné ! Veux-tu que ma seule consolation , la conviction d'être infiniment aimé m'échappe encore ? Oui , je croirais être aimé faiblement , si la mort d'un enfant , auquel , hélas ! nous ne comptons pas survivre , mais que nous savions cependant né de la condition des mortels , te rendait sourde à ma voix , à mes consolations , à mes caresses... Je sais quel bonheur tu te promettais de cet enfant , et quel plaisir c'était pour toi que de projeter le sien.... Mais oserais-tu dire ou croire qu'il n'est plus

de bonheur pour toi dans le monde, quand tu peux tout pour le mien; quand j'existe, quand je vis pour toi, quand je touche peut-être au moment de t'être rendu.... O mon amie! nous sommes déjà trop payés pour regarder la mort comme la plus belle invention de la nature! A combien de maux peut-être elle a dérobé ta fille! C'est donc sur nous qu'il faut pleurer, et les pleurs que commande l'amour de soi, ne doivent pas long-tems prolonger la douleur, quand un sentiment plus tendre et plus noble lui ordonne de se calmer.

Hélas! ma Sophie! je te disais il y a quelques mois ces paroles touchantes d'un ancien: Les funérailles des enfans sont toujours prématurées, lorsque les mères y assistent. Cette idée est vraie et touchante. Mais combien de mères se désolent sur leurs enfans vivans! et dis-moi si tu pouvais, loin de l'être, t'arrêter sur la limite de l'existence et du néant, et lire au livre des destinées? réponds-tu qu'en voyant la longue liste des maux qui t'attendaient, tu voudrais exister? non, si l'on te l'offrait sans le dédommagement de notre amour. Eh bien, cet amour te reste; cet amour me console d'une vie

tissue d'alarmes , de périls et de douleurs. Que dis-je ? il me les fait oublier en me ramenant à toi , à toi dont je n'étais pas digne , et que je n'aurai jamais trop chèrement payée.... Sophie , ma chère Sophie ! je te conjure , et j'espère que tu ne refuseras pas au plus tendre des amans , à qui tu n'as jamais rien refusé , de mettre un terme à tes regrets , et même d'apporter dans ceux qu'il faut bien t'accorder , une modération qui calme mes inquiétudes sur les suites qu'un si fatal événement pourrait avoir pour ta santé.

Tu me plaindras sans doute d'être obligé de te donner cette cruelle nouvelle. Hélas ! si j'eusse pu te la dire en te serrant dans mes bras , nos cœurs , en s'unissant , se seraient mutuellement fortifiés ; mais l'absence aigrit tout. J'ai balancé si je te dirais si-tôt quelle perte nous avons faite ; mais la crainte que tu ne reçusses ce coup d'une autre main qui ne saurait pas te l'adoucir , ma confiance en ton courage , la haute opinion que j'ai de ta tendresse , et qui ne me laisse pas douter que la mienne ne supplée suffisamment à cette privation terrible , m'ont engagé à te parler sans détour. Ah ! Sophie ! ton ami n'est pas

moins malheureux que toi lorsqu'il s'occupe de tes chagrins !

Je serais inconsolable , si tu n'étais qu'une amante vulgaire. Hélas ! me dirais-je , voilà un de mes liens , et le plus sacré de tous , rompu. Mais je te ferais injure de penser ainsi. L'amour et l'honneur nous unissent indépendamment de tous autres motifs , de tous autres devoirs , de tous autres objets ; et il n'est pas au pouvoir ni des humains , ni de la nature , de relâcher nos nœuds , aussi longtemps qu'elle nous laissera la vie. Si nous sommes destinés à presser dans nos bras de nouveaux gages de notre amour , nous pourrions porter sur eux un regard plus serein. Un certain nombre d'enfans doit payer tribut à la mort ; elle a frappé le premier fruit de notre tendresse , nous devons , nous pouvons espérer qu'elle épargnera les autres... O mon amie ! nous avons éprouvé de plus grands malheurs ! C'est sur nous-mêmes , et une partie détachée de nous , que l'infortune s'est exercée quand elle nous a arraché l'un à l'autre. L'amour , l'espoir et nos bienfaiteurs ont cicatrisé cette plaie profonde ; ta nouvelle blessure doit être encore plus facile à guérir.

Ah ! ma généreuse Sophie ! ne m'accable pas du nouveau tourment de tes souffrances ou de tes dangers ! Ne nous punis pas tous deux de notre infortune ! N'augmente pas tes propres maux ; pleure, mon enfant, pleure ; mais non pas sans modération et sans mesure ; que ta douleur soit douce et tendre comme toi. Tu n'as pas joui de la douceur de voir long-tems ta fille, de la tendresse de ses embrassemens , des caresses de son enfance... Hélas ! que regrettes-tu là ? tu n'en serais que plus malheureuse ; et si je t'envie le plaisir de l'avoir embrassée , c'est que je voudrais avoir autant de motifs de regrets que mon amie.

Si les pleurs fléchissaient le destin , je te dirais : Chère amie , pleurons ensemble : pleurons des larmes de sang ; que tous nos jours se passent dans le deuil , toutes nos nuits dans la tristesse et l'insomnie ; notre douleur est utile à ce que nous aimons. Mais les gémissemens ne raniment pas les morts ; il ne faut donc pas se laisser emporter pour eux à une violence nuisible à ceux qui leur survivent. Ne nourris pas ton chagrin trop amer , trop naturel , mais qui ne durera qu'en proportion de ce que tu sentiras le

plus vivement ; or j'espère , et je crois , et je demande , en te couvrant de mes baisers et de mes larmes , que ce soit ton amour pour moi que tu sentes et que tu veuilles sentir le plus vivement... O qu'ils sont durs et insensés ces parens , qui , au-lieu de se hâter de jouir de leurs enfans , de se livrer à eux sans délai , d'épuiser réciproquement toute leur tendresse mutuelle , au-lieu de profiter du moment présent qui leur appartient à peine , les vouent , les oppriment , et se réservent pour un avenir qu'ils ne verront pas , des réparations dont la fortune ne leur laisse que le projet vain et déchirant !... Eh bien ! les enfans de ces êtres-là vivent pour souffrir ! et ceux des mères tendres sont moissonnés au berceau !...

Ce n'est pas le moment de te parler affaire , ô mon tout ! Ces intérêts si médiocres , si tièdes auprès des grandes affections de l'ame , ne me touchent pas plus que toi. Je dois cependant t'ôter un de tes chagrins , qui paraît t'avoir vivement émue au moment où tu écrivais ta dernière lettre. Mon ami , M. B... , qui partage vivement notre perte , m'avait écrit avant que de la savoir : « Ne » prenez point à la lettre les précautions que » je vous ai demandées sur notre correspon-

» dance. *Laissez-vous confier tout*, ne répondez
» que ce que la prudence pourra vous dicter ;
» longez sur les points importans et délicats
» qui font connaître votre touche. Je ne vous
» dis là que ce que vous savez aussi bien que
» moi, et ce que vous-même avez pratiqué ».

— Ces mots pleins de douceur, de sagesse et d'amitié, doivent t'ôter tout soupçon que l'on veuille t'ôter le secours de mes avis. Au reste, tu n'en as que trop perdu le besoin, puisque la seule propriété qui te restât, et qu'encore, au mépris de la justice et de la nature, on te disputait, t'est enlevée par le sort... Je te supplie de ne point écrire dans ces premiers momens à ta mère. Elle ne peut pas partager ta douleur ; et toi, tu ne peux pas sentir assez cela ; mais, mon adorable amie, la douleur même doit être décente, et il ne faut pas aigrir des maux déjà trop dévorans.

O mon amie ! ce n'est pas toi que le regret de ce que tu n'as plus peut rendre injuste pour ce qui te reste. Envisage ton amant, et songe combien la fortune t'a épargnée même en te maltraitant, et tu avoueras qu'il te reste plus que des consolations. Voilà, ô mon tout ! ce qui m'a fait supporter ma dou-

leur , et ce qui me donne la force de t'écrire peu d'heures après avoir reçu une nouvelle qui a serré mon cœur au point de m'inquiéter; car tu me fais aimer la vie. J'ai beaucoup pleuré depuis; et voilà ma poitrine soulagée; mais mon ame ne le sera que quand j'aurai ta promesse de tout sacrifier à l'amour, et de chercher dans son sein le remède à tes maux, sans m'en cacher la profondeur ou l'activité. Ecris - moi bientôt , ma Sophie-Gabriel; je te répondrai à l'instant, et M. B... voudra bien te faire passer ma lettre. Hélas! tu recevras toujours trop tôt celle-ci; mais je n'aurai jamais la tienne assez vite.

Adieu , ma bien aimée : montre-moi ce courage que j'attends de ta grande ame. Elève-la au-dessus du deuil où elle est plongée , et ne pense qu'à l'amour éternel et inviolable que mon cœur t'a juré , que mes tendres caresses te répètent , et sur lequel nul bras ne peut attenter.

GABRIEL.

Ta fille n'a pu résister aux convulsions des dents. Sa nourrice est, dit-on , inconsolable. Je prie M. B... de lui donner le peu

que je puis en cette triste occasion. Ceux qui ont aimé notre enfant, ont tous des droits sur nous... Hélas ! tu ne verras que trop que c'est , la main appuyée sur ma plaie , que je cherche à guérir la tienne.

EXTRAIT du registre des Sépultures de l'Eglise paroissiale de Notre-Dame-de-Deuil, diocèse de Paris, pour l'année 1780.

L'AN du Seigneur, mil sept cent quatre-vingt, le Mercredi vingt-quatrième Mai, a été inhumé, dans le cimetière de cette paroisse, par nous, curé sous-signé, le corps de Sophie-Gabriel, décédée d'hier dans cette paroisse, chez Jacques Quillet, chez lequel elle était en nourrice, âgée de deux ans seize jours, née rue de Bellefond, paroisse de Montmartre, où elle a été batisée, au-lieu de l'avoir été à Notre-Dame-de-Lorrette, son annexe; fille de Dame Marie-Thérèse-Sophie-Richard de Ruffey, épouse de messire Claude - François de Monnier, chevalier, ancien premier président de la chambre des comptes de Dôle en Franche - Comté; en présence dudit Jacques Quillet, de Pierre Jolly et de Jacques Seny, de cette paroisse, qui ont signé. Ainsi, signé Jacques QUILLET, Pierre JOLLY, SENY, SEVOY, curé.

Collationné à la minute, et délivré par nous, curé soussigné, le 6 Juin 1780. SEVOY, curé de Deuil.

A SOPHIE.

7 JUIN 1780.

JE reçois, mon tendre enfant, ta lettre du 2 Juin, qui calme un peu mon extrême inquiétude, et met du baume dans mon sang. Je connais ton noble courage, et j'espérais bien qu'il ne se démentirait pas dans un instant où l'amour le soutenait, non sans avoir lui-même un grand besoin d'appui. Je ne t'ai jamais dû une plus tendre reconnaissance, que dans cette funeste occasion où tu prends assez sur toi-même, pour m'épargner des douleurs plus longues et plus aigues. Hélas ! l'amour paternel est un instinct bien réellement fondé sur la nature, puisqu'il nous est commun avec les brutes, avec cette différence que dans elles il tient uniquement au physique, et que dans nous il peut être fortifié tout comme affaibli par la réflexion. Mais, s'il n'est pas un devoir plus naturel que celui de chérir ses enfans, il en est de plus sa-

crés ; et tels sont ceux que nous avons l'un envers l'autre. La réflexion doit donc ici combattre notre douleur , au lieu de l'aggraver ; car il est certain que nos pleurs inutiles à celle qui n'est plus , nuiraient à nous qui restons... Ah ! du moins , la nature n'a nul reproche à nous faire. Ce n'est pas nous , ce sont nos tyrans qui ont rejeté et méprisé ses dons , qui ont tari pour notre enfant la source de vie qu'elle lui avait ouverte , qui l'ont livré à une mère empruntée et mercenaire. Hélas ! elle fut plus tendre qu'eux , et l'on dit qu'elle pleure amèrement notre fille... Elle devait périr , et l'on n'échappe point à sa destinée.

Ah ! j'en conviens avec toi , ce sont les fruits d'un amour si tendre , qui devraient croître et mûrir. Que l'on regrette des enfans , qui , nés d'un commerce indifférent , n'ont peut-être jamais excité dans leur père aucune émotion de tendresse ; j'avoue que je ne plains guère que la vanité d'un tel homme. Je suis très-porté à croire que ses enfans ne flattaient que son despotisme ; qu'il ne voyait en eux que des sujets qu'il pouvait dominer en maître , et que sa famille n'était pour lui qu'un royaume où il

voulait régner en monarque absolu ; mais nous qui ne voulions que le bonheur de notre fille , qui le voulions pour elle , et qui en faisons une des plus précieuses parties du nôtre... Ah ! nous avons droit de la pleurer.

Je ne crois point, comme toi, mon amie, que tu doives perdre de vue tes affaires ; ce serait là l'inertie du découragement. Jamais au contraire moment ne fut plus favorable pour les finir , et c'est là une des suites de notre malheur , par laquelle nous n'en serons assurément pas dédommagés , mais qu'enfin il ne nous faut pas négliger. Maintenant les Vald..... n'ont plus aucun motif de te pousser à outrance , et , s'ils avaient cette lâcheté , il serait aisé de tourner contre eux l'indignation publique. Il est vrai qu'ils te soupçonnent un autre enfant ; mais il est aisé de les rassurer sur cela , bien entendu cependant qu'il faut leur laisser ce soupçon , tant qu'ils ne se prêteront pas de bonne foi à un accommodement. Je crois aussi que c'est le cas de veiller de très-près sur cet accommodement, dans lequel plusieurs autres personnes pourraient avoir maintenant un intérêt que tu

comprends. C'est toi , et non *d'autres* , qui doivent recouvrer ta dot ; parce que , si elle doit un jour retourner à ta famille , ce doit être de ta part un don volontaire qui t'assure des ménagemens. Autrement ce serait une chaîne de plus , et tu en as assez.

Ma santé va par soubresauts ; mais au fond je suis très-robuste , et je ne suis vraiment inquiet que de ma vessie et de mes yeux. Celle-là serait encore à tems d'être soulagée ; pour ceux-ci , rien n'est plus problématique. Il est certain , mon amie , que mes affaires , sans être terminées , sont mieux que jamais ; et je ne t'ai point leurré d'un faux espoir. Je ne suis point , comme D. P. , un faiseur de phrases. Il croit , quand une figure de rhétorique vient se présenter au bout de sa plume , avoir ville gagnée : ce langage-là est bien sec pour le cœur. J'ai en ce moment un objet d'inquiétude ; il m'est revenu que dans des papiers publics étrangers on avait parlé de la tyrannie de mon père envers moi avec la plus grande énergie , et de moi en termes on ne saurait plus flatteurs. Mon père m'imputera cette hostilité , dont je suis tellement innocent , que je n'ai pas même voulu que l'on me

procurât ces papiers. Cela ne m'étonne point. Mon père a toujours dédaigné le suffrage des gens de lettres ; et ce sont eux qui tôt ou tard font les réputations. Plusieurs me connaissent et m'estiment ; ils croient me venger , et ils me desservent. Tu sais quels témoignages flatteurs de considération j'ai reçus de plusieurs savans en Hollande. Probablement le coup part de-là, ou bien de ces Anglais , nos amis , qui auront fait mettre dans leurs papiers , où l'on met tout , un stérile éloge de moi , et une satire dangereuse contre l'ami des hommes, qui n'en est plus guère aimé ! Patience , et contentons - nous de faire ce que nous devons.

Oui , mon amie , mes forces ont égalé mon amour , sur - tout depuis que j'ai su que les tiennes avaient suffi à ta douleur. J'ai même envisagé notre perte d'un œil assez fixe pour y trouver des motifs de consolation , et pour m'occuper des moyens de perpétuer notre tendresse. J'ai l'idée d'un petit monument qui plaira encore à nos regards attendris , long-tems après que nos larmes seront séchées.

Je n'ai plus de crainte aussi vive pour

ta santé, ô mon cher ange ! puisque tu as échappé à cette douleur muette, souvent si funeste, et que je redoutais pour ton ame sensible. Mais parle, chère amie ; soulage ton cœur prêt à se fendre ; tu sembles chercher à me consoler ; ne contrains ni tes regrets, ni tes gémissemens. La crainte est, tu le sais, un tourment plus cruel que la douleur : celle-ci a des bornes ou peut en avoir ; la crainte n'en connaît point. Ainsi je souffrirais bien plus d'envisager ce que peut couvrir ton cœur, que d'apprendre tout ce qu'il peut t'inspirer sur des maux passés, et par conséquent connas.

Je prie notre ami de te faire passer encore ceci sur-le-champ ; car de tous les calmans le plus puissant est assurément les consolations de ce qu'on aime. Ton petit chirurgien s'est fort bien conduit. J'en ai bonne opinion, puisqu'à cet âge il sait ne pas faire de remèdes. D'ailleurs il me paraît que tu n'as pas le choix ; mais vas très-doucement sur toute espèce d'épreuve.

Réfléchis un peu sur ta situation actuelle, mon enfant bien cher, et communique-moi tes pensées. Je suis convaincu que voici le moment où ta famille pourra finir, si

elle le veut ; et il me semble que c'est le cas de t'en occuper , avant que le vieux marquis tombe à son tour. Mon amour , tu sais que c'est dans ce mois que je touche mon faible quartier : demande - moi , je te prie , ce qu'il te faut ; parle donc une fois à ton Gabriel sans réserve. Le bon ange a fait un très-bon marché avec des Brugnières ; il a retiré (n'en pouvant obtenir le reste du paiement) la montre (sans chaîne) et l'épée. Tu sais que ces effets t'appartiennent bien plus qu'à moi. Si nous avons besoin l'un ou l'autre , nous en ferons de l'argent ; car celui-ci nous est plus nécessaire que les bijoux.

Adieu, ma douce et noble amie : tu sais si ton Gabriel est tendre et constant.

GABRIEL.

A S O P H I E.

19 JUIN 1780.

ET moi aussi, tendre et chère amante ! je suis infiniment rassuré par ta lettre ; je vois que ta blessure se guérira sans avoir fait de trop grands ravages. Le souvenir d'une fille tendrement aimée ne s'effacera pas de notre mémoire ; mais la nature, dont l'intérêt s'oppose aux douleurs éternelles, verse un baume sur les plaies du cœur, sur-tout lorsqu'elle est secondée par l'amour. Après avoir pleuré douloureusement la mort de notre enfant, le tems arrivera, il n'est pas éloigné, ô mon amie ! où quelque douceur se mêlera à l'amertume de ce souvenir, et, si nous pleurons encore, ce seront plutôt des larmes d'attendrissement que de douleur. Je crois qu'il est inutile de rechercher aucune espèce de détails sur la mort de cette pauvre petite. Elle n'est plus, et tous les reproches que nous croirions pouvoir faire aigriroient notre chagrin, et ne lui rendraient pas la vie. Au reste, mon bon ange

Tome IV.

P

m'a dit que les secours de l'art avaient été insuffisans ; c'est dire qu'elle en a reçu. Il me tarde de savoir quel parti prendra à ce sujet Madame de R.... Je te réitère mes recommandations pour écrire sur cela avec la douceur et la dignité qui te sont naturelles, quand les vexations ne te font pas sortir de ton caractère. Tu as dû recevoir une lettre de D. P. que j'ai lue, et qui est touchante et convenable dans cette triste occasion. Réponds-lui un mot, je t'en prie. Il paraît avoir été sensible à la marque de confiance que tu as voulu lui donner.

J'avais dès hier, et même d'assez bonne heure, ta lettre du 12, mon cher ange. Je ne me suis pas mis tout de suite à y répondre, parce que mon premier devoir envers toi est, comme tu me l'as tant ordonné, de m'occuper de mes affaires ; or j'ai reçu en même-tems une lettre de D. P., qui demandait une prompte réponse, et en outre des détails ostensibles qui m'ont coûté beaucoup de peine et de tems. J'y ai mis la moitié de la nuit, afin de pouvoir te répondre aujourd'hui. Il paraît que l'on s'occupe de mes dettes et de mes affaires, et qu'enfin on veut prendre un parti. Il est tems ; mes

forces sont épuisées , mon esprit lassé et mon ame indignée.

Je fais dans la lettre même que D. P. doit montrer , un raisonnement qui paraît sans réplique : il est relatif à la Provence , quoiqu'on ne m'en parle plus. Mon père juge au fond de son cœur que je suis indigne de toute grâce , ou il pense le contraire. Dans le premier cas , peut-il dire : je le rendrai à sa femme , si elle le demande ? Si je suis incapable d'amandement , il n'en sera pas moins responsable à sa famille des sottises que je pourrai faire , quand Madame de Mirabeau m'aura redemandé ; si je ne le suis pas , à son avis , c'est une cruelle injustice que de faire dépendre mon salut de l'opinion d'une femme qui se conduit aussi mal. C'est l'argument éternel de mon père , que ce raisonnement très-simple rend bien faible , à ce qu'il semble.

Non , mon amie , ma santé n'est point terrassée , à beaucoup près ; elle est affaiblie , ou plutôt dérangée , parce qu'agir est mon premier besoin , et que je n'agis point ici. Cependant je soupire après le repos que je regarde , après l'amour , comme le seul bien réel de la vie , qu'il est insensé de sacrifier

à l'amour de la gloire ; mais ce repos passif où je suis engourdi , m'est aussi insupportable que pernicieux. Peut-être , indépendamment des regrets et des desirs qui me tourmentent , suis-je un peu comme les autres hommes actifs. L'action m'épuise ; le repos me tourmente ; il semble que la nature ne me laisse que le choix de la fatigue ou de l'ennui.

Il est possible et probable que tu aies su plusieurs jours avant ta mère , la nouvelle ; et je ne puis pas croire , quelque dur qu'ait pu être ton billet , dont le bon ange ne m'a point du tout parlé , qu'elle portât le ressentiment jusqu'à t'en témoigner encore dans un tel moment. Quant aux conseils que l'on m'a imputés , et au sujet desquels M. B... a donné une explication très-satisfaisante , je n'en cacherais aucun à qui que ce soit , si notre correspondance ne devait être à jamais secrète par égard pour ceux qui l'ont permise ; et , comme je le mandais aujourd'hui à D. P. , comme je n'écris jamais et ne parle que selon mon cœur , comme je n'ai jamais rougi de ce cœur , si mon stile a quelque chaleur , quelque énergie , si c'est en cela que mes lettres paraissaient redou-

tables , je puis dire à ceux qui ne sont pas de même , ce que J. J. Rousseau répondait à deux jésuites qui le priaient de leur faire part du secret dont il se servait pour écrire sur tout avec tant de chaleur et d'éloquence : J'en ai un en effet , mes pères ; je suis fâché qu'il ne soit pas à l'usage de votre société ; c'est de ne dire jamais que ce que je pense.

Le mémoire de Jeanret que j'avais oublié, et c'est ce qu'il faut pour juger ses propres écrits, m'a paru assez bien. Je suis fâché que ces deux pages qui devaient être fortes de choses, manquent. Fais-moi le plaisir d'essayer par Char... de les faire copier sur l'exemplaire de Michaud , celui de Roussel ou de Barbaud. Il doit y en avoir beaucoup à Pont... et au besoin on en trouverait chez Fauche à Neufchâtel. Un manuscrit que je regrette bien , c'est celui sur les salines.

Je vais te faire un cadeau , à toi qui n'a pas les goûts frivoles , c'est de te donner une notice d'un plan manuscrit de législation pour la Pologne , par J. J. , que m'a donné D. P. Ce grand homme , retiré dans sa vieillesse du commerce de tous les hommes, et même du commerce de son génie , des

Polonais sont venus lui demander un plan de législation dans sa solitude. Toute son ame et tout son génie se sont ranimés pour répondre dignement à cette demande. Cet ouvrage m'a paru aussi beau que les plus belles productions du même auteur. Mais quel caractère étranger à nos mœurs et à nos idées ! On croirait que le philosophe sort d'un entretien avec Numa dans les forêts des Sabins , ou avec Lycurgue sur le Taïgète. Le premier conseil qu'il donne aux Polonais , c'est de rompre presque toute communication avec le reste de l'Europe. Il ne veut point pour cela de remparts semblables à celui qui a été si inutile pour séparer le Chinois du Tartare ; il veut que ce soit le caractère national qui élève cette barrière. Mais comment le former , ce caractère national ? *Par des jeux d'enfans* , répond le grand-homme ; par des cérémonies publiques , majestueuses et touchantes , par des gymnases , par des fêtes. Deux législateurs de l'antiquité ont imprimé ainsi l'image de leur ame et de leur caractère dans les hommes qui ont reçu leurs lois : Lycurgue et Numa : et il est encore aujourd'hui des hommes qui portent ces images sacrées dans

leurs caractères et dans leurs ames. Des Spartiates devenus sauvages vivent encore libres aujourd'hui sur les montagnes de la Laconie , d'où ils insultent au despotisme du Grand Turc ; et sous la domination du Pape, les Transteverains montrent souvent le caractère de ce peuple Romain qui régnait dans les comices. Imitiez ces législateurs et leurs institutions , dit Rousseau à la Pologne. Faites - vous des spectacles nationaux et des fêtes qui vous dégoûtent à jamais du bonheur des autres peuples ; faites ensorte qu'il vous soit impossible d'être autre chose que des Polonais , et vous le serez pour l'éternité ! Des voisins plus puissans pourront vous vaincre ; ils ne pourront vous conquérir ; les Russes pourront vous *engloutir*, ils ne pourront vous *digérer*. En les séparant ainsi de toute la terre , ce nouveau Lycurgue semble en effet préparer aux Polonais un bonheur qui ne s'est jamais trouvé parmi les hommes : des mœurs et presque point de lois. La raison pour le premier code des magistrats , des citoyens qui soient tous législateurs , pour qu'il n'y en ait aucun d'esclave ; des laboureurs se rendant dignes d'être au besoin les défenseurs de la patrie , par

des exercices et des fêtes militaires qui seront le délassement de leurs travaux rustiques ; les récompenses toutes en honneur , aucune en argent ; l'argent presque pros- crit , comme faisant circuler les vices et les crimes avec plus de rapidité encore que les richesses ; tous les rangs également acces- sibles à tous les citoyens qui les rempliront successivement , en croissant par degrés en vertus et en talens comme en grandeur ; le trône même rempli par des citoyens qui auraient appris dans tous les états qu'ils au- raient parcourus , les besoins et les devoirs de tous les états ; le bonheur enfin toujours modéré , parce qu'il s'use lorsqu'il est trop vif , et que l'homme trouve bientôt l'ennui et les dégoûts dans les voluptés immodé- rées..... Tel est le tableau du gouvernement que le citoyen de Genève voulait donner à la Pologne. Il a bien prévu qu'on lui dirait qu'il n'y a pas un très-grand mérite à re- nouveaulement les romans politiques de Platon ; qu'on essaierait de le combattre par le ri- dicule , parce que le ridicule est l'unique ressource des esprits faibles , contre tout ce qui porte le caractère de la grandeur et de la force ; qu'on lui opposerait le goût de tous

les peuples modernes pour les jouissances du luxe et la corruption de leurs mœurs, pour lui prouver qu'il faut leur laisser leur luxe et leurs mœurs corrompues. C'est en combattant ces objections qu'il déploie cette éloquence invincible qui triomphe souvent de nos dégoûts ou de notre effroi pour les mœurs antiques; ou qu'il fait voir cette souplesse d'esprit qui apperçoit les moyens de se servir de nos vices même, pour nous conduire par degrés aux vertus que nous n'osons plus envisager. Les changemens, il ne veut pas les faire comme Dieu par sa parole; il prend les instrumens de l'homme, le tems et les sages précautions. Il présente à-la-fois un dessin pur et général; mais il voit bien qu'on ne peut l'exécuter que par parties; il ne dit point: donnez-moi des anges, et je les ferai vivre en sages: donnez-moi un pays où il n'y ait aucune institution, et j'y établirai des institutions parfaites; il dit: donnez-moi la Pologne et les Polonais, tels qu'ils sont aujourd'hui, et je ne crois pas impossible de leur donner la législation et le bonheur dont je leur offre l'image. On oppose toujours les passions des hommes comme un obstacle invincible à toutes les

réformes , et l'on ne voit pas que pour celui qui sait les manier, elles sont aussi les moyens les plus sûrs et les plus puissans ; on peut s'en servir même pour les détruire toutes ; et , s'il y eût jamais un véritable stoïcien , son stoïcisme a été l'ouvrage de ses passions.

J'ai cru te faire quelque plaisir , mon aimable amie , en te donnant cette faible idée de ce bel ouvrage.

Mon amie , bien que la notice que tu me donnes de la procédure me prouve parfaitement ce dont je n'ai jamais douté , à savoir qu'elle est folle et insoutenable , et ne résisterait pas un moment au simple aperçu des contradictions et des faussetés démontrables qu'elle renferme ; je pense , comme j'ai toujours pensé , que te remettre en justice serait une folie que l'on ne permettrait jamais. Je ne te cache pas non plus que ce que tu me proposes m'a toujours paru le plus sûr, le plus honorable et le plus expéditif. Tu ne peux même (cela est facile à démontrer) recouvrer entièrement ton *honneur* (tu sens bien que j'entends ce mot dans l'acception d'opinion publique) et ta liberté que par cette voie. Ainsi pensent des gens

sages et respectés , qui ne mettent pas en doute que tu ne gagnes ton procès. Mais à ces considérations de droit et de procédé il faut joindre celle des convenances. Laisse-moi donc raisonner de cela avec le bon ange. Tu peux patienter , puisqu'il est impossible que l'on puisse t'empêcher de faire quand tu voudras une démarche si authentique et si publique qu'elle nécessite , en dépit de tous le procès. Mais un tel mémoire demande à être fait par une excellente plume. Sans doute l'indignation et l'amour auraient élevé la mienne , et mon style est bien celui du genre ; mais , outre qu'on ne me permettra pas d'écrire sur ce sujet , tu dois sentir , mon amie , que la prudence m'ordonne de ne pas me mêler du tout de cela, au moins en apparence , parce que je donnerais beau jeu à mon père , aux Marignane et aux Ruffei , pour me jeter de nouvelles chausse - trape. Je te parlerai de cela à fond dans ma première lettre. Aujourd'hui je suis rendu de fatigue, et d'ailleurs j'en veux parler à mon ami.

Mon cher amour, je prie M. B.. de t'envoyer dans ce moment l'argent qu'il peut avoir à moi indépendamment de ce qu'il me faut

payer en fait d'avances à mon porte - clefs. Je sens combien tu dois être gênée ; mais j'espère que la mort de ta fille te vaudra du moins un peu plus d'aisance. Hélas ! c'est l'acheter bien cruellement ; mais ainsi va le monde ; on y paye les moindres biens et les plus grands au dessus de leur valeur.

On me parlait l'autre jour d'un exemple touchant de la force de l'affection. La comtesse d'Harcourt a perdu son mari en 1769. Cette tendre épouse entièrement livrée à sa douleur , s'est appliquée à imaginer tous les moyens de l'entretenir. Elle a fait élever à Notre-Dame , à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoine , et s'y est fait représenter elle-même dans l'attitude la plus douloureuse. Non contente de ce lugubre tribut , elle a fait jeter en cire la figure en grand du comte ; elle l'a fait revêtir de la robe de chambre dont il se servait , et l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où elle a coutume de coucher. Plusieurs fois chaque jour , elle va s'enfermer dans ce triste lieu , pour s'entretenir avec cette image muette et de la constance de son amour et de la vivacité de ses regrets.

O mon amie ! il en est que nous n'éprouverons jamais , long-tems du moins !.... Mais c'est vivre qu'il nous faut pour nous aimer, et nous payer mutuellement le prix délicieux de tant d'amour.

GABRIEL.

Voici l'építaphe de ton amoureux Dorat :

De nos papillons enchanteurs
Emule trop fidelle ,
Il caresse toutes les fleurs ,
Excepté l'immortelle.

A SOPHIE.

12 JUILLET 1780.

JE reçois ta lettre du 6, ma chère et bien aimée fanfan, avec celle de Dupont, dont j'avais connaissance ; car il m'avait averti qu'il *t'invoquait*. C'est son mot ; il a crû sans doute qu'il s'agissait de m'exorciser. Il est vrai que, fatigué de ses raisonnemens bicornus, de ses amphilogies qui me blessent d'autant

plus que je les sais fondées sur des méfiances contre lesquelles mon cœur s'indigne, et dont mon esprit a pitié, de ses phrases légères, de quelques tournures qui semblaient préparatoires à de nouveaux délais, je l'ai mené lestement dans deux ou trois lettres qui ont produit l'effet d'un coup d'éperon, et c'est ce que je voulais. Cependant comme dans sa dernière il m'a paru vraiment attristé et que je l'aime, je lui ai écrit deux lettres coup sur coup pleines de raison et de sensibilité, qui ont dû lui montrer que je n'avais point d'humeur personnelle contre lui. Le vrai est que je lui ai présenté comme très-prochains des projets extrêmes qui ne le sont point, et auxquels j'espère tout de bon que je n'aurai que faire de recourir. Il survient dans ce moment-ci un incident favorable qui va faire redresser la tête de l'ami Dupont. M. B. me mande ce matin, en m'envoyant ta lettre, qu'il vient de recevoir une lettre de Madame de M... pour moi, de laquelle il paraît être content. Cette lettre, il l'a fait passer sur-le-champ avec sa bonté ordinaire à D. P., afin que nous ne perdissions aucun moment pour nous concerter sur ce qu'il y a à faire dans cette conjoncture

nouvelle. Il me paraît, sans avoir vu cette lettre, qu'elle ne peut qu'être favorable; une réponse si tardive suppose des réflexions. Ces réflexions probablement suggérées ou fomentées par mon oncle, ne peuvent être qu'à mon avantage. D'un autre côté, je sais que M. de Marignane est en marasme, et que sa fille elle-même ne se porte pas bien. Tout cela peut avoir tourné ses idées sur un point de vue fort avantageux à mes affaires; enfin nous verrons. En attendant, sois tranquille, ma bonne amie; je n'ai nulle envie de faire de pas de clerc, et M. B... ne me laisserait pas m'égarer; c'est lui, quoique D. P. se dise mon *seul* ami, qui m'a montré le plus de véritable prudence, laquelle n'a jamais exclu l'activité: je compte donc infiniment sur ses lumières et ses soins; et l'un de mes griefs contre D. P. est de me parler dans ces lettres tout autrement que dans la conversation, le tout parce que M. B... voit celles-là. Ce n'est pas que D. P. ne soit un homme très-honnête et très-droit; ce n'est pas non plus qu'il ne reconnaisse dans M. B... ces deux qualités-là. Mais sa manie est de mettre de la politique à tout pour s'exagérer sa propre importance; et comme il regarde

M. L... N... comme son irréconciliable ennemi, il veut se méfier de tout ce qui a sa confiance. Tout ce manège et ces folles préventions déplaisent à ma véracité et à mon ame pénétrée de reconnaissance; en général mon ame, qui, si j'ose le dire, est sensible et délicate, s'indigne des obstacles injustes qu'on m'oppose, des motifs malhonnêtes qu'on a quelquefois l'air de me croire, des rivaux qu'on me donne, de quelques-unes des récompenses que l'on me promet, même de certains éloges qu'on m'adresse, et enfin de tout ce qui semble marquer qu'on n'a pas de moi l'estime que je crois mériter. L'ingénuité est encore dans cette ame calomniée par des gens qui ne sont pas faits pour l'apprécier. Mon cœur se montre tel qu'il est, parce qu'il n'y a rien en lui qui m'oblige à le cacher. Il se peint sur mes lèvres, dans mes yeux, dans mes expressions; et quand on est ainsi, on s'offense, on s'afflige du moins de ne pas voir tout entier celui de ses amis. D. P., qui n'a pas la même énergie de sensibilité que moi, et à qui les affaires ont donné une enveloppe qui altère son caractère naturel, ne sait pas traiter avec moi; mais il est bon diable et moi aussi, et

nos

nos différends ne seront jamais longs ni fort sérieux.

Il n'en est pas de même, ma belle dame, de celui que je vais avoir avec toi. Tu sais que dans aucun tems, tout dérangé que je suis, je n'ai voulu qu'on fit des dettes ; et je trouve, on ne saurait plus mauvais, que tandis que tu fais la petite mijaurée, et cries, *trop, trop*, quand je t'envoie quelques sous, tu empruntes à d'autres. Cela pourrait avoir des suites sérieuses même. Quelqu'une de ces religieuses n'aurait qu'à être inquiète, écrire à ta mère : celle-ci croirait que tu fais, je ne sais quel emploi de ton argent ; car tes chers parens sont un peu comme mon père ; ils comptent bien ce qu'on dépense, mais non pas ce qu'ils donnent. Je te prie donc, mon cher amour, de me dire très-naïvement à quoi montent tes dettes et tes besoins. M. B., qui craint avec raison de mal vendre la montre dans un pays où l'on regorge de tels bijoux, me charge de te le demander, afin d'arranger en conséquence mes pauvres finances. Je le prie de partager entre toi et mon copiste, auquel enfin il faut des à-comptes, ce qui me reste, et de t'envoyer

Tome IV.

Q

deux louis tout de suite. Après quoi, comme il me faudra quelque petite chose aussi, et qu'on ne peut pas pousser l'épée dans les reins à un libraire qui n'a encore rien vendu, nous partagerons le prix de la montre, quel qu'il soit. Je lui dis ce qui très-est vrai, que tu la hais à cause de celui qui te l'a donnée; que je ne suis pas, moi, dans le cas de la porter, parce qu'elle a été à toi et peut être reconnue, et qu'ainsi nous n'y aurons nul regret. Je ne crois pas qu'il te convienne, maintenant que notre pauvre petite est morte, de travailler autrement que pour ton plaisir. (A ce propos, fais-moi une bourse toute en soie, comme la dernière que tu m'as envoyée, et que j'ai tant baisée. Fontelliau la trouve charmante, et je n'ai pas pu ni voulu la lui donner, parce qu'il y a de tes cheveux; mais je lui ai promis que tu aurais la complaisance de lui en faire une autre) : demande-moi donc tout naïvement ce qu'il te faut; il serait un peu dur que je n'eusse pas la préférence sur tes béguines; et si tu crois moins me gêner, tu te trompes fort : car, outre l'inquiétude, si j'étais accoutumé à te voir avouer avec ingénuité tes besoins, j'écou-

terais les miens , ce que je ne fais ni ne ferai , tant que tu tergiverseras comme tu fais , folle que tu es !

Quant à ton grand projet , je ne te dirai encore rien de décisif , chère amie si tendre ! 1°. parce que M. B... , qui a souvent des bouffées d'ouvrage étouffantes , ne s'en est pas encore expliqué avec moi ; 2°. parce qu'à la tournure que prennent mes affaires , j'ai envie de voir venir. Si elles s'accélèrent , c'est de tous les incidens le plus favorable pour les tiennes : d'abord parce qu'il faut que l'on finisse avec les Monn... pour moi , ce qui entraîne la discussion de tes intérêts ; ensuite parce que tu ne doutes pas plus que moi que , quand les Valdh... seront forcés de croire à ma résurrection , ils ne se rangent. En conséquence , insinue quelque chose de ton projet à ta mère , sans t'ouvrir tout-à-fait , ce qui serait imprudent et par rapport à elle , et relativement à la poste ; mais dis-lui que , comme tout éclat fâcheux , tout souvenir triste est inutile à réveiller , tu penches à un accommodement. 1°. Restitution de ta dot , quittance des intérêts passés , et que l'on en compte avec toi ; 2°. renonciation à tous tes droits , moyennant 1200 liv.

de pension et ta garde-robe ; (on n'accordera pas cette condition , et je crois que tu t'en peux départir) ; 3°. suppression absolue de la procédure ; 4°. engagement de ta part à rester au couvent durant la vie de M. de Mon... , sous la condition de liberté entière , à ton veuvage. Voilà ce que tu dois demander , en montrant à mots couverts que tu n'as pas peur , et que tu te battras , s'il faut. Puisque ta mère s'est bien conduite dans cette occasion , c'est plus que jamais le cas de lui montrer de la tendresse et de la confiance : charge-la donc de cette négociation , et prie-la de s'en charger ; il me semble que cela est assez d'accord avec ses intentions. Le moment de négocier est venu , puisque le grand obstacle n'est plus ; mais qu'elle n'en charge pas son mal-adroit et mal-honnête tatillonneur Mar... Tu es majeure , on ne peut t'engager sans ton aveu ; ainsi cette marque de déférence ne t'expose à rien. Voilà , ma bien aimée , mon avis ; je le soumets à M. B... , dont l'esprit est conciliateur , sage et rompu aux affaires.

Le dernier trait du Marv... est de la fausseté toute naturelle à lui , et dans une circonstance où il avait trop de torts pour dire

la vérité. Cela ne vaut pas la peine que l'on s'en fâche , et certes si l'on vouloit heurter toutes les pierres que l'on trouve sur son chemin dans ce bas monde , on se ferait mal , et on perdrait du tems : car le chemin est raboteux.

Il y a une histoire récente plus tragique que celle de la comtesse d'Harcourt. Je n'en sais pas encore tous les détails. C'est une fille de condition devenue enceinte , et qui avait concerté sa fuite avec son amant. Le jour même où elle était résolue , l'oncle de la demoiselle appelle en duel le jeune fou, qui n'a pas la force de refuser , du moins pour cette journée ; il joint à la faiblesse d'accepter le rendez-vous , celle de l'avouer à sa maîtresse. Leurs projets n'en subsistent pas moins les mêmes , et l'heure est prise à onze heures et demie du soir sur le Pont-Royal , où la demoiselle devait se rendre en paysanne , et le jeune homme en carrosse. Il a la démence de dire à cette infortunée : si à onze heures sonnantes , je ne suis pas arrivé , c'est que je serai mort ; elle perd assez la tête pour le croire , arrive à onze heures , attend la demie , dans les plus affreuses angoisses , et se précipite par-dessus le parapet , lorsqu'elle sonne ;

le jeune insensé arrive un instant après... ;
et il ne l'a pas suivi !

Mon amie, c'est moi qui t'ai donné ton enthousiasme pour Rousseau, et je ne m'en repents pas. Ce ne sont point ses grands talens que j'envierais à cet homme extraordinaire, mais sa vertu, qui fut la source de son éloquence et l'ame de ses ouvrages. Je l'ai connu, et je connais plusieurs personnes qui l'ont pratiqué. Il fut toujours le même, plein de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni de double intention, ni d'art pour cacher ses défauts ou montrer des vertus ; on doit pardonner peut-être à ceux qui l'ont décrié de l'avoir mal connu. Tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette ame, et l'on n'est bien jugé que par ses pairs. Quoi qu'on pense ou qu'on dise de lui pendant un siècle encore, (c'est l'espace et le terme que l'envie laisse à ses détracteurs), il ne fut jamais peut-être un homme aussi vertueux, puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature, la fortune et les hommes, qui l'ont accablé de souffrances, de revers, de calom-

nies , de chagrins et de persécutions. Il le fut avec la plus vive sensibilité pour l'injustice et les peines. Il le fut enfin malgré des faiblesses , que j'ignore , mais qu'il a , dit-on , révélées dans les mémoires de sa vie ; il arracha mille fois plus à ses passions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'ame incorruptible et vertueuse d'un épicurien , il conserva dans ses mœurs la rigidité du stoïcisme. Quelque abus qu'on puisse faire de ses propres confessions , elles prouveront toujours la bonne-foi d'un homme qui parla comme il pensoit , écrivit comme il parlait , vécut comme il écrivait , et mourut tel qu'il avait vécu.

Adieu , ma chère et unique amante ! adieu le bonheur et la vie de mon ame ; je ne te ferai pas attendre des nouvelles bonnes ou décisives , quand j'en aurai. Tu peux m'en croire ; je t'adore , et je crois que cette passion si éprouvée , si justifiée , si légitime , peut défier le sort.

GABRIEL.

Réponds honnêtement à Dupont ce que tu voudras.

Je t'adresse mon premier volume de *Bocace*

et les sujets d'estampes : tu me renverras le tout , je n'ai que cette copie et mon informe brouillon ; mon homme est trop occupé pour t'en faire une , et celle-là ne te reviendra-t-elle pas avec tout moi !

A S O P H I E.

28 JUILLET 1780.

JE reçois, mon amie si tendre, ton aimable lettre, dans un tems et un moment où je ne manque pas d'écritures et d'occupations, de sorte qu'elle m'est un soulagement aussi agréable que nécessaire. La lettre de Madame de Mir..., dont le bon ange nous avait donné assez bonne opinion, est en effet d'un ton affectueux et convenable. Je ne te l'envoie pas, parce que D. P. me l'a demandée pour je ne sais quelle intrigoterie. Il est depuis survenu un mémoire de ma mère. Tu sais que c'est là un de ces monstres que l'ami D. P. se forge pour les combattre. Il a cherché à m'en effrayer beaucoup ; mais moi, qui sais que l'amitié veille de ce côté par

l'organe de M. B... , je suis assez tranquille. Toujours est-il que j'ai fait la jolie grimace d'écrire une lettre ostensible, où je parais très-inquiet du soupçon que l'on pourrait former que j'y eusse quelque part, lequel soupçon ne sera jamais conçu de bonne foi. Ce qui pourrait seulement me nuire , c'est que par un zèle inconsidéré ma mère eût lâché quelque phrase désobligeante pour Madame de Mir... J'ai prié M. B... d'y veiller , et encore une fois je suis tranquille. Mais D. P. n'a pas manqué une si belle occasion de faire de l'importance et de la politique. Il a vu et revu M. B... , écrit et récrit, et me mande hier , qu'il *croit avoir bien convaincu mon père , chez qui il a été en arrivant au B... D... F... , qu'il me ferait la plus grande injustice en me croyant capable de duplicité et en supposant que j'eusse la moindre part à ce qu'on a pu écrire. Il m'assure qu'il s'est livré d'émotion jusqu'aux larmes , et qu'il y a mis toute l'adresse du cœur , qu'il croit préférable à celle de l'esprit ; ... qu'il a acquis quelques lumières , &c. &c.* Mais , en vérité, les lettres de D. P. sont si politiques, si remplies de *mezzo termine*, que je n'y fais plus aucune attention; quand il parle, c'est autre chose , parce qu'il n'y a plus de tiers.

Les deux visites qu'il m'a faites coup sur coup, (car je ne sais où diable tu as péché qu'il était toujours au B... D... F..., puisque je t'ai mandé très-formellement qu'il était à Paris), m'ont fait voir assez clair à mes affaires, dans lesquelles au reste il suit servilement l'avis d'une personne à qui je permets très-fort de me servir, pourvu que je ne lui demande jamais. Au reste, dans cette dernière lettre, il rabâcle toujours les mêmes choses qu'il a sans cesse écrites et qu'il ne dit plus. Mon père est fidèle à son plan, et y met *une fermeté et une suite rares*. Certainement il ne sera point fâché qu'on me demande *avec instance*, (ainsi maintenant il faut des *instances*), mais il veut prendre acte qu'il ne m'a qu'accordé à des demandes *qu'il ne croit pas devoir refuser*, qu'il n'a contribué en rien à les exciter. Il veut, *en cas de malheur*, n'être exposé à aucun reproche, et rendre mon oncle et sa belle-fille eux-mêmes responsables des événemens. Il y a un fonds de sentimens *paternels, et très-paternels, cachés sous une prudence infiniment circonspecte*. La confiance est loin d'être rétablie. (Ne dirait-on pas que ce ton sentencieux est en date du mois d'Avril 1779, où j'ai vu D. P. pour la première

fois) ? Mais voici le plus beau ; aussi D. P. le souligne-t-il : « On ne fait rien que par » l'espérance , m'a-t-il dit ; mon fils a besoin » de l'espérance de regagner mon estime et » mon amitié. Je ne la lui veux pas ôter ; » mais je ne la lui dois pas mettre prochaine ; » ce doit être l'aiguillon et la perspective de » sa vie entière ». J'ai mandé à D. P., au sujet de cette alinéa , que cette sentence qu'il soulignait si respectueusement était susceptible d'un commentaire assez plaisant que je lui épargnais ; mais que mon père était comme tous les despotes , (qu'il se croyait éternel) , et comme tous les pères de droit écrit , qui imaginaient que leurs enfans avaient et auraient toujours quinze ans. D. P. ajoute gravement , après cette belle prosopopée : *je vous dirai les détails de bouche la semaine prochaine* ; car ce serait en effet une grande indiscretion par écrit.

Ce n'est rien que tout cela auprès d'une lettre de trois pages que j'ai reçue hier de mon oncle , antérieure aux dernières que j'ai écrites en Provence , et où il feint d'ignorer la démarche de Madame de Mir... Je suis fort fâché de ne pouvoir pas te l'envoyer ; je l'ai fait partir tout de suite , pour que D. P. y

fabriquât une réponse ; il y va de son honneur , car cette lettre est une critique , phrase par phrase , d'une des siennes , laquelle est follement , mais plaisamment arrangée. Tu n'as pas d'idée de toutes les injures que l'on m'y dit ; cela va jusqu'à m'appeller *gladiateur* inclusivement , parce qu'on prétend qu'une phrase où je disais qu'une explication nette avec M. de Mar... empêcherait le procès que l'on redoutait tant , est une manière de cartel ; cela a de l'esprit , comme tu vois.

Ensuite on relève à toute ligne mon infernal orgueil , mes délits , mes crimes , je crois , et entr'autres la double rupture de mon ban , article sur lequel je répondrai ferme assurément. Il est un peu dur que ce coquin de St. Mauris publie que je lui ai manqué de parole , après avoir dit si hautement qu'il ne m'en avait point demandé et ne m'en demanderait pas.

Somme tout , il n'y a rien du tout à conclure de toutes ces lettres-là , sinon qu'elles sont faites au Bignon , et qu'ils font tous tant qu'ils sont plus les fâchés qu'ils ne le sont réellement. En attendant , M. le chevalier est leur héros , parce qu'il faut bien avoir quelqu'un à m'opposer , et que les du

Saillant se raccrochent à cette pauvre branche pourrie. Il a été aux trois combats de M. de Guichen , et n'a pas été blessé. On loue son courage , sur ce qu'il s'est embarqué malade , pour ne pas manquer le premier. Dup... observe très-bien à ce sujet que cela est bien , mais fort simple ; parce que l'on ne va à la guerre que pour y chercher des coups de fusil , et que cette espèce de courage est si commun pour les gens d'honneur , que ce n'est pas la peine d'en parler. Pour moi , je n'appelle point un homme d'honneur celui qui invente d'aussi lâches mensonges pour nuire à son frère ou à qui ce soit ; et quant à sa bravoure personnelle , je sais à quoi m'en tenir.

D. P. me mande aussi qu'il a reçu une lettre de toi , du 9 de ce mois , qui n'a plus de rapport aux circonstances présentes , et me prie de *mettre ton respect à ses pieds*. Ne vas pas le recevoir comme Roxelane reçoit celui de Soliman. Le vrai est , comme je le mandais hier à M. B... , que D. P. est bon et franc par nature , mais politique et finasseur par prétentions. Il a aussi plus de finesse dans l'esprit que dans le caractère. Or l'esprit fin est quelquefois faux , parce qu'il est trop

fin ; la finesse imagine , au-lieu de voir ; à force de supposer , elle se trompe. Mais le principal défaut de D. P. est , je crois , de n'avoir point assez de caractère pour son esprit. C'est d'ailleurs un homme très-estimable , et qui veut de bonne-foi me servir autant que cela peut se concilier avec sa prévention pour mon père. D. P. est capable de grandes vues , de concevoir , digérer et ordonner un grand dessein ; s'il passe à l'exécution , il pourrait bien échouer , parce qu'assez souvent il est rebuté des obstacles même qu'il avait prévus , et dont il voyait les ressources ; parce qu'aussi il est imbu de mille petites craintes. Ce n'est point en pareil cas par défaut d'esprit ou d'adresse qu'il aura manqué ; c'est qu'il n'a pas toute la fermeté et la suite possible dans le caractère , quoiqu'il s'en vante ; c'est qu'il a aussi beaucoup de paresse naturelle ; qu'il n'est pas trop capable d'une volonté forte , à laquelle peu de choses résistent , même pour les gens bornés ; c'est qu'enfin il n'a pas le caractère de son esprit. Sans manquer d'esprit , on manque à son esprit par légèreté , par passion , par timidité.

Mon amie , je suis persuadé que ma famille

ne peut , avec honnêteté , finir pour moi , sans tenter de finir pour toi ; je crois que l'on ne s'y acharnera pas , si les Vald... sont trop récalcitrans ; mais on essaiera précisément pour éviter que je m'en mêle , et il faut en ce cas les laisser faire. D. P. m'a sondé à cet égard ; je lui ai dit tout naturellement les conditions que je t'avais dictées ; il les a fort approuvées ; il voulait que tu eusses ton douaire aussi ; mais cela me paraît fou à espérer. Car il est tout simple que les Valdh... répondent : mais qu'aurait-elle à demander de plus , quand il n'y aurait point de procès ?

Je vais tâcher d'arranger , avec M. B... , des moyens de t'envoyer dans le mois prochain du moins une partie de la somme qui te serait nécessaire pour arranger tes affaires. Je crois que la montre qui ne nous a été donnée qu'en paiement , pourrait être aliénée , puisque si l'on nous avait donné à la place les louis que l'on nous devait , nous en aurions assurément usé ; mais il faut laisser notre ami remplir les formalités de son métier , et sûrement il tâchera d'arranger tout pour le mieux. Il faut certainement que je paie mon copiste ; mais il reçoit assez sou-

vent de petites sommes , et cela équivaut à de grosses ; tu lui as un peu nui cette fois , nous réparerons cela en Août , et si je redeviens libre , il n'y perdra rien. Pour les fantaisies que tu veux me suggérer , apparemment que tu te moques de moi. Que diable me font des fruits ? Je n'ai qu'une passion , c'est toi ; qu'un goût , c'est des livres. Il te paraîtra peut-être assez naturel que la passion passe avant les goûts ; ainsi , de quoi te plains-tu ? Crois-tu qu'après l'incomparable bonheur de vivre avec toi , j'aurai jamais un plus grand plaisir que celui de t'aider. Eh ! mon cher tout , en sommes-nous encore aux éléments ? Ne sais-tu pas quelle est l'activité du cœur de Gabriel ? et ne faut-il pas que tu l'emploies toute , cette activité ? Ah ! ma bonne amie , ne m'ôte pas les seules jouissances qui me restent.

Puisque tu as été contente du premier volume de Bocace , tu le seras du second que je te fais passer. Tous les sujets en sont gais , et j'espère avoir conservé cette gaieté en y mettant plus de délicatesse et de décence. Tous les sujets ne sont pas également heureux , et j'ai été obligé d'en supprimer plusieurs par trop plats. L'ouvrage portera
cependant ,

cependant, avec les imitations, cinq volumes honnêtes. J'ai à-peu-près fini, mais non pas mon copiste. Tu ne saurais croire combien j'ai eu de peine à rajeunir tous ces sujets connus, et dont les meilleurs ont été si embellis par la Fontaine. Il fallait lutter contre lui, et en prose; cela n'est pas peu d'ouvrage. Eh puis, la vivacité et la convenance du style ne sont nécessaires nulle part autant que dans les contes, et cette partie de l'art dramatique n'est rien moins que facile. Et quant à l'unité, à laquelle les conteurs s'applaudissent de n'être pas astreints, ils se trompent. L'unité n'est pas aussi sévèrement prescrite au conte qu'à la comédie; mais un récit qui ne serait qu'un enchaînement d'aventures, sans cette tendance commune qui les réunit en un point, et les réduit à l'unité, ce récit serait un roman et non pas un conte. Ce n'est donc point une chose aussi aisée que l'on fait semblant de le croire. Pour la moralité, dont on ne fait pas une loi rigoureuse au conteur, il doit pourtant avoir son but, s'y diriger comme elle, et comme elle y atteindre. Rien ne le dispense d'être amusant; rien ne l'empêche d'être utile; il n'est parfait qu'autant qu'il est à-la-fois plaisant et

moral ; il s'avilit , s'il est obscène. *Marot* , pour la naïveté , fut le modèle de la Fontaine ; mais après la Fontaine , qui est le premier de nos auteurs en vers comme le premier de nos fabulistes , il n'en reste aucun à citer : tous en ont imité ce qu'il y avait de plus facile , la négligence et la licence ; mais aucun n'en a eu la grace , la facilité , le naturel ingénieux. Un seul homme est peut-être supérieur à lui en ce genre , c'est l'*Arioste* , parce qu'il a plus de chaleur , de coloris et d'abondance , et qu'à l'invention des détails , qui est celle de la Fontaine , il joint celle des sujets. Tu verras dans mon *Bocace* un conte tiré de l'*Aminte* du Tasse ; c'est l'aventure de l'abeille , que j'ai substituée à une platitude ; je crois que c'est , du moins en italien , un modèle parfait de l'art de conter. Je crois en général que *Bocace* a été trop vanté ; il a cependant du naturel et du comique. Mais quand on a lu ce qu'a fait en ce genre *Hamilton* , soit dans ses contes , soit dans les mémoires de *Gramont* , on n'aime plus aucun conteur. Pour moi , j'ai tâché de compenser le désavantage de ne pas travailler sur mes sujets , par la finesse , le naturel et la gaieté. Si j'ai ton suffrage , je me conso-

lerai de ceux qui me manqueront ; car ma Sophie sera à jamais mon univers , le but , le prix et la récompense de tous mes efforts. Adieu , chère amie que j'adore.

GABRIEL.

A SOPHIE.

AOÛT 1780.

ET toi aussi , ma douce Sophie , tu aurais , ce me semble , quelque envie de gronder le bon ange ; mais ne t'en avise pas , quoiqu'il le mérite bien : car je l'ai déjà tout autant criailé pour ma part que si j'en avais tous les droits du monde. Voici pourtant ta lettre jointe à une de Madame du S.... , presque plus tendre que la tienne. Raillerie à part , sa lettre est très-bien , très-douce , très-affectueuse , très-empressée même , et cela me fait d'autant plus de plaisir qu'assurément elle a été vue de mon père. Elle se hâte , dit-elle , de me servir au moment où je lui en donne le droit ; en conséquence elle écrit à mon oncle , à sa belle-sœur ; etc. Enfin il n'y a pas jusqu'à M. du S... qui fait les plus

R 2

belles protestations du monde , offre sa maison pour *lieu d'épreuve* et sa *présence pour caution* ; ceci m'a paru un peu sot et un peu maladroit. Je commence à être vieux pour avoir des mentors et de tels mentors. Mais enfin tu vois que tu as tort et grand tort de prendre ce moment-ci pour voir en noir. Tout va bien pour moi : pour toi tire en longueur ; consulte , louvoye , et tout ira bien aussi. D. P. s'est chargé de faire finir tes affaires par mon père ; et , si celui-ci s'en mêle , je te réponds que les R... ne mettront pas un mot entre deux. Ce sera notre ouvrage de septembre. Mais je crois , et ce ne sera pas l'avis de Madame de R... , que le premier pas est que je sorte d'ici , parce qu'il est évident que les Valdh... comprendront à ma première apparition que la faveur n'est plus de leur côté ; et tu sais s'ils sont trembleurs et rampans. Dupont veut qu'ils te donnent 4,000 livres de rente. *Bastacosì* si l'on peut y réussir ; mais j'en doute. Toujours tiendrai-je la main à ce que tu sois dans l'indépendance pécuniaire la plus complète, même de moi ; de cela , et de ta liberté du veuvage , tu peux compter que je ne m'en départirai pas. Tu vois que j'espère que tu

n'imiteras pas les veuves du Malabar , et que l'envie ne te prendra point de mourir le même jour que M. de Mon.... Il me paraît au succès de la veuve du Malabar (très mauvaise tragédie nouvelle) que ce fanatisme ne sera jamais contagieux dans notre France : je serais piqué , je l'avoue , que tu en donnasses l'exemple ; et je t'avertis , pour t'en dégoûter , qu'il ne prendra point parmi les Européens. Quelle bêtise que de vouloir que le mariage , institué pour la population , serve à dépeupler le monde ! et puis , vois-tu , il me semble que j'aimerais mieux mourir que d'y être condamné ; car c'est en avoir la peine sans en avoir le mérite. Où est d'ailleurs la justice de faire répondre à une femme de la santé qu'on va perdre peut-être hors du ménage ? Quand le mari meurt d'inconstance , il faudrait que la femme mourût de fidélité ; assurément cela n'est pas juste. Pour moi qui trouve le mariage toujours un peu triste , je t'avoue que la perspective du bûcher ne me paraît pas du tout propre à l'égayer. Va , mon amie , nous autres hommes , nous tenons trop à la politesse , et vous autres femmes , trop à l'humanité , pour que cette loi passe jamais parminous. Ainsi sois tranquille ;

après tout il faut avoir pitié des moribonds ; et en vérité les maris sont quelquefois si las de leur ménage , quand ils partent pour l'autre monde , que leur proposer de faire route avec leur femme , ce n'est pas à beaucoup près là de quoi adoucir l'ennui du voyage. Au reste , si tu me demandes comment une tragédie que j'appelle très-mauvaise , a pu tant réussir , je te répondrai que la meilleure raison que Dupont ait pu tirer des femmes de Paris , est celle-ci : *Ah ! si vous voyiez comme Larive enlève la Sainval !* Il faut te dire qu'il y a une scène où l'on arrache la veuve du bûcher. L'acteur est vigoureux , l'actrice légère ; cela se fait en un tour de main , et les dames qui concluent très-vite du connu à l'inconnu , et qui aiment beaucoup tout ce qui ressemble à de la *vigueur* , trouvent ce coup de théâtre l'un des plus intéressans qui existe... Mais voilà assez de folies.

Tu peux être très-tranquille sur le mémoire de ma mère. Il ne paraîtra point , et M. B...., sans faire tant de bruit que D. P. , a fait plus de besogne ; c'est assez son ordinaire. En revanche Madame de Cabris a écrit à son père toutes les horreurs qu'elle

a pu imaginer sur mon compte , et en convenant en des termes aussi singuliers qu'insensés et indécens qu'elle m'avait *trop aimé* , elle a eu l'indignité et la démence non moins grande d'ajouter que je n'avais jamais reçu d'elle que les plus excellens conseils , et qu'elle avait déposé en preuve *mes lettres* à elle chez un notaire. Voilà une preuve bien convaincante.

Il n'est plus question de procès ; je suis même presque (presque est bien dit) amoureux de ma femme ; c'est comme qui dirait onragé , et je lui ai écrit une lettre charmante qui pourrait faire le second volume d'Anacréon. Oh ! je suis très-tendre , moi , quand je m'y mets ; aussi me raccommodé-je assez aisément avec les femmes. J'en connais une qui passait la plus grande partie de l'année à la campagne , et y jouait régulièrement la comédie ; mais sa troupe , comme la plupart de celles de société , était sujette à se composer différemment , suivant les liaisons qu'elle formait à Paris dans l'hiver. Je me souviens de l'avoir vue durant un été , très-engouée d'un jeune homme d'une très-belle figure , qui remplissait les rôles d'*amoureux* dans sa troupe. Cependant l'année sui-

vante, il ne parut plus sur son théâtre et fut remplacé par un autre. Des voisins de campagne, qui ne voyaient la dame que pendant la belle saison, lui témoignèrent leur surprise de ce changement. Vous paraissiez si contente de cet acteur, lui disait-on ? *Il est vrai*, répondit-elle ; *il était assez bon pour la représentation, mais il manquait toujours aux répétitions.* — Madame de Mirab... a pu dire autrefois quelque chose d'à-peu-près pareil ; elle m'a trouvé bon pour la *représentation*, et quelquefois, pour *de fort bonnes raisons*, court dans les *répétitions*. Mais enfin la *représentation* est quelque chose, et l'on peut se la rappeler avec attendrissement.

Tu crois peut-être que c'est là tout simplement une anecdote maligne que je compose ; mais point du tout ; cela est arrivé chez la vicomtesse de Cousage, et voici une autre anecdote de cette même société, dont j'ai été témoin. Il y avait une dame d'une haute taille, d'une figure et d'une voix *hom-masses*. Les traits de son visage étaient charbonnés très-grotesquement, et elle n'était pas jeune ; elle avait eu toute sa vie le goût du théâtre, et avait beaucoup d'esprit et de talens. Depuis quelque tems elle avait gé-

néreusement adopté les rôles de caractère et de femme ridicule , elle s'en acquittait à merveille ; aucun rôle n'était trop chargé pour elle. Un jour qu'elle avait joué celui de la baronne de Croupillac dans *l'enfant prodigue* , rôle qui est ordinairement rempli par un homme dans les troupes de société , un provincial qui avait assisté à la représentation , et avait ensuite été prié à souper , passa de la salle du spectacle dans le salon du château , en s'extasiant sur la manière dont la comédie avait été représentée. Il faisait compliment à toutes les actrices et même à tous les acteurs , à mesure qu'il les voyait paraître les uns après les autres : tout-à-coup appercevant la dame en question , il court à elle : *Ah ! Monsieur* , lui dit-il , en lui prenant affectueusement la main , *que vous êtes un grand comédien ! Jamais je n'ai vu d'homme porter l'habit de femme avec plus d'aisance que vous ; vous faites bien de conserver cet ajustement le reste de la journée : il vous va et vous sied à merveille.* L'héroïne prit fort bien la chose , et tu juges si nous primes bien la chose.

Tu m'ennuies avec tes rabâchages éternels , *que je me refuse, que je me refuse ; je m'ac-*

corde le plus grand de tous les plaisirs en ton absence, celui de te donner tout ce que je puis, c'est-à-dire presque rien; mais enfin ce presque rien est la borne de mon pouvoir. Mes abonnemens vont toujours leur train; et je reçois de tems en tems quelques autres volumes; de quoi te plains-tu donc? Je ne puis pas tirer de sommes un peu fortes, tant que les ouvrages ne sont pas en train d'imprimer, et, si-tôt que j'aurai quelques louis d'avance, j'achèterai quelques livres dont j'ai besoin. Jusque-là tu toucheras toujours une partie de mon quartier prochain qui, j'espère, sera le dernier.

Je t'envoie aujourd'hui mon troisième et quatrième volumes de Bocace, dont je suis plus que payé puisque tu en es contente; les estampes du troisième (celles du quatrième ne sont pas encore faites) et un petit manuscrit de Dupont; c'est un compte rendu du dernier sallon à Madame la marquise régnante de Bauden. Tu me le renverras; je lui ai demandé les deux premiers morceaux qu'il a faits en ce genre, afin que tu en eusses la collection.

Tu me parles de tout, hors de ta santé, dont je suis inquiet par ces chaleurs ex-

trêmes , et telles que l'on n'en a point vu depuis long-tems. Je te prie de manger peu de viande. Les fièvres putrides et les fièvres malignes sont singulièrement communes cette année ; et il te faut éviter jusqu'aux fièvres d'accès dont tu fus tourmentée l'année passée , et qui m'ont tant inquiété. Pour moi , je suis assez bien , à mes yeux près , qui , tous les jours plus faibles , deviennent encore sujets à des fluxions. Mais le grand remède pour cela et tout le reste , s'achemine ; ainsi patience , et d'autant plus patience , que je n'en ai pas moins la force d'écrire encore plus que l'écrivain le plus occupé des *charniers*.

Je finis , mon cher amour ; car , au moment même où j'écris ceci , il m'arrive un paquet de Provence , qui à cause du crochet D. P. me presse infiniment. Adieu , mon cher et tendre tout. Quoiqu'on paraisse m'imputer encore à crime en ce moment , et dans cette dernière lettre , l'amour que je professe et professerai toujours pour toi , je le regarde comme le sentiment le plus pur et le devoir le plus sacré que j'aurai jamais ; ainsi sois bien tranquille sur le cœur de ton

GABRIEL.

A S O P H I E.

11 SEPTEMBRE 1780.

A SSURÉMENT, mon cher amour, notre bon ange nous a dédommagés cette fois ; car j'ai d'avant-hier au soir ta lettre à laquelle je ne réponds qu'aujourd'hui 11 : et elle était partie depuis trois jours et ne m'a été retardée que par l'étourderie du digne et non jamais assez loué M. de R... Bref la voici, et, si je n'y ai pas répondu plutôt, c'est qu'il m'est parvenu en même-tems des lettres de Provence et du Bignon ; car ma sœur répond très-exactement, et tu comprends bien que je mets du soin et du détail dans mes réponses, parce que je les regarde comme des lettres écrites à mon père. Au reste celles de Madame du S... sont d'un ton très-convenable, assez tendre, et paraissent d'aussi bonne foi que la nature du terroir peut le permettre. Notre bon ange a paru très-édifié des talens que notre famille développe pour la population ; car Madame du Saillant,

dans l'état de situation de ses enfans qu'elle m'envoie , m'a parlé de cinq morts et de 3 ou 4 vivans que je ne connaissais pas. J'ai dit modestement à mon bon ami que ma douce et timide Sophie pourrait au besoin certifier que les talens pour la population n'étaient pas tombés en quenouille dans ma famille , et j'ose me flatter que tu ne me démentiras pas. Ma sœur m'a appris en même-tems qu'elle avait fait recevoir deux chanoines à Maubeuge , et cela m'a fait plaisir ; car , comme les preuves excessivement fortes que ce chapitre exige , sont nécessaires du côté de la mère comme du père , cela me montre que mon père a enfin mis ses papiers en règle. Ce n'est pas une petite preuve de l'ascendant de M. du S... sur lui ; car j'eus toutes les peines du monde à obtenir communication de nos papiers et permission d'y travailler , lorsqu'il me fallut monter dans les carrosses , genre de preuves très-difficile par les formalités requises , mais qui ne remonte pas à beaucoup près si haut que celles de Maubeuge. L'A. D. H. , qui a beaucoup d'orgueil , en a mis à regarder avec dédain toutes preuves de noblesse ; c'est assez mal vu. En général , c'est un étrange aveuglement (et

c'est le sien) que d'user contre soi-même des forces suffisantes pour conduire à tout. Voilà à quoi mon père m'a forcé et s'est voué lui-même. Son crédit, qui ne lui a servi qu'à faire du mal, a anéanti sa maison, au lieu de la charger des illustrations qui seules lui manquent. Cela est bien cruel, quoique j'en sois tout consolé ; mais je ne comprends point comment certaines familles s'aveuglent à ce point. Qu'est-ce qui fait le soutien d'aucunes d'entr'elles à la cour ? c'est qu'elles s'entendent toujours pour la cause commune, ce qui n'empêche point les petites querelles intestines. Mais jamais vous ne les verrez se diviser pour un objet qui doit intéresser l'ensemble. S'agit-il de pousser, soutenir, faire obtenir une place ? toute la famille concourt. Les Rohan, les Noailles, les Talleyrand, etc. les Noailles sur-tout, sont fourrés par-tout, chez le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, à la cour, à l'étranger, dans la robe ; jusqu'aux insurgens (Lafayette) Il n'y a cependant que ce moyen d'aller.

Au reste, il paraît que mon père a renoncé à toutes vues d'ambition pour nous. Il dit qu'il ne veut plus que *repos & sûreté*, et c'est pour trouver ce repos, qu'il conti-

nue son procès contre ma mère. M. B.... me mande que lui et son patron comme lui, pensent que moi seul pourrai arranger cette affaire qui ronge ma fortune. Je crois en effet que si quelqu'un le pouvait, ce serait moi; mais je commence à douter très-fort que quelqu'un le puisse. Il y a trop de vexation d'un côté, trop de souffrances et de légèreté de l'autre, et de tous deux trop d'acharnement et de mauvais conseils. Quoiqu'il en soit, j'en ai parlé nettement à Madame du S..., qui s'est énoncée sur cet objet avec beaucoup d'hypocrisie, mais assez clairement pour qu'il me soit très-évident que cela tracasse et inquiète mon père plus qu'il ne voudrait en avoir l'air. Pourvu que ma mère ne me mette point en jeu, voilà tout ce que je lui demande en ce moment.

Quant à la Gabris, mon inquiétude est médiocre, quoique je la fasse très-grande au Bignon. 1°. Il y a bien long-tems qu'il en est question, et, comme le remarque M. B...., l'effet est loin d'avoir suivi la menace; 2°. il faudrait que cette femme fût tout aussi folle que perverse; car il n'y a pas une de nos lettres qui ne pût la perdre; 3°. ce serait d'ailleurs se donner aux yeux du pu-

blic la tache éternelle de la plus horrible trahison , du plus atroce abus de confiance , et les scélérats même ne veulent pas passer pour tels. Avec tout cela , il n'y a rien qui ne soit à craindre de ce fouillis ; et c'est encore là un grand malheur attaché à ma situation ; car , si j'étais libre , Briançon et Gruelle craindraient trop pour leur peau (à moins qu'ils ne me fissent assassiner , ce dont celui-là est très-capable) , pour me pousser à un certain point. M. B.... m'a bien promis tous ses soins et son activité. Cependant , comme il dit très-bien , il n'y a point d'autorité au monde qui puisse s'engager à empêcher des impressions anonymes , ni même à en arrêter totalement la circulation ; on sait que les défenses même produisent ordinairement en ce genre l'effet contraire de celui qu'on en attend..... Mais , je te le répète , je crois que tout cela sera la montagne qui enfante une souris.

Mon amie , comme dans le fait , Madame de R.... , avec toute sa *fiercé* , a laissé mon père payer toutes nos dettes en Hollande ; comme je sais qu'elle lui a écrit il y a peu de tems pour appuyer une demande étrangère à toi auprès de M. de Maurepas ; comme j'ai vu tout le

conciliabule

conciliabule Dijonnais assez rampant dans tout ce qui est affaire d'intérêts : je t'assure que je ne mets point du tout en doute qu'au moment où mon père fera des mouvemens pour accommoder ton affaire et sur-tout pour faire remplir ta bourse, ils ne soient très-complaisans et très-souples. Je crois bien qu'ils ne consentiraient point à ta liberté pleine et entière : tu ne peux pas l'espérer du vivant de ton mari ; mais elle n'entraînera que peu ou point de difficultés, lui mort, ton affaire accommodée, et ma marche assez décidée pour que l'on soit bien persuadé que je ne suis plus à craindre. En un mot, tu n'as qu'une chose à faire, c'est de gagner du tems. 1°. Tu te donnes ainsi le coup-d'œil de la déférence pour ta mère et le droit de te plaindre, si rien ne se fait par eux ; 2°. tu me donnes la marge nécessaire pour prendre le timon, et intéresser ma famille à cette affaire qu'il est de son honneur de terminer ; 3°. tu évites des débats qui en donnant de l'humeur à ta mère, pourraient rejaillir sur moi et fournir des prétextes à de nouveaux délais, prétextes qu'on saisisrait ; car mon père n'est point du tout pressé ; il est comme tous les vieillards,

il s'endurcit , et croit vivre éternellement. Hélas ! qu'à cet âge on a tort de retarder à se mettre en paix avec sa conscience et à faire les choses importantes à sa famille ! une attaque d'apoplexie , la mort , ce mur d'airain contre lequel tous les projets humains viennent échouer , vient endormir pour jamais le vieillard téméraire qui n'a pas voulu se réveiller.

Ta mère a été bien instruite ; car Dupont m'a parlé , il y a plus d'un mois , de la trame-Cabris. Mais je soupçonne qu'elle ne sait sur cela que ce que mon père lui en a dit. Cependant ta sœur la chanoinesse est à Paris , où , par parenthèse , elle parle assez peu convenablement de toi , et tu connais son naturel *furet*. Ainsi ce peut être par elle que Madame de R... a eu connaissance des menaces-Briançon. Il m'a paru digne de ta fanatique de sœur , qu'après avoir été par ses duretés et ses maladresses le principal artisan de tes malheurs , elle ait encore la lâche cruauté de te déchirer.

Je crois pour cette fois que nous aurons bien deviné et que mon quartier de septembre sera le dernier ; autrement il faudrait qu'il y eût un cruel revers dans mes affaires,

et certes je serais à bout. A propos de ce quartier, combien veux-tu que le bon ange t'envoie ? Tu es une petite créature bien rebelle et bien indocile ; il faut t'arracher ces sortes de demandes ; ainsi donc ce n'est pas en tout que tu es curieuse des plaisirs de ton ami.

Je t'envoie aujourd'hui mon cinquième et dernier volume de Bocace ; je souhaite que tu en sois contente autant que des autres ; et je t'assure que je suis enchanté d'être débarrassé de cet ouvrage , d'une exécution beaucoup plus difficile qu'on ne croit , et qui m'a donné sûrement plus de peine qu'il ne me rapportera d'honneur ou de profit.

Le *sallon* de D. P. est joli ; cependant son stile a un peu d'afféterie. Pour dans ses lettres , il y met du verbiage , et si je lui laisse faire toutes celles à mon père et à mon oncle , c'est que je veux qu'il soit jusqu'au bout responsable de l'événement dont il s'est porté caution.

Tu en parles bien à ton aise ! *dicter à mon écrivain....* Eh ! mon joujou bon , M. de Rou... croirait l'Etat perdu et l'Europe en danger, si mon écrivain entraît ici ; il ignore même que j'en aie un ; et je n'ai jamais osé de-

mander à M. B.... de me solliciter la permission singulièrement utile à ma santé et à ma vue de faire entrer cet homme ; permission qui sous un Guyonnet n'aurait pas souffert la moindre difficulté, de peur d'attirer une tracasserie à ce digne M. B... qui a déjà eu assez à lutter pour me défendre, et qui de sa nature est un homme de paix. Enfin imagine par un exemple récent à quel point ce malheureux fou porte la méfiance et la tyrannie. Un porte-clefs à qui M. B...., à ma prière, a rendu un grand service, va à Paris ; M. de R.... le charge d'un paquet pour la police, et lui défend trois fois de *parler à M. Boucher*, ordonnant expressément que le paquet soit remis au portier de son bureau. Ainsi cet homme, selon l'opinion de M. de R..., n'a pas le droit de parler au chef de son département ! Tu remarqueras que ce porte-clefs est un de ses gens qu'il a placé ici, son confident, son favori, etc. : juge des autres.

Adieu, mon amie, si chère, si tendre, si aimable, si estimable ; je t'assure qu'au fond de leur cœur ils approuvent ma passion, et ne s'attendent pas qu'un sentiment si juste, si sacré, si éprouvé, s'affaiblisse jamais dans mon cœur. Oh non ! il en est l'a-

liment et la vie. Ménage ta santé , chère amante. Mon estomac est très-délabré , et j'ai eu quelques accès de fièvre ; mais la chute des chaleurs me rend du ressort , et tu peux n'être pas inquiète. Prends bien garde aux fièvres d'automne : ne te médicamentes pas trop ; mais sois sobre , et crois que l'hygiène est la seule vraie médecine. Adieu , ma Sophie-Gabriel que j'adore.

GABRIEL.

A SOPHIE.

9 OCTOBRE 1786.

JE reçois aujourd'hui 7 ta lettre du 1^{er} , mon tendre amour ; ainsi tu vois que le bon ange n'a pas mis ma patience à une aussi longue épreuve que la tienne. J'imagine qu'il commence à se douter que ce n'est notre vertu favorite ni à l'un ni à l'autre ; mais cette fois il a eu un bon motif (et il n'en a jamais d'autres) , un motif obligeant pour te faire attendre. Il sait mes affaires dans la crise ; il en attendait le dénouement , afin de t'épargner des incertitudes et de te donner une

joie pure. Ce dénouement est en effet à-peu-près décidé ; et , sans pouvoir te dire ni le jour ni la semaine où je sortirai d'ici, tu peux du moins regarder l'affaire de ma liberté comme décidée. Mon père a eu à ce sujet une longue conversation avec Dupont, où il a mis infiniment de bonté et de dignité. Après avoir interpellé son honneur sur ce qu'il pensait réellement de moi , sur mes dispositions et mes projets , il lui dit nettement qu'il n'attendait pour m'envoyer chez un de ses amis que la certitude que M. de Marignane , à la nouvelle de ma liberté , ne commencerait pas un procès en séparation. Il est assez singulier que l'on parle encore d'un tel procès, tandis que l'on assure que Madame de Mir... remue ciel et terre auprès de mon oncle et de son père en ma faveur : je ne comprends pas , et je l'ai dit nettement au Bignon , comment un père croit avoir le droit de contraindre sa fille à plaider contre son mari , et comment une fille peut s'y laisser forcer. Mais enfin, mon père , d'après le caractère connu de mon beau-père et de sa belle-fille , n'en est pas moins sage de vouloir tenir cette assurance, d'après laquelle ma réunion avec sa bru ,

qui , comme tu sens bien , est le vrai but auquel il aspire , devient certaine et peu tardive. Or sa conversation avec Dupont est déjà de vieille date ; on l'a fait rester quelques jours de plus au Bois des fossés , afin d'être le porteur de la nouvelle : le 1^{er} octobre elle n'était pas encore venue ; je ne sais pas si elle l'est depuis. Dupont a dû partir mercredi ou jeudi pour Paris , et doit y être d'avant-hier ou d'hier , auquel cas je le verrai aujourd'hui ou demain : voilà où nous en sommes. C'est à Pompignan , près de Montauban , où je vais sous un autre nom ; dans une magnifique terre de ce M. le Franc de Pompignan , que sa Didon , ses poésies sacrées , et les satyres de Voltaire ont rendu si célèbre. Il y a sûrement quelques singularités dans cette destination , ce changement de nom , etc. Mais au fond , mon père se conduit dans ce moment à miracles. Il harcèle son frère , il excite tout le monde à me servir ; il paraît revenu de la meilleure foi du monde , et cela est bien beau , s'il a réellement cru l'infamie accusation dont on a osé me souiller , et que je n'ai apprise qu'avec les nouvelles ci-dessus. Imagine qu'il y a eu des âmes assez atroces pour écrire

à mon père *dans des lettres signées* que j'avais le projet d'attenter à sa vie, et qu'on le lui a assez répété pour que ses amis, non moins imprudens que les accusateurs sont abominables, l'aient forcé à quitter dans ses courses du matin un gros bâton noueux de bois de fer qu'il portait de toute éternité, comme un signalement trop reconnaissable..... Oh ! quels monstres nourrit l'espèce humaine ! M. B.... m'a demandé s'il était vrai que je me fusse porté à d'aussi effroyables menaces... c'est la première fois que ce digne ami a navré mon cœur : cependant je trouve la question assez simple ; car il est aussi impossible à un honnête homme d'imaginer qu'on ait inventé une telle calomnie, que de supposer qu'un fils ait pu méditer un tel crime. Pour moi , je desire d'ignorer à jamais l'auteur de cette accusation ; car je crois que je ne serais pas maître de ne me pas venger. Mais il faut convenir qu'un tel coup porté dans le cœur d'un père y fait une impression profonde qu'il est bien rare de voir cicatriser. Enfin il s'est montré père, et ton Gabriel sera bientôt libre. Hélas ! tu sens bien que cette liberté sera très-mutilée ; qu'elle ne peut en aucun sens le rapprocher de toi

pour le moment ; que la plus extrême prudence, la circonspection la plus déliée , et, pour tout dire, de très-grands sacrifices sont indispensablement nécessaires pour ne pas hazarder tout l'espoir de notre bonheur à venir. Tu sens combien et de confiance je dois chercher à inspirer, et combien je m'attends à être observé de près et de plus d'un côté. Les R... seront au guet ; M. de Marv.... ne cherchera qu'un prétexte. Les Grasse épieront tout pour tout envenimer ; mon père veillera, et c'est tout simple. Tout nous invite donc à la résignation. Je continuerai de t'écrire par le bon ange , plus souvent , comme tu crois bien , mais sous son inspection , afin que l'on ne puisse me jeter aucun chat aux jambes. Chère amie, je connais trop ta tendresse délicate et désintéressée , l'opinion que tu as de ton amant , et la confiance que tu lui as toujours montrée, confiance dont jamais il ne fut plus digne , car de si longues et si cruelles épreuves centuplent la tendresse, lorsqu'elles ne la lassent pas , pour craindre que tu aies la moindre inquiétude ; tu nous ferais à tous deux une trop grande injustice.

J'ai été interrompu ici par Dupont, qui m'a

apporté de volumineux plans de conciliation avec ma mère, que l'on voudrait que je fisse réussir ici, au donjon de Vincennes, par des allées et venues de ce charmant donjon à ce charmant St.-Michel. Cela est absurde et fou, et cependant proposé de la meilleure foi du monde : j'en ai montré tout doucement les inconvéniens, et en même-tems j'en ai proposé un bien plus plausible. Il serait question de me laisser à Paris incognito et caché pendant trois semaines, avant que de m'envoyer à ma destination quelconque; je dis quelconque, parce que, M. de Pompignan venant d'avoir une attaque d'apoplexie, il est très-douteux qu'on persiste à m'y envoyer.

Les preuves de Maubeuge et de Remiremont sont les plus fortes de l'Europe. Quant aux honneurs de la cour, il ne faut prouver que de 1400 *inclusivement*. Mais, comme cet *inclusivement* suppose la nécessité de reculer beaucoup dans le XIII^e siècle, parce que l'on ne reçoit ni annoblissement, ni robe, etc., et que l'on veut noblesse immémoriale; comme en outre on ne reçoit que pièces originales, les preuves de la cour sont excessivement fortes. Il est arrivé de-là pré-

cisement ce que tu dis , c'est qu'on a recouru à la faveur , et que j'ai vu des gens de la plus haute naissance attendre des années entières que leurs preuves fussent faites, tandis que des espèces montaient dans les carrosses. Cela me serait arrivé , à moi , si le maréchal de Noailles d'aujourd'hui , ennuyé des longueurs de Baujon , n'eût fait écrire une lettre de commandement à Chérin d'en finir ; mais il est vrai que mon père n'avait point daigné faire un pas.

Dupont me parlait beaucoup hier des vues d'ambition de mon père sur moi , qu'il croit, dit-il, capable des plus grandes choses comme des plus mauvaises. Il se trompe assurément sur un de ces points comme sur l'autre. Mais enfin je demandais à Dupont pourquoi en ce cas il ne se dépêchait pas , et s'il comptait retrouver toujours une circonstance telle que celle d'être ami du premier ministre , qui est de 1701 , et qui dans ce moment est assez malade. A cela Dupont a répondu que mon père était infiniment persuadé que le cardinal de Bernis succéderait ; qu'il était bien plus sûr de M. de Bernis , son parent , son ami de tout tems , dont il avait eu les plus précieux secrets, qu'il ne pouvait l'être de

M. de Maur... ; qu'ainsi il croyait que je jouais dans le fait à qui perd gagne. J'ai des raisons particulières de penser que cette spéculation n'est pas bonne. Au reste, je puis me tromper ; mais ce en quoi je ne me trompe point, c'est que je n'ai plus d'ambition, et que si seulement je pouvais faire donner une bonne place à M. B... et une à D. P., qui au reste a de quoi patienter, lui, ce que le premier n'a pas, mes vœux seraient à jamais comblés.

Si ce que ma sœur me mande est vrai, à savoir que ma mère a refusé de souscrire à l'arrangement proposé par sa famille, dans l'assemblée de laquelle mon père n'avait pas voulu avoir un seul représentant, il me paraît qu'elle a tort. Mais c'est en lui donnant raison que je pourrais la ramener.

Madame de R.... fera, je crois, ce que mon père voudra ; et, si cela est, tout ira bien. Mais il faut que, jusqu'à ma liberté, je ne parle pas beaucoup de ce point, celui de tous cependant qui m'importe le plus. Dupont y veille, et avec un grand intérêt pour toi. Mon père compte proposer à Madame de R... de te l'envoyer : tu feras bien de ne donner de plein pouvoir à personne, mais de te prêter

beaucoup. Dupont a dit quelque chose de fort plaisant sur tout cela à mon père. — Mais, disait celui-ci, Madame de R.... dit qu'elle a toujours fait ce qu'elle a voulu de sa fille, quand elle n'a pas correspondu avec le comte. — Eh bien ! a répondu Dupont, en faisant la révérence, Madame de R...., sauf respect, ne sait ce qu'elle dit ; car ils n'ont jamais cessé de correspondre. — Mon père a ri, et moi j'ai dit à Dupont : mais voyez quelle folie ! Combien de tems faudrait-il à cette femme pour être convaincue que sa fille ne veut que ce que je veux. C'est donc à moi qu'il faut faire vouloir ; or, très-certainement je voudrai tout ce que l'on me démontrera être son avantage. Mais il est vrai que je suis aussi difficile à tromper sur les intérêts de ce que j'aime, qu'aisé à induire en erreur sur les miens.

Mon amie, M. B... voudra bien t'envoyer un louis, s'il l'a à moi, et nous te préparons une pacotille qui ne peut pas te manquer. Mon état de situation est très-géné, parce que j'ai su que l'on me destinait 100 louis de pension, dont 25 payables le jour de ma sortie, et que l'on ne me donnera pas indépendamment de cela une seule chemise.

Or je suis tout nud , et , outre quelques avances que je dois à mon porte-clefs , il faut bien lui donner une preuve de reconnaissance : il me faut aussi achever de payer mon écrivain, pour qui tu me ferais un grand plaisir de chercher une place quelconque ; fut-ce de clerc de notaire.

Il faut bien que j'emploie quelques louis à me vêtir , et si M. Br... ne tirait pas un paiement du libraire , je serais très-embarrassé. Mais en en tirant ce que je lui ai demandé, je ferai aisément face à tout.

Oui , mon bon ange m'a envoyé un jabot de toi , qui m'a étonné , quelque accoutumé que je sois aux prodiges de ton adresse. Si tu veux m'expédier vite les manchettes , ce sera assurément de long-tems la plus belle pièce de ma garde-robe , et dans tous les tems la plus chère.

Prends bien garde à ces flux de sang , ô mon ange ; c'est une épidémie fort dangereuse et quelquefois très-funeste. C'est heureusement la fin de l'automne qui est le grand remède ; mais je te prie à genoux d'être très-sobre sur la viande et les fruits. La du S... est assez malade , et malgré cela m'écrit de très-longues lettres : c'est une bonne enfant.

Ne me parle ni de cette guerre , ni de ses suites qui effraient les ames les plus cuirassées, les plus égoïstes. C'est un trop grand chagrin pour un cœur sensible que de s'arrêter sur la contemplation de tant de maux qu'il ne peut ni soulager ni guérir.

Je t'envoie les deux autres sallons de D. P., dont un m'a paru très - supérieur aux autres, je veux dire celui de 1773.

Je suis enchanté que mon cinquième volume t'ait fait plaisir. C'était le plus ingrat de tous. Je crois que cet ouvrage se peut lire du moins , et Bocace n'était pas lisible dans notre langue. Je suis après quelque chose d'un sérieux fort plaisant ; mais je suis tellement écrasé de mes correspondances que mes yeux et mes forces succombent. Par exemple, il est de fait qu'aujourd'hui j'écris depuis trois heures du matin : il est une heure après-midi , et je n'ai pas dîné , parce que je souffre de l'estomac. Mais enfin nous voyons le terme , car je ne peux pas dire le but. Jen'en ai qu'un, tu le connais , et j'en suis fort loin encore. Mais que de forces ne donne pas un amour tel que le nôtre , et combien ceux qui ont cru nous décourager, connaissent peu les ressources des cœurs sen-

sibles ! Adieu, mon amante ; tu sais quel est celui qui t'appartiendra à jamais.

GABRIEL.

Je crois t'avoir dit dans ma dernière lettre, qu'il n'y a plus rien à craindre de Briançon, et quels nouveaux services nous a rendus à cet égard l'actif et bienfaisant homme qu'à tant de titres nous appelons notre ange tutélaire.

A SOPHIE.

31 OCTOBRE 1780.

QUE ta lettre est tendre, chère Sophie ! qu'elle est bien empreinte de cette douceur pénétrante, qui te gagne tous les cœurs ! qu'elle est bien de toi ! Ah ! oui, tu es et tu seras toujours toi, c'est-à-dire la plus précieuse des amies, la plus incomparable des amantes. Tu crois à l'amour éternel de Gabriel ! Ah ! je ne m'en étonne pas ; tu portes trop bien au fond de ton âme la conviction
que

que celui qui reçut de tes mains le bonheur n'en peut désirer un autre ; que qui tu aimes ne saurait aimer ailleurs , et qu'il n'est plus pour moi qu'une femme ; que ton sexe est pour mon cœur composé de toi seule. Il faut que les autres hommes se fassent d'étranges idées de l'amour. Dupont , qui connaît toute l'étendue de ma passion , et qui , loin d'en être étonné , s'y intéresse et l'approuve , n'en paraît pas moins fort inquiet que d'autres femmes me fassent faire des folies. Il faut , pour t'expliquer cela , te donner notre état de situation. 1°. M. de Pompignan revient à Paris , et par conséquent le voyage de Pompignan est rompu. 2°. Les déesses du Bign... ont conçu le projet noble et convenable de se servir de moi pour finir ce triste procès qui divise depuis si long-tems les auteurs de mes jours. Ceci , combiné aux circonstances , a suggéré beaucoup d'idées. D'abord on a voulu que , restant au Donjon , mais en sortant pour négocier avec ma mère , je profitasse de l'émotion que doit lui inspirer ma situation actuelle , pour arracher d'elle un accommodement dont le prix fût sa liberté et la mienne. Il m'a été aisé de faire sentir l'absurdité de ce plan. J'en ai proposé un autre :

j'ai dit : Laissez-moi trois semaines à Paris aussi incognito que vous voudrez , sous prétexte de santé , et nous verrons. Ceci a souffert trop de difficultés , parce qu'on prétend que mon père ne peut pas paraître. Cependant le tems courait , et mes amis criaient après ma liberté provisoire ; alors s'est renouvelée la proposition du voyage en Limousin , dont je me soucie on ne saurait moins , comme tu peux croire ; et , *en pis aller* , celle de me faire donner le château , où , étant à Paris sans y être , je pourrais suivre l'idée de ces dames , et être mis à l'épreuve d'une manière non-alarmante pour les Mar... , puisque je serai à la même distance d'eux , et toujours sous ordre du Roi. Nous avons suivi avidement , mais sans en avoir l'air , cette lueur , qui , après tout , est l'idée la plus raisonnable qu'ils aient encore eue. En conséquence , j'ai écrit ce que j'ai dû écrire ; je tiens la balance , et je parais pencher pour le Limousin. Dupont , au contraire , a opté ; et exposant d'abord l'impossibilité d'avoir l'aveu du Bailli , la nécessité de s'en passer pour l'obliger lui-même , la certitude qu'il sera le premier à courir au-devant de M. de Mar... si celui-ci songe à la séparation , la vraisemblance que ce dernier

n'en fera rien , la difficulté , l'absurdité de croire qu'il le veuille et le puisse sans sa fille , et l'inconséquence qu'il y aurait que celle-ci me tirât de prison pour me faire un procès plus à l'aise : il parle de mon desir d'aller en Limousin , parce que , pour me servir de ses expressions , *je veux à tout prix reconquérir mon beau-frère ; et mériter de lui , parce que j'aime ma bonne sœur avec la fureur que je mets dans toutes mes affections ;* mais il montre l'impossibilité de rien faire de-là à Paris , et le très-grand éloignement de Provence qui ferait tout languir , d'où résulte que l'on doit tenir sur cela rigueur à mes desirs.

Au bois des fossés , un géolier fidèle , l'avantage des bons conseils , des bons exemples , la douceur de voir incognito ma sœur à la promenade ou chez D. P. , l'avantage plus grand d'être aidé des conseils immédiats , des lumières supérieures , animé de l'ame de nos amies. Mais l'éloignement de Paris , l'impossibilité d'y traiter que par lettres , la douleur de manquer la seule manière honorable , utile et méritoire de rentrer dans le monde.

Au château , les plus grands dangers pour moi. La nécessité d'y marcher sur des œufs

sans les casser ; dix femmes plus ou moins aimables , plus ou moins coquettes , plus ou moins intrigantes , qui peuvent être curieuses d'un jeune homme prisonnier depuis trois ans pour cause d'amour ; la certitude que je ne puis me livrer à aucune sans exciter contre moi les murmures , les plaintes des rivales , des maris , des amans , tomber dans les querelles et retomber dans le cachot. *Mais s'il résiste à cette épreuve*, dit Dupont, *il est impossible de lui en donner une plus forte ; c'est le placer au feu du réverbère*. Et la facilité de venir en fiacre à Paris , d'y voir et la mère et les jurisconsultes , d'arranger à - la - fois et les troubles de famille , et le procès de Besançon , de se montrer en tout sage et habile. Voilà le précis des lettres de Dupont , qui compte que l'ambition des femmes de me faire finir le procès me poussera au château , et que si du Saillant me garde quelque animosité secrète , l'espoir que je succomberai à l'épreuve me poussera au château ; qu'enfin l'impatience de mon père d'en avoir le cœur net et de savoir si je puis vivre au milieu de cinq ou six cornettes , sans faire cinq ou six querelles , me poussera encore au château.

On croit peut-être maintenant que tout

Tome IV.

le du conseil, je t'en prie; je lui ai promis de te faire passer sa lettre, et que tu lui en paierais le port.

Et tu crois peut-être que ce n'est là que de la goguette; eh bien, écoute un alinéa écrit sérieusement : « Vous avez avec les » femmes une manière noble pour vous » sauver, sans les offenser, du danger de les » voir beaucoup et de leur faire des sottises; » ce sont *les restes* de votre grande passion; » le serment fait à l'amour de ne lui être » infidèle que pour l'hymen. Les femmes » ne haïssent pas les hommes de la Calpre- » nède, quoique ceux de Crébillon fils leur » plaisent assez ».

A toute cette belle prosopopée, j'ai répondu, chère amie, 1°. en me moquant du prédicateur, qui aurait grand besoin de se prêcher lui-même; 2°. en lui envoyant l'alinéa si tendre et si touchant où tu te dis si sûre de moi, et en lui demandant si un homme aimé ainsi pouvait être un homme à femmes; 3°. en l'assurant que toutes les belles de ce pays-ci sont pourvues, et courent d'autant moins après moi, qu'assurément je ne courra pas après elles. Mais, je t'en prie, venge-moi un peu.

Voilà , ma douce amie , un long compte rendu de mes affaires. Il paraît qu'elles ne peuvent plus ni ne pas finir , ni traîner longtemps. Je serai assez bien ici , parce que j'y serai très-près de mon bon ange. Je n'y aurai point assez de distraction pour m'étourdir , et j'y en aurai assez pour ne pas m'ennuyer et pour prendre sur moi de moins travailler. Je tâcherai de monter à cheval , je jouerai la comédie , je ferai mes affaires , et ne *me purgerai point*. Du reste , j'entretiendrai , par le bon ange , mes liaisons de librairie incognito , lesquelles nous mettront à notre aise ; ressource qui m'eût absolument manquée en Limousin . où je n'aurais eu ni livres , ni esprit ni idées.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'arranger le procès de ma mère , si mon père s'obstine à ne point paraître. Enfin nous verrons. Quant à ton accommodement , je ne me presserai pas ; il faut que tout vienne de mon père. Dupont lui a déjà fait sentir qu'il fallait qu'il se concertât avec Madame de Ruffei sur le procès de Besançon. Je ne doute pas un moment que si-tôt qu'elle verra que c'est tout de bon enfin que l'on me tire de ma huche , elle ne l'interpelle. Ainsi , je suis

peu inquiet à cet égard , d'autant que j'ai lu ces mots écrits de la main de l'oracle P... :

On n'a point écrit depuis le mensonge du chevalier ; si l'on écrit , certainement ici nous répondrons convenablement , et de manière à inspirer la confiance.

Je serai , ma chère bonne , très-économiquement ici. On me conseillait de faire venir à manger chez moi , parce que , disait-on , je serai prié cinq fois la semaine ; mais tout ce qui approche du coup d'œil de parasite m'est si odieux , que je ne veux point de cet arrangement. Fontelliau me fournit chez son beau-père un appartement honnête et une nourriture de même pour 900 liv. ; c'est donné. Or moi , huché là , j'écrirai des coquetteries à M. de Voyer , qui ne peut pas refuser à un homme de ma sorte , au château , par ordre du Roi , le premier logement. Mais pourquoi faire , vas-tu me dire ? comptes-tu être là mille ans ? Voici le pourquoi : On garde un logement ici , une fois qu'on l'a , tant qu'on veut. Or je sais que les délices de mon ami , M. Boucher , sont d'aller passer avec son aimable femme les fêtes et dimanches à la campagne. Il aura une clef de cet appartement. Dupont ferait venir plus sou-

vent sa femme à Paris, s'il avait de quoi la loger; elle trouvera là un pied-à-terre agréable pour quelques semaines. Tu vois que mon projet est bon.

Le tien, pour mon écrivain, est excellent, et j'en profiterai au besoin; mais si je reste ici, je le garderai, parce que j'aurai de quoi l'occuper de reste, et que continuant à loger et se nourrir chez son père, il ne me sera point à charge, et me coûtera moins cher que tout autre copiste, outre qu'il est fort intelligent, actuellement accoutumé à mon gribouillage, à mon genre de travail; et que je veux obliger en lui son honnête homme de père qui m'est fort attaché.

Mon amour bonne, tu m'inquiètes sur tes yeux. Je te les ai vus si forts, si bons, toujours tendres, mais aussi clairvoyans que beaux. N'écris ni ne lis à la lumière, je t'en conjure; éclaire-toi avec de l'huile, si tu peux. Pour les miens, ils sont perdus sans ressource, si ma liberté ne me les remet pas.

Pour le fond de ta santé, je vois qu'il est bon, et nous finissons une saison qui m'a donné bien de l'inquiétude, te sachant entourée de maladies épidémiques. Tu as bien fait de te purger pour éviter les fièvres d'au-

tomne. Je tremblais qu'elles ne devinssent une habitude, comme il arrive trop souvent, pour ma tendre amie, dont tant de malheurs, de privations et de pertes ont bien changé la constitution. O amour de Gabriel ! conserve-toi pour lui !

Je comptais t'envoyer aujourd'hui, ma minette bonne, un nouveau manuscrit très-singulier, qu'a fait ton infatigable ami ; mais la copie que je destine au libraire de M. B... n'est pas finie, et t'ôter à l'avenir l'original, ce serait l'interrompre pour long-tems. Ce sera pour la prochaine fois. Il t'amusera : ce sont des sujets bien plaisans, traités avec un sérieux non moins grotesque, mais très-décent. Croirais-tu que l'on pourrait faire dans la bible et l'antiquité des recherches sur l'onanisme, la tribaderie, etc. etc. enfin sur les matières les plus scabreuses qu'aient traité les casuistes, et rendre tout cela lisible, même au collet le plus monté, et parsemé d'idées assez philosophiques ? .

Oh ça, mon bon amour si tendre ! tu crois bien que nous ne te ferons pas attendre la grande nouvelle ; n'accuse donc pas notre triumvirat des lenteurs. Au reste, je ne crois pas qu'elles puissent être bien considérables

encore ; et le jour approche où l'on pourra te dire : *l'amitié a brisé les fers de l'amour*. Adieu , ma Sophie , mon bien , mon tout. Aime ton ami , comme tu 'en seras toujours adorée.

GABRIEL.

PAQUET CACHETÉ (sans date).

*Papiers déposés entre les mains de M. BOUCHER ,
qui en connaît la destination , et qui est prié
de ne les ouvrir qu'après ma mort.*

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY ,
comte de MIRABEAU , fils.

A MA SOPHIE.

IL est arrivé le moment d'une séparation éternelle , ô ma tendre Sophie ! Les illusions de l'amour nous ont long-tems abusé ; mais la nature ne perd pas ses droits. Le poison lent de la douleur a consumé ton ami : il va mourir.... O trop infortunée moitié de moi-même ! qui t'adoucira ce coup terrible ,

plus cruel cent fois que celui qui m'atteindra dans peu d'heures peut-être ? car enfin , je te quitte , et c'est une douleur bien amère ; mais elle finira avec ma vie. Ce cœur où tu régnes encore , ne palpitara plus ni pour le chagrin , ni pour l'amour ; et toi , tu resteras pour pleurer long-tems ton Gabriel... Ah ! Sophie , que je te plains ! je suis bien moins malheureux que toi , puisque je n'étais pas destiné à te survivre.

Mais crois-tu être quitte envers moi ? non , Sophie , non : elle existe , cette chère enfant que me donna ton amour. Elle vit pour t'adoucir ma perte , pour t'en dédommager autant que tu peux l'être ; elle n'a plus que toi. Toi seule es sa mère ; toi seule est son père : tu lui dois l'amour de nos deux cœurs. Ah ! ma Sophie , que de devoirs te restent à remplir ! et que de consolations tu recueilleras en t'en acquittant !

Chère Sophie ! ô ma bien aimée ! l'élue de mon cœur ! garde-toi bien d'outrager l'amour et la nature par le crime du désespoir. Souvent , dans les délires passionnés de ta tendresse , tu as juré de ne pas me survivre.... Etais-tu mère alors ? ô mon amante ! Non , tu ne l'étais pas ; et si tu te croyais obligée au-

jourd'hui par ce téméraire et coupable serment, tu serais aussi pusillanime amante que mère dénaturée.

Oui, ma Sophie adorée, je lègue à ma fille tous ceux de mes droits dont elle peut hériter : je lui laisse tous tes soins, toute ta tendresse ; et si je me méfiais du courage de mon amante, et de sa condescendance pour mes ardentes et dernières prières, je mourrais désespéré d'avoir donné le jour à un enfant pour qui je ne puis rien, et d'avoir ainsi, par une seule faute, immolé la mère et la fille à mon funeste amour. O Sophie ! Sophie ! voudrais-tu qu'une passion et si tendre, et si pure, et si fidelle fût, à mon dernier soupir, une source de repentir cruels et de remords dévorans ? Vis, ô mon amante ! donne-moi cette preuve de tendresse : vis pour serrer dans tes bras ma fille, pour lui parler de son père, pour lui dire combien il t'a aimée, combien il l'aimait, combien il l'aurait aimée.... Ah ! si dans le sein de la terre où je vais rentrer, je pouvais conserver cette étincelle céleste, cette ame sensible et toute aimante dont tu concentras les forces et l'énergie, j'espérerais un jour réunir dans mon sein mon amante et mon enfant... Je ne

sais, ô ma Sophie ! je ne sais : j'ai peine à croire qu'aussi long-tems qu'il existera quelque parcelle de mon être, mon amour ne vive pas. Soit illusion, soit réalité, l'ame de Gabriel est celle de Sophie, leur incomparable tendresse, me semblent indestructibles. Cette idée est consolante ; elle nous promet un témoin qui juge nos cœurs, qui sait si nous méritâmes des traitemens si barbares ; qui, plus indulgent que les hommes, pardonnera à nos faiblesses et purifiera des sentimens qui ne blessent pas la vertu... O si, dans un séjour d'éternelle félicité, à l'abri des fanatiques, des calomniateurs et des tyrans, nous devions à jamais nous réunir pour nous aimer encore et t'adorer !... Dieu ! Dieu puissant ! rends-moi mon amante : pardonne - moi, pour prix de ses vertus. Ah ! si j'ai nié ta providence, c'était pour n'être pas tenté de te croire complice des méchans ! tu sais si j'étais de bonne foi : ta faible créature n'a pu t'offenser. Pourrais-tu t'irriter contre elle, et la punir de la faiblesse de son entendement ? Jette, jette du moins un regard de clémence sur celle que mon erreur a séduite : éclaire-la ; protège-la ; donne-lui la force de résister au sentiment de ma perte,

de découvrir la vérité, de la montrer à ma fille, et de mériter d'être un objet de ta miséricorde...

Hélas ! ma Sophie , cette lettre est bien longue pour le moment où il te faudra la lire. Qu'ajouterais-je de plus ? irai-je énerver ton ame , quand je te conjure de te roidir contre l'infortune ?... Je me méfie de mon propre attendrissement et je finis ,... pour jamais je finis ! Ah ! pense sans cesse que celui qui mourra en prononçant ton nom , qui te chérit du plus tendre et du plus fidèle amour , qui ne manqua dans aucun moment de sa vie , pas même en idée , aux sentimens qu'il t'avait jurés , exige de ta tendresse , et , s'il ose le dire , de ta reconnaissance , que tu vives pour ta fille , qui est la mienne.

GABRIEL.

J'ai conjuré M. Boucher d'obtenir de M. le Noir la permission de te remettre tous ceux de mes papiers que j'ai jugé à propos de conserver , et ceux de mes livres que lui , M. Boucher , ne voudra pas. Tu donneras ton portrait , ce portrait jonché de mes baisers et couvert de mes larmes , et mes bagues , à

ta fille. Tu porteras le *cœur* que j'avais reçu de toi , et qui n'a plus quitté mon cœur. Tu feras mettre sur ma boîte un médaillon qui contienne ton portrait et le mien : tu obtiendras de M. Boucher de l'accepter. N'oublie jamais ce que nous devons à notre bienfaiteur et à l'organe de ses bienfaits. C'est encore une dette qui nous est commune, et que toi seule pourras t'efforcer d'acquitter. Tâche de te réunir à ma mère , à ma tendre mère , et de lui rendre les soins que j'aurais voulu lui donner. Je lui ai rappelé ce qu'elle avait daigné me promettre pour ma fille , et j'ai tenté tous les moyens de lui assurer les secours qu'elle ne peut plus espérer de moi. Tu ne publieras jamais l'ouvrage *sur les lettres - de - cachets et les prisons d'État* sans la permission de M. le Noir. Je le lui ai promis , en le suppliant de te faire remettre ce manuscrit recopié de ma main. L'unique motif de cette demande a été de te procurer cette consolation , d'avoir tout ce qui reste de moi. Il y est entré si peu d'amour-propre , que j'ai brûlé mes mémoires qui contenaient une apologie trop forte de ma conduite , et tout ce qui n'était qu'ouvrage purement littéraire , si ce n'est *Tibulle* que tu aimes trop
pour

pour t'en priver, traduit et écrit de ma main. J'ai conservé une partie de l'histoire de nos amours, parce que tu l'as désirée; l'ouvrage sur les lettres-de-cachet etc., parce que je le crois utile; quelques morceaux et pensées détachées, où tu glaneras quelques idées pour ma fille; enfin tous les fragmens ou ébauches que je t'ai successivement envoyées, parce que tu aimeras mieux les conserver de mon écriture que de la tienne. Tout le reste a été livré aux flammes. Tu me pardonneras ce sacrifice, que plus d'une raison exigeait de moi.

A M A M È R E.

MA chère et tendre maman, je l'avais bien prévu; je finis ma carrière, sans avoir pu ni vous consoler, ni vous servir, ni compenser les chagrins que mes fautes vous ont causés, et vous en demander le pardon que votre indulgente bonté ne m'a jamais refusé. Je ne sais, en traçant ce dernier monument

de mon amour filial et de mon profond respect, si ma lettre vous parviendra jamais ; mais jusqu'au dernier instant, j'espère tout du digne magistrat qui m'a comblé de bienfaits.

Vous arroserez de larmes ces tristes adieux, ô la meilleure des mères ! Mais, hélas ! elles ne pourront plus m'être utiles. Tels furent les pleurs qu'au fond de ce cachot je versai chaque jour en pensant à vos malheurs. Pleurs stériles et cruels qui abattaient mon cœur, et ne le soulageaient pas ! O maman ! souvenez-vous quelquefois de votre malheureux fils qui vous chérit de toutes les forces de son ame ; mais que ce souvenir n'empoisonne pas votre vie, déjà trop remplie d'amertume ! Voulez-vous, ma tendre maman, adoucir votre douleur et diminuer vos regrets ? Rapprochez de vous ce qui reste de moi.... Ah ! vous n'oublierez pas sans doute ce que vous avez daigné me promettre pour mon enfant, né sous de si cruels auspices, mais d'un si tendre amour, cet enfant de Sophie, que vous daignates appeler votre fille, en desirant seulement qu'elle fût ma sœur. Hélas ! dans quelque lieu qu'elle gémisse, elle mérite l'intérêt des ames hon-

nêtes et sensibles; et vous avez vu de trop près sa candeur, ses vertus, son courage, ses sacrifices, ses malheurs, pour ne pas compatir à son infortune ourdie de mes mains. Mais son enfant est animé de votre sang, de votre vie : sa fille est la vôtre. Maman, ne l'oubliez jamais !

Peut-être, hélas ! au moment où j'implore vos secours pour un autre moi-même, gémissiez-vous encore sous l'odieuse tyrannie qui a empoisonné la moitié de vos jours : Mais il viendra, celui de la justice. Puisse ma mort désiller les yeux de votre persécuteur, et ne pas porter trop cruellement dans son ame le flambeau du remords, mais l'exciter à réparer ses torts envers vous ! Qu'il me soit permis du moins au moment où je n'espère plus rien pour moi, de me flatter que vous ne serez pas toujours opprimée !

J'ose vous demander, ma chère maman, de vous faire rendre compte par Raspaud, mon notaire à Aix en Provence, homme dont je vous garantis le zèle et la probité, de vous faire rendre compte, dis - je, de quelques dettes d'honneur, d'autant plus sacrées que jamais on ne les réclamera en justice, et que mon père ne les paierait

surement pas sans y être contraint. Je me flatte que vous ne laisserez pas sur ma mémoire une tache dont je n'ai pu me laver, et dont je suis pourtant innocent ; car devais-je compter sur ma cruelle destinée ?

Adieu, ma bien chère et respectable maman ; adieu pour toujours : mes derniers vœux, mes dernières larmes sont pour vous et pour Sophie. Hélas ! elle ne peut plus m'entendre ! mais elle ne vous en assurera pas moins que j'ai vécu et que je mourrai avec les sentimens de la plus profonde vénération et de la plus vive tendresse pour ma mère, dont je lui ai demandé cent fois d'être, si elle survivait, le soutien, la consolatrice, la tendre et obéissante fille.

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY ;
comte de MIRABEAU, fils.

MON PÈRE,

QUAND vous recevrez cette lettre, je ne serai plus. Celui qui juge les justices m'aura absous ou condamné. Mais avant de paraître devant son tribunal, s'il est vrai qu'une faible créature en subisse l'arrêt, je sens le devoir et le besoin de vous demander le pardon de mes fautes ; et c'est du plus profond de mon cœur que je regrette amèrement les chagrins qu'elles vous ont donnés. Effacez de votre mémoire ces trop nombreuses erreurs d'une jeunesse dont j'espère avoir expié une grande partie par tant d'années d'une continuelle infortune, et de la plus terrible des captivités. Mais daignez croire que les rigueurs dont j'ai cru avoir à me plaindre, n'ont jamais chassé de mon cœur les sentimens de tendresse et de respect que je vous dois, quelle qu'ait été l'expression de mon ressentiment. Oui, mon père, quoique convaincu que vous avez outre-passé envers moi les droits qu'un homme quelconque peut

avoir sur un autre homme , et que les principes d'ordre et de justice , sur lesquels sont fondées les lois , font un devoir à l'opprimé de les employer contre l'oppresseur , je vous jure , mon père , que je n'ai jamais pensé , comme vous l'avez publié , ni à plaider contre vous , ni à me rendre partie dans le procès de ma mère. La franchise avec laquelle j'ose vous dire ma pensée dans un moment où je n'ai plus besoin de personne au monde , mais seulement de la satisfaction de ma conscience , doit vous convaincre de la vérité de mes protestations.

Je suis loin de vouloir récriminer , ô mon père ! contre qui que ce soit : je vous écris au contraire avec la conscience d'un coupable qui s'accuse , et demande grâce à son juge. Ne me la refusez donc pas au fond de votre cœur ; et s'il y rentre un sentiment de pitié pour moi , daignez penser que je laisse au monde un enfant infortuné , qui n'est pas coupable de mes fautes , qui porte votre sang dans ses veines , et qui n'a , je crois , d'autres secours que ceux de votre commisération. Hélas ! j'ai causé la perte de la mère ! Faudra-t-il encore avoir à me reprocher la misère de la fille , à qui le malheur

de sa naissance coûtera tant , quelque chose qu'on fasse pour elle ? O mon père ! je n'ai plus de fils ; ne laisserez-vous pas tomber un regard sur le faible rejetton qui reste de moi sur la terre ? J'en ose concevoir l'espoir , et il adoucit mes regrets et mes craintes.

Puissiez-vous , mon père , n'éprouver plus d'autres chagrins que ceux que je vous ai causés , et dont , grâces au ciel , je ne pourrai désormais augmenter la mesure ! Puissent les deux auteurs de mes jours se réconcilier et ne se reprocher jamais l'un à l'autre ma perte ! Puissent mon frère et mes sœurs effacer par leur bonne conduite et leurs succès jusqu'à la trace des peines dont j'ai été la cause ou l'objet !.....

Ce sont les vœux ardents de votre fils.

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY ,
comte de MIRABEAU, fils.

A MON FRÈRE.

IL y a bien des années que je ne vous ai embrassé, mon cher frère; et lorsque vous lirez ceci, il ne me restera aucun moyen de mériter votre tendresse et de vous prouver la mienne. Je ne serai plus, et ce n'est qu'en ce moment où je ne pourrai rien pour vous, que vous pourrez beaucoup pour moi. Je vais vous expliquer cette énigme, et déposer entre vos mains un secret que je confie à votre honneur et à votre générosité.

Vous savez à-peu-près l'histoire de mes malheurs : je ne la retracerai point ici, elle vous attristerait inutilement. Peut-être, et presque surement même, j'ai été calomnié auprès de vous; mais vous n'avez point oublié que vous ne pouvez être le juge d'un frère infortuné que vous n'avez point entendu, et dont vous n'avez point à vous plaindre. Quelles qu'aient été mes fautes et mes erreurs, il suffit, j'espère, pour les expier, de mourir

dans une prison où l'on a vu ensevelir les plus belles années de sa jeunesse : tel est mon sort. Tant de malheurs , sans intervalle , devraient avoir désarmé mes ennemis.

Vous savez , mon cher frère , que j'ai trouvé un seul être qui s'intéressa trop vivement à mon sort. Cette femme , aussi respectable par toutes sortes de vertus qu'aimable par tous les avantages du caractère et de l'esprit , renonce à une fortune brillante , à sa réputation même , pour me suivre dans un pays où je cherchais la liberté , et j'eus la faiblesse d'y consentir. Heureux pendant quelques mois par les soins de cette généreuse amie , mon destin l'emporta : mes persécuteurs m'atteignirent dans mon azile , et j'eus à-la-fois la douleur de rentrer dans mes fers , et le désespoir d'avoir enveloppé dans ma perte l'incomparable amante qui m'avait tout sacrifié. Elle portait dans son sein un enfant , quand je lui fus arraché. Cette fille existe , et j'ai pensé assez bien de vous , mon cher frère , pour espérer que vous ne refuseriez pas à votre nièce les secours que je n'ai pu lui assurer. Elle est privée par ma faute d'une existence civile. Réparez , autant qu'il est en vous , ce malheur. Vous serez riche ,

mon cher frère : votre fortune et celle de ma mère vous permettent d'être généreux ; mais j'ose dire qu'il ne s'agit ici que d'être juste. Vous sentez, mon ami, que la nature et la loi m'avaient destiné à jouir avant vous de vos biens. Une grande partie m'était substituée, et je n'ai de regret à ne pas les avoir administrés, que parce que j'aurais pu vous les laisser en meilleur ordre, (car mon fils étant mort, il était bien sûr que cet héritage serait le vôtre), et peut-être aussi vous convaincre qu'il est heureux et doux d'avoir un bon frère. Quoi qu'il en soit, vous devez croire que j'eusse assuré un patrimoine honnête à mon enfant, et vous m'en auriez pressé, si j'avais eu besoin de l'être. Remplissez mes devoirs, mon cher frère. Soyez le tuteur, le protecteur du malheureux fruit de mes amours, qui se trouve, à-la-fois, privé des biens de sa mère, qu'un arrêt bien sévère lui a ôtés, et de ce qu'il devait attendre de moi.

M. le Noir, qui m'a comblé de bienfaits jusqu'à mon dernier soupir, et M. Boucher son premier secrétaire, à qui je dois beaucoup, voudront bien vous donner tous les éclaircissemens nécessaires sur le sort de ma

filles , que je vous conjure de secourir d'une manière raisonnable et solide. Je n'ai pas besoin de vous recommander un secret si sacré. Quoique mon histoire ait été très-publique , elle est oubliée. Je ne sais si la personne intéressée , dont vous n'ignorez pas le nom et l'existence , n'a pas des raisons importantes de desirer qu'elle le soit à jamais. D'ailleurs une famille pourrait réclamer l'enfant que je vous lègue ; et vous jugez bien , mon ami , que je ne puis consentir à être le complice d'un vol manifeste que l'on commettrait en transportant sur la tête de ma fille le bien d'un homme qui serait fausement réputé son père , et dont les héritiers naturels resteraient peut-être victimes de cette supercherie. Mon desir , auquel vous daignerez sûrement condescendre , est que ma fille soit libre et nullement dépendante ni consacrée à la vie monastique que je hais et que je méprise. Je suis loin de demander que vous vous géniez pour lui donner une inutile et dangereuse opulence. Mais je crois que vous pouvez lui faire une pension honnête sans vous mettre à l'étroit , et j'espère que vous l'assurerez de manière que si vous mourriez avant l'âge , sa fortune ne s'en res-

sentirait pas. Si cet enfant a le cœur de son père, et sur-tout les vertus de sa mère, vous ne vous repentirez pas d'être son bienfaiteur ; et , quoi qu'il arrive , on ne saurait regretter d'avoir fait une bonne action. Je suis très-persuadé , mon cher frère , que vous ne vous refuserez point à celle-là ; car je vous ai toujours connu bon et généreux. Cette conviction intérieure adoucit un peu ma situation et calme mes inquiétudes. Puissiez-vous recevoir au centuple le bien que vous ferez à mon enfant ! Puissent les vôtres vous payer par leur tendresse et leur conduite de la déférence que vous aurez marquée pour les derniers desirs de votre malheureux frère. Adieu , mon cher ami : recevez mes tendres embrassemens , et croyez que je vous comptai toujours au nombre de mes plus vifs attachemens et de mes regrets les plus amers. Soyez plus heureux que votre frère ; et souvenez-vous que pour que vos enfans fassent votre bonheur , il faut que vous vous occupiez du leur. Je vous embrasse encore une fois , et vous baigne de mes larmes.

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY,
comte de MIRABEAU , fils.

A M. LENOIR.

ME voici enfin, Monsieur et cher bienfaiteur, au moment où le malheur me fait aspirer depuis long-tems. Je vais m'endormir dans la tombe : j'y vais trouver un repos que les hommes m'ont refusé. Je l'avoue cependant, trois regrets amers me poursuivent. Je ne pourrai dédommager la plus tendre, la plus fidèle et la plus généreuse des amies de la moindre partie des maux que je lui ai causés. Je laisse ma fille sans nom, sans état, sans biens. Enfin, je quitte la vie avant que d'avoir pu vous donner la moindre marque de gratitude et d'attachement désintéressé : ainsi, les trois plus doux sentimens de la nature, l'amour, la tendresse paternelle, et la reconnaissance, sont empoisonnés pour moi jusqu'en mes derniers instans. Résignons-nous : courbons la tête sur l'inévitable joug de la nécessité.

Mais, ô vous, mon bienfaiteur ! de qui j'ai tant reçu, et à qui je me vois forcé de demander

jusqu'à mon dernier soupir , j'implore votre secours et la continuation de vos bontés pour ma Sophie , bien plus infortunée aujourd'hui que dans le tems où elle a ému votre ame sensible , jusqu'au point d'en obtenir une grace unique et inespérée. Daignez veiller sur elle , adoucir son sort , réprimer ses persécuteurs , et lui accorder la seule consolation qui lui restera maintenant , sa fille , et les papiers que je lui ai destinés. Monsieur , rappelez-vous ce que j'ai osé vous dire cent fois. Il n'est pas une ame plus pure , plus faite pour le bien que celle de mon amie : toutes ses fautes sont de moi : toutes ses vertus sont à elle ; et sa faiblesse même en fut empreinte. C'est l'amour le plus ardent , le plus généreux , le plus invincible qui brûle dans son cœur. Ah ! si vous ne l'aviez pas cru , nous serions morts de désespoir , il y a long-tems.

Mais si ma Sophie a mérité votre intérêt et votre indulgence , combien n'en dois-je pas espérer pour sa fille ? Hélas ! la tache de sa naissance est mon crime et non le sien. Tous les biens d'opinion lui sont refusés. Je ne puis pas même assurer sa subsistance : elle ne connaîtra jamais son père , et sera

punie de ses fautes sans compensation, sans dédommagement. O homme bon et respectable! je mourrais dans les convulsions du désespoir, si je ne comptais pas pour elle sur votre bienfaisance et votre équité. A peine puissé-je dire moi-même ce que je desire à cet égard; puisque je ne sais bien ni la situation de sa mère, ni celle de mes affaires. J'ai recommandé ma fille à ma mère: voilà tout ce que j'ai pu, puisque je suis garotté dans tous les sens. Mais parce qu'il a plu à mon père d'attenter à toutes mes propriétés, à commencer par celle de ma personne, s'ensuivra-t-il que mon enfant doit mourir de faim? Monsieur, faites tout ce que vous pourrez pour elle: voilà ce que je vous dis dans le transport de mon cœur, et j'espère que vous voudrez tout ce que vous permettront l'autorité, les bienséances et les loix.

Cette lettre ne contiendra point les détails relatifs à mes papiers, et à leur destination. Je craindrais de vous en importuner, et j'en adresse une note précise à M. Boucher, avec mes très-humbles prières et l'exposition de mes motifs pour vous, et mes ardentes recommandations pour lui. J'ose espérer que

tout ce que je desire être remis à mon amie ; le lui sera. Elle est incapable d'abuser de votre condescendance, et de rien publier sans votre aveu , sur-tout moi le lui recommandant, comme je le ferai expressément. Le seul de mes manuscrits que je croie intéressant , utile , et à un certain degré de maturité , vous a été destiné de tout tems. Portez-y un œil attentif : j'atteste l'honneur et l'auteur de mon être dans ce moment où j'ignore ce qu'il en décidera , que tous les faits qui y sont consignés sont vrais. Sans doute, ils méritent votre plus sérieuse attention. De tous mes autres papiers, je n'ai conservé que ce qui pouvait intéresser Sophie et seulement elle.

Je finis cette lettre comme je l'ai commencée , par des actions de grace pour vos bienfaits et l'assurance de mes vifs regrets de ne pouvoir les reconnaître que par ce stérile hommage. O vous ! qui m'avez fait autant de bien que les autres hommes m'ont fait de mal ! vous , qui, dans ces derniers tems, m'avez servi de père ! vous que je ne puis nommer sans attendrissement ; ah ! croyez que si j'ai désiré une plus longue vie, c'était sur-tout pour vous montrer que je n'étais pas
tout

tout à fait indigne de l'intérêt que vous avez daigné prendre à moi, et pour vous consacrer des jours dont vous aviez renoué le fil en me sauvant du désespoir. Qu'un bonheur égal à vos vertus, égal à votre bonté, soit à jamais le partage de vous et des vôtres ! et souvenez-vous quelquefois que mes yeux desséchés ont versé de douces larmes de tendresse et de respect en pensant à ce que vous avez fait pour mon amie et pour moi, et à ce que vous ferez pour ma fille.

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY,
comte de MIRABEAU, fils.

A M. BOUCHER.

AU dernier acte de ma vie, Monsieur, je m'empresse de vous réitérer les assurances de ma tendre gratitude pour les services que j'ai reçus de vous dans un tems où j'avais un si grand besoin de secours et de consolations. Cet hommage est bien stérile, je le sens : mais peut-être sa sincérité vous tou-

chera-t-elle ; vous ne la suspecterez pas ; puisque les hommes ne pourront plus rien pour moi lorsque vous lirez ceci. Il m'eût été doux de vous prouver par les faits , ce qui , j'ose le dire , était facile à deviner , à savoir qu'un cœur capable d'amour , tel que celui que vous m'avez connu , ne l'est pas d'un vice aussi bas que l'ingratitude. Vous avez été pour moi et pour celle qui m'est bien plus chère que moi-même , l'organe des bienfaits de M. Lenoir ; vos attentions , vos complaisances ont été sans nombre , et vous ne fûtes jamais refroidi par mes importunités. Si mes vœux pour vous pouvaient quelque chose , vous seriez bien récompensé de toute cette bonté. Mais , hélas ! je suis réduit depuis long-tems , et probablement jusqu'au dernier moment de ma vie , à demander à ceux pour qui je ne puis rien. Ah ! permettez , Monsieur , que je remette entre vos mains les intérêts de ma tendre amie (dont vous connaissez les malheurs et les vertus) et ceux de sa fille , qui ne sera que trop punie de mes fautes , quelques efforts que l'on fasse en sa faveur. M. Lenoir , borné par le tems , surchargé d'occupations , a besoin qu'on lui remette sous les yeux les

objets auxquels il daigne s'intéresser. J'attends de vous cet important et dernier service ; et puisse le cœur le plus sensible que j'aie jamais connu , m'acquitter envers vous autant que le permettront les hasards et la fortune !

Je vous ai fait passer le signalement exact de mes papiers, dont j'ai ôté les lettres contenues dans le paquet que je vous adresse , parce qu'elles sont si importantes , et que ma vue est menacée depuis si long-tems que je n'ai pas cru devoir les exposer à aucuns hasards. J'espère que dans cette courte notice vous n'avez rien trouvé de déraisonnable.

Quant au premier paquet , aucun mouvement de vanité ne me porte à vouloir déposer dans les mains de mon amie une copie de mon ouvrage. Je n'ai eu d'autre vue en l'écrivant que d'être utile. Méditez la partie qui vous intéresse, eû égard à votre place , et croyez un homme d'honneur qui vous atteste la vérité , et jure à son dernier moment qu'il ne l'a point exagérée , ni même dévoilée toute entière. Quant à la première partie de ce livre , elle est trop au-dessous de ce

beau sujet et même de mes idées ; mais elle contient ce que nul autre n'osera ou ne pourra dire. Comme c'est ce que j'ai écrit de moins imparfait, il est juste que ma Sophie en jouisse ; je suis caution qu'elle n'en abusera pas : obtenez donc , je vous en supplie , que mon manuscrit lui soit remis.

J'aurais livré le second paquet au feu aussi bien que presque tous mes autres papiers , si je n'avais cru qu'on pouvait sans conséquence laisser à ma triste Sophie la consolation de presser contre son cœur ce qui reste de moi : ces informes ébauches ne sont bonnes qu'à cet usage. Le troisième paquet ne contient que les monumens de nos amours. Hélas ! ces dialogues ne fissent-ils qu'ouvrir un passage à ses larmes , ils lui seraient précieux. Le cinquième paquet ne renferme rien que d'imprimé.

Vous sentez, Monsieur , combien la lettre ci-jointe , où je dis le dernier adieu à ma tendre mère , où je lui rappelle ce qu'elle a daigné me promettre pour ma fille , où je confie mon honneur au sien , en la suppliant de se charger de quelques dettes , qu'assurément mon père ne paierait pas ; vous sen-

tez , dis-je , combien cette lettre m'intéresse , avec quelles instances je vous conjure d'obtenir qu'elle soit remise.

J'ai cru devoir à mon père de lui demander en mes derniers instans le pardon de mes fautes , et de l'assurer de l'oubli de ses rigueurs ; de tâcher d'émouvoir ses entrailles en faveur de ma fille , qui cependant est son sang , pour ne la priver d'aucune des ressources possibles , puisque je ne lui laisse d'autre héritage que la pitié. Je la recommande aussi à mon frère.

Vous trouverez enfin dans ce paquet , outre mes derniers remerciemens à mon bienfaiteur , mes adieux à ma Sophie. Qu'on daigne ne pas les lui refuser : peut-être , tout en mettant le comble à sa douleur , soulageront-ils son cœur oppressé. Au moins je releverai son courage : je lui montrerai ses devoirs : je ferai parler l'honneur , la nature et l'amour pour la sauver du désespoir. Je supplie que les présens que je tiens d'elle lui soient fidèlement remis. Son portrait , qui si long-tems a adouci mon infortune et donné le change à mon amour , est destiné à ma fille. Je charge ma Sophie d'en faire mettre un autre et le mien à côté sur ma boîte ,

et je vous conjure , Monsieur , avec toute la tendresse que m'ont inspirée vos procédés et l'ardeur de la reconnaissance la plus sincère , d'accepter cette légère marque de souvenir d'un couple infortuné , sur l'attachement duquel vous avez des droits très-sacrés.

Quant à mes livres qui m'appartiennent uniquement , que j'ai acquis aux dépens de mes plus urgens besoins , sur lesquels personne au monde n'a le moindre droit , veuillez en trier tout ce qui vous conviendra , en réservant *le Tasse* in-quarto pour mon bienfaiteur ; et ce que vous ne voudrez pas , retournera , si l'on veut le permettre , à ma Sophie , qui cherchera avidement mes notes éparsés sur quelques-uns de ces volumes.

Je finis , Monsieur , ces prières , les dernières que je vous adresserai jamais. Elles sont pures comme mes motifs et mon cœur , et les tendres sentimens d'attachement , d'estime et de gratitude que je vous ai jurés. Puissent vous et les vôtres être comblés de tous les bonheurs !

Ce sont les derniers et très-sincères vœux de votre ami

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY ,
comte de MIRABEAU , fils.

Plusieurs personnes , des dames sur-tout , m'ont demandé si j'avais les lettres de *Sophie*. Oui , j'en ai , et beaucoup. Mais *Gabriel* seul était digne de les lire. Naïves et brûlantes, elles ne plairaient peut-être pas toutes à-la-fois ; car c'est toujours de l'amour. Il faudrait n'en recevoir qu'une d'elle tous les jours.

Voici la plus courte :

A U C O M T E.

23 DÉCEMBRE.

GABRIEL-SOPHIE à quatre dents. Elle est gaie , grasse et se porte à merveille.

Voiei la plus longue :

10 DÉCEMBRE 1778.

AH! mon bon ami , tu me rends la vie avec l'espoir , puisqu'il t'est revenu : sans doute il est bien fondé , dès qu'il a pour base les bontés de M. le Noir. Je sais aussi que tu ne te flattes pas aisément , que tu ne vois pas comme moi naître et finir tes espérances

dans la même journée ; ainsi j'y ai la plus grande confiance. O mon ami ! serait-il donc bien vrai que tu seras libre , et que nous nous reverrons ; soit-le , et je jouirai déjà de plus des trois-quarts de ma liberté ; mais je l'aisouvent vue si éloignée , que j'ai bien craint que le dégoût de la vie ne devint le plus fort. Je t'entendais dans ta dernière lettre appeler la mort ; je la voyais achever de nous séparer , sans nous être rejoints... Gabriel , elle m'a bien fait verser des larmes... Tout s'y réunissait : sous prétexte de traduire *Tibulle* , tu me disais des choses si tristes ! j'ai cru que tu avais la certitude que nous ne nous reverrions jamais : plus je relisais ce cahier , et plus je la retrouvais à chaque ligne. Hélas ! disais-je , Gabriel m'avait tant dit qu'il ne voudrait pas n'avoir pas souffert pour moi ! et il se décourage , il ne veut plus supporter la douleur ; l'anéantissement lui paraît aujourd'hui tout ce qu'il peut obtenir de mieux ; il a donc oublié le jour où ne me croyant plus que deux heures à vivre , je lui criais , dans les convulsions du désespoir : Quoi ! Gabriel , mourir sans te revoir ! Il se rendit alors. Mon ami n'est pas changé. Quels sacrifices n'a-t-il pas faits à l'amour ! il fera encore

celui-ci ; oui , il vivra pour moi et pour ma fille ; je lui demanderai , et il ne me refusera pas ; car il ne m'a jamais rien refusé. Je voulais donc t'en conjurer aujourd'hui , comme unique grace ; mais tu me l'accordes sans cela. Oui , mon ami , nous nous reverrons , je le crois ; je le crois , puisque tu me le dis : que ne croirais-je pas , quand tu me l'assures ! Nous retrouverons le bonheur. Tu t'en souviens certainement , quand je fuyais de chez moi , sans savoir ce que nous deviendrions. Je partais gaiement , en disant : s'il nous faut mourir , ce ne sera qu'après avoir serré mon époux dans mes bras et sur mon cœur. Ah ! une heure avec lui , et mourir ensuite ! Aujourd'hui , j'en dirais encore autant ; mais aujourd'hui , il faut que nous vivions ensemble , parce que nous nous devons bien plus de dédommagement ; il le faut pour notre enfant , qui nous est si chère. O mon ami ! nous n'avons donc plus qu'elle ; car je regardais ton fils comme le mien. Avec quel plaisir ne lui aurais-je pas servi de mère ! Je vois trop ta douleur , quoique tu veuilles me la déguiser : je sais trop combien tu l'aimais. Avec quel attendrissement tu m'en parlais au tems de notre bonheur !...

Mais pourquoi t'en parler, tu y penses déjà tant !

Je sais, mon ami, que celui qui fait tant pour nous, voudrait faire encore davantage, et que la bonté de son cœur s'étend encore plus que son pouvoir. C'est un bien grand service qu'il me rend, que d'avoir été te consoler. Ce n'est à présent qu'en ce qui te regarde, que je puis recevoir des bienfaits ; il les a étendus jusque sur notre enfant ; elle en a reçu anciennement des preuves : c'est sans doute ce que tu as appris ; et j'espère que s'il y avait quelque chose de nouveau, on ne me l'aurait pas caché. Ce serait m'ôter une grande jouissance, que de me laisser ignorer quelque chose de ce que je lui dois.

Je ne puis pas te cacher, mon enfant, que je suis horriblement inquiète de ma Gabriel-Sophie ; je n'en ai eu aucune nouvelle depuis très-long-tems. Je fais une lettre pressante, et certainement j'en aurai bientôt ; mais tu ne le sauras pas, toi. Ce retard a quelque chose d'extraordinaire : j'avais tant dit que le seul moyen de ne pas me faire naître d'intolérables inquiétudes, était de ne me rien laisser ignorer ! Il peut cependant y avoir une autre raison que la maladie de

l'enfant, qui en retarde des nouvelles ; mais comment ne pas mettre tout au pis , quand on est accoutumé à être si malheureux ! Mon ami , je suis convaincue des avantages de l'inoculation ; je n'ai pas là - dessus le moindre doute ; dis-moi seulement ce qui regarde le traitement ; je ne savais pas que tu fusses d'avis qu'il fallût inoculer les enfans si jeunes. Si tu me l'avais proposé , lorsqu'elle n'avait qu'un mois , je t'aurais représenté alors son extrême délicatesse ; je suis bien aise que tu lui accordes , pour se fortifier , jusqu'à ce que ses dents soit venues ; alors tu ordonneras , sur-tout si tu étais libre , et que tu y pusses veiller toi-même ; car je t'avoue que j'aurais une extrême répugnance à lui faire faire cette opération , sans que l'un de nous y fût , d'autant plus que les personnes qui en prennent soin y étant absolument opposées , je craindrais que l'on me trompât. L'inoculation est très-avantageuse , quand elle est bien faite ; mais j'oserais à peine m'en rapporter à moi-même. Attends donc , cher amour , que tu le puisses. Si ce que tu me dis se réalise , tu le feras , ami bien cher. Tu sais quel prix je t'ai permis de la payer , cette liberté qui me tient tant à cœur :

je ne te demanderai point d'explication, point de promesse ; je suis sûre de tes motifs, cela me suffit. Mais toi, si je pouvais te gronder, je le ferais, de ce que tu as pu une fois me soupçonner d'être à Pontar..., et de m'avoir écrit malgré cela, et encore une lettre tendre. O ami ! le jour où Sophie sera vile, elle ne veut plus que tu l'aimes. Tu n'y es pas, au sujet des pièges tendus et évités : ceux dont tu parles, ne sont pas dangereux.

Tes mémoires, que tu trouves *si bêtes*, n'ont pas été trouvés tels par ceux qui les connaissent. Moi, je ne suis pas si dédaigneuse, et m'en accommode fort bien : ne te fâche pas, je les garderai ; ce qui était de M. Grouber de Groubental est déchiré, et ne m'a pas occasionné de regret.

Je n'ai du tout point entendu parler d'aucun enfantement d'esprit du *philosophe* ; mais ce qui doit un peu consoler ses lecteurs, c'est la peine que l'on voit qu'il s'est donnée à le composer. Il devrait faire imprimer quelque jour ses lettres, car c'est sur-tout dans le stile épistolaire qu'il brille.

Mon ami, j'aurai du courage tant que je t'en saurai ; mais quand je le vois éteint chez toi, comment veux-tu que le mien puisse se

soutenir ? Quelque abattue que je t'ai parue , je ne la suis pas autant devant tout le monde , et il est des gens qui voudraient que j'en eusse moins : j'ai évité de parler de toi depuis que tu me l'as recommandé , d'autant plus que cela ne servait qu'à renouveler sans cesse l'aigreur ; mais pour de l'humiliation , non , je ne me trouve point humiliée ; mon amour et mon amant font au contraire toute ma gloire : quiconque sacrifie tout , sacrifierait mille fois plus , croyant n'avoir rien fait ; oui , je le dis comme l'Héloïse de J. J. Rousseau , (mais je l'avais dit et écrit avant de la lire) j'aime mieux que tout l'univers sache ma passion que de t'en voir douter un instant : nos peines ont centuplé nos liens et notre amour. O qu'ils seront heureux et courts , les jours que nous passerons ensemble ! Si notre grande sensibilité nous fait plus sentir nos maux , elle redouble aussi notre courage , en appréciant , comme nous le devons , les charmes d'une réunion. Nous sommes les plus malheureux des êtres , nous serons les plus fortunés ; mais notre amour n'avait pas besoin d'épreuve.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me sauver la saignée , parce que tu ne me paraissais

pas l'approuver ; cependant mon médecin parle si gravement de cela , (apparemment pour se faire honneur de cette cure) , qu'il fallut y consentir. Je le fus hier ; je suis au petit lait à la fleur-d'orange , régime au milieu duquel on me promet une médecine : et quand tu devrais encore m'appeler *douillette* , quoique je ne sache pas trop pourquoi tu me donnes cette épithète , je ne pourrais pas encore m'empêcher de dire que tout cela n'est pas fort amusant. J'ai été souffrante depuis ma dernière lettre ; j'ai eu plusieurs fois de la fièvre , mais celle-ci me fait grand bien , et beaucoup plus que tous ces remèdes ne m'en feront. Il n'est pas fort étonnant que je maigrisse un peu , je rengraisserai assez ; mais je ne dors pas parfaitement , et je ne serai pas tranquille que je n'aie eu des nouvelles de notre enfant. Mais tu me demandes bien des détails sur ma santé ; tu ne m'avais pas dit un mot de la tienne dans la précédente lettre ; et dans celle-ci , tu m'apprends que tu es malade , que tu vas prendre un vomitif : tu as d'excellentes façons de me ramener ; ne m'en parle plus si légèrement , je t'en prie. Je vois qu'il n'y a que Madame de St. Mathieu qui n'a jamais eu le crédit de te

faire faire aucun remède : tu m'en as bien dit tes raisons, une fois, et je n'ai pas pu les trouver mauvaises. Ne faut-il pas toujours que tout passe à ton avis? oui, je me promènerai, quand tu me le dis, d'autant plus que le petit-lait interrompra un peu les courses du matin. Quand j'aurais choisi tes herbes, je ne les aurais pas prises différentes; je suis bien aise qu'on les ait doublées, car c'est bien mal-sain d'être tant renfermée. Je sais que tu n'as pas peur du froid, et je ne le crains pas assez non plus pour être retenue. D'ailleurs, j'ai un endroit couvert. Comment te chauffes-tu? je crains que tu n'aies un poêle; car je sais qu'ils te font grand mal. Je ne m'aviserai pas de dire qu'on n'écrit pas *il spazio*, mais *lo*; car mon maître aurait trop beau jeu pour prendre sa revanche. J'ai attaché dans le cahier la feuille que tu m'as envoyée après; j'ai copié le tout et te le rends. Tu y reconnaitras mon éternelle étourderie; j'ai versé de l'encre dessus; tu le verras avec plaisir, parce que je l'ai beaucoup tenu. Puisqu'ils ne me restent pas, écris-les plus fin, et n'y mets pas tant de marge. Tu auras la première fois ta seconde brochure, que je ne crois pas pouvoir copier

aujourd'hui : ne m'envoie point de *le lecteur y mettra le titre* ; je l'ai ; je m'entourre de tout ce qui me vient de toi ; cela me fait un rempart que l'on ne peut franchir. J'ai aussi une certaine calèche tachée de ton sang ; elle m'est par-là devenue bien précieuse. Mille et mille remerciemens de tes cheveux ; je m'en ferai aussi une bague ; il y a même de quoi en faire douze : je suis honteuse de ne te pas envoyer la tienne , car cela ne vaut pas la peine de se faire tant attendre. Mon ouvrier m'a fait dire qu'il était malade ; il sait bien que je ne peux pas aller voir si cela est vrai : je te demande pardon , mon amour , et je te promets que j'y enverrai tous les jours ; il finira , ou je le rendrai malade d'impatience.

Il m'est impossible de faire faire le cachet dont tu me parles , par plusieurs raisons que je ne puis te dire : il serait charmant , et cela me fâche beaucoup , d'autant plus que le mien s'est trouvé perdu. J'en ai commandé un tout simple , que je ne sais même pas s'il pourra être exécuté ; je crains qu'il ne soit dans le goût des petits ramoneurs qu'on nous avait faits.

Tu avais bien à faire d'aller lire , pour la première

première fois, l'Ecriture-Sainte, ou les cinquante passages qui en sont tirés; ce n'est pas là ordinairement où nous prenons nos oracles; ce défenseur des femmes est d'une éloquence séduisante; il n'y a rien de si convaincant que de tels argumens. Je ne crois pas, quoi que tu en puisses dire, qu'il y ait beaucoup de femmes qui me désapprouvent, au fond de leur cœur, de t'avoir trouvé aimable; et nous en connaissons qui n'eussent pas mieux demandé que la permission de te le dire; mais tu ne t'en soucies pas plus que moi.

Ce pauvre Poinsinet! c'est encore un de nos fameux de Dijon, non pas dans le goût de Crébillon ou Rameau, mais dans celui des académiciens; il a fixé sa demeure au Fort-l'Evêque, dont il a fait sa maison-de-plaisance: je le croyais noyé, c'est bien à-peu-près la même chose. Je suis fort en colère de ce qu'on me vole les vers que tu m'as faits; on trouve sans cesse de ces gens-là. Il y a quelque tems qu'une femme m'en récita de fort jolis, que son amant lui avait faits, croyait-elle. Cependant je me souvenais de les avoir lus, sans pouvoir dire où: huit jours après, nous les trouvâmes dans une épître de *Sapho à Phaon*, que nous lisions

ensemble ; *souviens-toi de ce jour si cher à ma tendresse.*

J'ai lu *Émile* : j'ai fait beaucoup de notes , et j'ai recommandé tout ce qui en peut convenir à notre enfant pour le présent , et tout ce qu'une nourrice en peut faire. Il y a d'excellentes choses dans ce livre-là , mais il faut trouver bien dur de n'être pas à même de pouvoir l'exécuter soi-même ; et personne ne prendra autant de fatigue pour les enfans d'un autre. Je n'ai encore eu que les deux premiers tomes , et je me fâchais de ce qu'il ne parlait pas des filles ; mais on me promet qu'il s'en occupe dans les deux autres volumes. Jusqu'à présent , il ne regarde les femmes que comme de *grands enfans* , et cela n'est pas flatteur ni galant. Il y a bien des choses sur lesquelles il me fait changer d'avis , entr'autres sur la méthode de faire apprendre des fables aux enfans. Comme il arrange ce pauvre corbeau ! Je vois bien souvent que je suis fort ignorante ; je n'ai qu'une science , ami tendre , c'est de te bien aimer , et c'est celle qu'il t'importe le plus que j'aie ; je n'ai pas été long-tems à l'acquérir , celle-là ; tu es un si bon maître ! J. J. Rousseau a un charmant stile ; j'y ai trouvé une ressemblance

frappante avec celui de quelqu'un de notre connaissance ; la Nivardière avait raison. J'aime tout-à-fait les discours qu'il fait de tems à autre à ses lecteurs. Cet homme-là n'était pas fait, non plus que toi, pour avoir affaire à ce fripon de libraire Michel-Rey. J'ai aussi lu son *Héloïse*, malgré la grande défense de me laisser des romans ; car on ne peut apparemment être constante, qu'autant qu'on voit que les héroïnes de roman l'ont été. Cependant celui-là m'appartient ; à peine m'en souvenai-je ; et il faut aimer pour la bien goûter. Je vois qu'ils ont eu quelquefois les mêmes idées que nous, et leur en sais bon gré : les amans ne sont aimables qu'autant qu'ils ressemblent au mien. Cette Julie est une étrange fille, de sacrifier toujours à tout cet homme qu'elle adore ! comme si l'amitié et l'amour n'étaient pas les nœuds qui imposent le plus de devoirs et les plus inviolables, puisqu'ils sont volontaires. Aimer l'un, épouser l'autre ! J'ai failli brûler le livre, lorsqu'elle lui mande qui de son mari et de lui elle choisirait ils faisaient aussi leur journal : je t'ai fait bien long-tems le mien ; mais il y en a plus des trois-quarts de perdu, et ma vie est si uni-

forme, que je n'ai que peu de choses à y marquer ; mais quand mon cœur est si plein , qu'il faut absolument qu'il déborde , j'écris : je te donnerai quelque jour tout cela ; tu y verras ma conduite et mes pensées. Mais ce n'est pas du cœur de son amie que Gabriel est inquiet ; il ne soupçonnera pas sa Sophie : ce serait faire injure à tous deux.

Ton bon ange t'a donné une bien bonne pensée , et je l'en remercie ; c'est cependant plus pour tes yeux que pour le profit que j'y ai fait ; car si je voulais compter les lignes et les mots , comme cela t'arrive quelque-fois , je suis bien sûre que j'en trouverais plus dans l'avant-dernière que dans celle-ci ; mais je ne veux pas te chicaner ; car tu irois aussi compter , et ce serait moi qui me trouverais avoir tort de n'en avoir pas tant écrit que toi : je serais grondée ; ainsi , il vaut mieux ne rien dire. Tu ne veux donc pas que ta fille ait le même maître d'écriture que moi ; cependant je suis une écolière qui devrait lui avoir fait sa réputation ; aussi , m'a-t-il montré pendant trois ans : ce n'est cependant pas pour me *vanter* que je te le dis. Mais , que veux-tu ? je suis trop vieille pour apprendre ; et tant bien que mal , tu me lis et me devines ;

j'y gagne souvent : tu sais que je me suis félicitée quelquefois d'avoir si mal écrit ce que je t'adressais , que d'autres n'ont pas pu le déchiffrer. O quand j'apprenais , si je m'étais doutée que j'aurais un jour un ami , je me serais bien plus appliquée ! mais je ne savais pas alors ce que c'était qu'un ami.

Adieu , mon cher bon amour. Tu vois que je suis plus calme ; je partage tes espérances , tes souhaits , tes plaisirs.... tes chagrins.... et sur-tout ta tendresse ; oh ! oui , tous les mouvemens de ton cœur. Adieu, cher enfant ; je t'embrasse bien fort.

SOPHIE-GABRIEL.

Je te prie de quitter ton habitude Hollandaise , de boire tant de thé : on me l'a absolument défendu ; c'est mauvais pour mes nerfs , et par conséquent aussi pour les tiens , déjà trop attaqués par tant de secousses.

Je présume que M. de Mar... et sa fille baisseront le ton ; cet événement-ci est fait pour cela. Ah ! puisse-t-il causer un bien ! pourvu qu'ils ne s'en retournent pas du côté de l'être *honnête et sensible* ! ils en sont bien capables ; mais je ne crois pas qu'ils osent.

Quelques Pièces justificatives.

A M. L E N O I R.

A Versailles , le 26 MARS 1777.

LA famille de Madame de Monnier , qui s'est sauvée avec le comte de Mirabeau, s'est adressée à vous , Monsieur , pour faire arrêter cette fugitive ; et Madame de Ruffey , sa mère , vient de me mander que vous pourriez m'indiquer sa retraite. Dès que je la saurai, je vous ferai passer les lettres nécessaires pour mettre la personne chargée de découvrir Madame de Monnier en état de la réclamer au nom de Sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être très - parfaitement ,
Monsieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

D E V E R G E N N E S.

A M. L E N O I R.

A Versailles, le 19 AVRIL 1777.

J'AI l'honneur de vous envoyer, Monsieur, ainsi que vous le demandez, un ordre du Roi, en forme réquisitoriale, pour faciliter la recherche en Hollande de la personne de Madame de Monnier par l'officier de police que vous vous proposez de charger de cette commission, et qui se flatte de pouvoir y réussir. En cas de découverte, je pense que cet officier doit commencer par s'adresser à M. le duc de la Vauguyon, et concerter avec cet ambassadeur les démarches à faire auprès du gouvernement Hollandais, pour parvenir à s'assurer de la personne de la dame de Monnier. Ce premier point rempli, il y aurait encore d'autres mesures à prendre pour obtenir la liberté de l'extradition. Mais à cet égard il n'y aura point de nouvelles démarches à faire jusqu'à ce que, d'après les éclaircissemens que l'ambassadeur du Roi m'enverra, je puisse recevoir les ordres de

Sa Majesté, et les lui faire passer. Je vous prie de diriger sur ces principes votre instruction particulière à l'officier de police, que vous chargerez de l'ordre ci-joint, après y avoir rempli son nom laissé en blanc. Je crois qu'il conviendra de lui délivrer aussi un passe-port séparé pour sortir du royaume et pour son retour en France. Je joins ici une lettre qu'il présentera à M. le duc de la Vauguyon; je m'y renferme à prier cet ambassadeur d'aider de ses conseils celui qui la lui remettra, et de diriger sa conduite dans la commission qui lui est confiée, suivant l'ordre du Roi dont il est porteur, et l'instruction particulière qui y est relative.

J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DE VERGENNES.

A M. L E N O I R.

Amsterdam , le 26 MAI 1777.

M O N S I E U R ,

J'ai l'honneur de vous informer que l'extradition a été accordée , et qu'en conséquence je partirai avec Madame le Monnier et M. de Mirabeau , fils , accompagné d'un officier de justice du pays , qui me sortira des terres de Hollande , après demain 27 du courant , pour me rendre à mes différentes destinations.

Mais , Monsieur , permettez - moi d'avoir l'honneur de vous faire une représentation qui me paraît très-juste et très-nécessaire.

Madame la marquise le Monnier est fille de condition d'un président d'un parlement, femme d'un premier président d'une cour souveraine , de la chambre des comptes de Dôle , appartenante par conséquent à bien des personnes en place ; et c'est une tache que d'avoir été à Ste-Pélagie. L'étourderie de s'en

aller avec un jeune homme est bien mal ; mais elle n'est criminelle que parce qu'elle a éclaté, et que l'on rit de voir une jeune femme de 22 ans faire infidélité à un mari de 70 : tout son crime ne consiste que de ce qu'elle s'est mal conduite.

Mais , Monsieur , ce vieux M. le Monnier est aveugle et presque imbécille , et il est amoureux de sa femme : qui peut nous assurer qu'elle ne rentre pas avec lui ? Elle est grosse de trois mois : cet enfant à naître peut jouer un grand rôle. *Nouveau Rougemont*, s'il n'est pas reconnu en naissant , il voudra se faire reconnaître. M. le Monnier trouvera peut-être déplacé que l'on mette sa femme à Ste-Pélagie , lieu où l'on ne met que les filles , lieu qui la déshonore.

Enfin , Monsieur , ce n'est pas lui qui a demandé cet ordre ; et sa femme lui appartient. Ne serait-il pas plus à sa place qu'elle aille dans un couvent honnête , tel que Conflans , ou tel autre qu'on voudrait , même avec un ordre du Roi.

J'ai fait des représentations à Madame de Ruffey , sa mère , sans entrer dans ces détails , et je crois , Monsieur , que vous les approuverez. Il résulte donc que je ne con-

duirai pas Madame le Monnier à Ste-Pélagie, sans avoir eu de vous, Monsieur, de nouveaux ordres ; et comme je dois passer par Chauny en Picardie , et m'y arrêter 24 heures, afin de la faire reposer , je vous prie, Monsieur , de m'y faire donner vos ordres chez *M. de Matigny*, lieutenant-général de police à Chauny ; et si je n'en recevais pas , ou qu'ils n'eussent pas le tems d'y arriver , après avoir attendu un jour de plus , je partirai pour Paris , et j'irai, avant de conduire cette dame à sa destination , vous demander, Monsieur, ce que vous m'ordonnez. Mais je ne doute pas que Madame de Ruffey ne soit présentement à Paris. Je l'avais engagée à faire le voyage : d'ailleurs elle est grosse ; recevrait-on dans un couvent une femme en cet état ? Il est vrai qu'il n'y paraît pas encore.

Madame le Monnier a demandé aux magistrats de cette ville , sous l'autorité de qui elle est actuellement , la permission d'écrire à plusieurs ministres ; et ils l'ont accordée. Mais Madame de Ruffey n'approuverait pas d'être ainsi timpanisée. Je me suis emparé de ces lettres , et j'ai l'honneur de vous les envoyer ci-jointes , afin, Monsieur , que vous

puissiez ordonner ce qu'il vous plaira à cet égard.

DE BRUGNIERES.

A M. L E N O I R.

Amsterdam, le 26 MAI 1777.

J'AI procuré, Monsieur, à M. de Brugnières tous les moyens d'exécuter la commission dont il a été chargé. Je dois à sa conduite dans ce pays-ci les témoignages les plus avantageux, et je les lui rends avec plaisir.

J'ignore, Monsieur, jusqu'à quel point M. le comte de Mirabeau peut mériter qu'on s'intéresse à son sort, et je ne me hasarderais pas à vous faire aucune recommandation en sa faveur. Mais je ne puis m'empêcher d'exciter votre sensibilité sur la situation fâcheuse de Madame le Monnier. Cette jeune femme, séduite et entraînée par une passion violente, me paraît sentir tous ses torts. Elle se voue avec résignation au couvent; mais elle se désespérerait de se trouver à Ste-Pélagie. Je suis persuadé, Monsieur,

que vous voudrez bien faire tout ce qui dépendra de vous pour la soustraire au malheur qui semble l'attendre. Je vous adresse toutes les lettres qu'elle écrit à sa famille et aux ministres du Roi, et dont vous voudrez bien faire l'usage que vous croirez convenable. Recevez, Monsieur, l'assurance des sentimens inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le duc DE LA VAUGUYON.

A M. L E N O I R.

A Paris, ce 13 OCTOBRE 1778.

J'IGNORAI, Monsieur, la correspondance établie entre vous et Madame le Monnier. Il ne se peut rien de mieux : il faut la laisser subsister, et en conséquence je vais mander à Madame l'abbesse de Ste-Claire, de continuer de remettre à Madame le Monnier tous les paquets qui lui seront adressés sous votre couvert, et de vous faire passer ceux que Madame le Monnier lui re-

mettra pour vous. Quant aux autres paquets quelconques , qui pourront être adressés à la dame , à l'exception des lettres de Madame sa mère , qui les adresse directement à Madame l'abbesse , je lui marquerai de me les renvoyer toutes , et de me renvoyer pareillement toutes les autres lettres que pourrait écrire Madame le Monnier. D'après cela , quand vous jugerez à propos de me faire donner des nouvelles de l'enfant , je les ferai passer à leur destination ; et pour éviter tout embarras à cet égard , si vous voulez ordonner à Mademoiselle Douay de m'en adresser directement tous les mois , je les ferai passer à Gien ; et quand on lui répondra , après avoir lu les lettres , si elles ne contiennent rien d'étranger à l'objet , je les enverrai directement à la demoiselle. J'attendrai que vous m'ayiez donné de vos nouvelles , pour écrire à Gien.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement , Monsieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

MARVILLE.

SOUVENIRS DE MIRABEAU , TRACÉS
DE SA MAIN.

Dates depuis Pontarlier, 1775.

J'arrivai le 25 de Mai à Pontarlier.

Mois de Juin. Sophie vient au château et à Montpelot.

Mois de Juillet. Fêtes pour le sacre. Je ne parais plus chez le marquis.

25 d'Octobre , à son retour de ses terres , j'y vais.

Voyage de Suisse , en Novembre.

13 DÉCEMBRE , je FUS HEUREUX.

Le 14 Janvier 1776 , je me cache chez Sophie , pour ne pas remonter au château.

Le 16 j'allai chez la Gotton.

Mercredi des Cendres, 21 Février , je pars pour Viteaux.

Vendredi 23, Sophie part pour Dijon , arrive le Dimanche.

J'arrive à Dijon Mercredi 28.

J'y suis arrivé Jeudi 29.

Jeudi 14 Mars, je passe la nuit à la *perspective* avec Sophie.

Les ordres pour me mettre au château de Dijon arrivent Jeudi 21.

Sophie part Samedi 23 pour Pontarlier, et arrive Dimanche 24.

Première évasion tentée avec le Gay le Mardi 14 Mai, empêchée par Mth.

Seconde dans la nuit du Vendredi 24 au Samedi 25, avec le chevalier de Macon.

Arrivé à la Jacquette Lundi 27; Macon part sur-le-champ pour Pontarlier.

Sophie devait partir le Mercredi 29.

Le Gay arrive à Pontarlier Mardi 28.

Le chevalier de Macon me revient le Vendredi 31.

Je pars le Samedi 1 Juin pour les Verrières, et y arrive le Dimanche 2.

Sophie devait partir le soir.

Lundi 3 je pars des Verrières.

Richard arrive ce même jour.

Mardi 4, orage sur le Lac.

Mercredi 5 Janvier, j'arrive à Genève.

Dimanche 9, j'arrive à Thonon.

Louise y arrive le Dimanche 16; nous partons tous ensemble Jeudi 20 pour Genève.

Macon m'arrive Samedi 22 à Genève.

Nous

Nous partîmes le Dimanche 23 de Genève, allâmes coucher à Seyssel.

Lundi 24 arrivés à la Balme.

Dimanche 30, B... et moi allons à Lyon.
Histoire des Bateliers.

Mardi 2 Juillet, Louise revient à Lyon.

Vendredi 12 je quitte Lyon, et vais me cacher chez M. de Villedieu.

Dimanche 14, nous partons pour la Provence.

Lundi 15, diné avec mon frère à Thim.

Je pars dans la nuit du Mardi 13 Août au Mercredi 14 pour les Verrières, et je vais par les Montagnes de la comté de Nice, Turin, le Grand-St.-Bernard, le Valais, etc.

J'arrive le Vendredi 23.

Le Samedi 24, Sophie arrive aux Verrières à onze heures et demie du soir.

(Ici est un cœur enflammé qu'il a crayonné).

Le Vendredi 15 Septembre, départ des Verrières à 10 heures du soir.

Le Jeudi 26 Septembre, arrivé à Rotterdam.

Lundi 7 Octobre, arrivé à Amsterdam.

M. de la Ferté, qui s'est empressé de me dire qu'il n'était pas l'*intendant des menus plaisirs du Roi*, pas plus que de la famille des *Papillon*, mais un avocat qui fut vingt ans l'ami de *Mirabeau*, est venu me voir pour le plaisir de parler de ce grand homme. Il m'a montré quelques-unes de ses lettres que ses doigts avaient usées ; mais en regrettant, les larmes aux yeux, des *élégies* en prose poétique, dont l'une était intitulée la *tempête*, que lui avait confiées l'*Ovide* de Vincennes. C'est une dévote qui, pour expier les péchés qu'elle avait faits, et même ceux qu'elle aurait voulu faire encore, les brûla et en jeta les cendres au vent.

Pour s'en consoler, il avait tracé, en 1785, ce portrait de son ami, au moment où, sous la dictée de M. *Clavière*, comme les apôtres sous celle du St. Esprit, il anathématisait les vampires de l'Etat, à la banque de *St. Charles*, à la caisse-d'escompte etc.

Ce portrait est trop ressemblant, pour ne pas le passer à la postérité.

« UN homme jeune s'est rencontré d'une
» énergie étonnante de caractère ; alliant la
» souplesse et la profondeur de l'esprit ;
» rempli de la fougue la plus impétueuse, et capable de la patience de la plus pénible discussion ; défenseur passionné des règles, des

» mœurs, des principes ; les faisant triompher
» souvent par la puissance d'une redoutable
» logique ; ayant tellement la conscience de
» sa force, que selon son gré il obscurcira
» la lumière ou il dissipera les nuages : et
» en effet il est en son pouvoir de nous éga-
» rer ou de nous instruire.

» Homme du monde, il a écrit sur des
» matières de jurisprudence en juriscôn-
» sulte, ou plutôt en homme d'Etat profond,
» tandis que des juriscônultes, même distin-
» gués, ont traité ces matières comme des
» gens du monde superficiels.

» Ce n'est plus la politique versatile ou
» erronée des princes. Ce ne sont plus les
» intérêts directs des nations qui fixent les
» regards de ce génie actif. Il se montre
» aujourd'hui dans la lice pour combattre
» l'influence et repousser des opérations de
» banque étrangère. C'est toujours avec cette
» force de raisonnement et cette vigueur de
» style qui le caractérisent. On dirait qu'il
» ne s'est jamais occupé que d'objets de cette
» nature ; et l'on est tenté de croire que son
» génie seul l'a initié aux mystères profonds
» de l'agiotage.

» Sur quelque objet que se porte un es-

» prit de cette trempe , quelque opinion
 » qu'il soutienne , quelque parti qu'il dé-
 » fende , il sera toujours le fort armé. Un
 « adversaire intrépide se présentera - t - il
 » pour ramasser le gage de bataille , il fera
 » bien de se munir d'une triple cuirasse ;
 » car il fut donné aux génies tels qu'*Honoré*
 » *Mirabeau*, de restituer à la raison ses droits,
 « et de *prévaloir contre l'imposture.* »

Fin du Tome quatrième.

LIVRES qui se trouvent chez GARNERY,
Libraire, rue Serpente, N^o. 17.

BIBLIOTHEQUE Philosophique ou Collection des Écrivains Philosophes les plus célèbres, français et étrangers.

PROSPECTUS.

UNE nation n'est libre, que quand elle est éclairée; car des préjugés sont encore des fers.

Puisque le tems est enfin venu où chacun peut avoir chez soi un *autel* et une *presse*, il faut que la philosophie, comme le soleil, jette par-tout de la lumière.

Elle a toujours eu deux grands ennemis à combattre, l'ignorance et la superstition. Mais pour les terrasser, il ne lui manquoit que la liberté de penser, de parler et d'écrire. C'est la *Bastille*, ce sont les parlemens qui ont arrêté les progrès de la raison. Avec la *déclaration des droits de l'homme* elle est maintenant sûre de faire le tour du monde.

Peut-elle mieux le commencer qu'en publiant tous ces bons livres où sont depuis si long-temps déposés tous les germes de la *révolution*.

Les bons livres tôt ou tard gouverneront et les rois et les peuples.

La France, sous le despotisme même, en a vu naître beaucoup, qui rares et chers, parce qu'ils étaient persé-

cutés et brulés, ne se trouvent que dans les riches bibliothèques.

C'est pour qu'ils se trouvent par-tout, que Garnéry, libraire, se propose de les recueillir et de les vendre à bon marché, toutes jolies que seront les *éditions*. Dix volumes ne coûteront que 12 francs aux souscripteurs; et franc de port, par la poste, 15 livres.

Le public connoît déjà les *œuvres de Boulanger*, puisqu'il les a si bien accueillies. *Helvetius & Freret*, qui est rédigé par feu le Clerc de Sept-Chênes, vont les suivre sous le même format. Quatre livraisons se feront par an; en prenant la première, on paiera la seconde. Sans souscrire, la livraison qui sera toujours de dix volumes, coûtera 15 francs. Chaque ouvrage se vendra séparément, à raison de 1 liv. 10 s. le vol.

L'éditeur de cette jolie collection a en mains plusieurs manuscrits originaux, tels que ceux du curé Meslier, un *Essai* sur la philosophie ancienne et moderne, pour faire suite à *l'Antiquité dévoilée*, par Boulanger, etc. La première livraison, composée des *Œuvres de Boulanger*, est en vente.

Livres qui se trouvent chez le même Libraire.

La Police de Paris dévoilée; par P. Manuel, l'un des administrateurs de 1789, avec cette épigraphe : *La publicité est la sauve-garde des mœurs & des lois.* 2 vol. 9 liv. br., et 10 liv. franc de port.

Lettre de P. Manuel, sur la révolution, prix 2 liv.

L'Année française, ou vie des hommes qui ont illustré la France par leurs talens, leurs services, et sur-tout par leurs vertus, ouvrage classique; par P. Manuel. 4 vol. in-12, 10 l. br., 12 rel.

Supplément aux anciennes éditions de Voltaire, 21 vol. in-8°. 36 l.

Constitution française, très jolie édition, imprimée par Didot jeune, avec une table alphabétique des matières, in-32, 160 pages. 12 s.

La douzaine. 6 l.

Franc de port par la poste. 7 l.

Le même ouvrage, papier velin. 1 l. 4 s.

La douzaine. 12 l.

Franc de port. 13 l.

Il y a des exemplaires qui portent le titre d'almanach, avec un calendrier pour 1792, de même prix.

Collection des décrets de l'assemblée nationale, sanctionnés par le roi, avec une table alphabétique des matières, 30 vol. in-12. 36 l.

L'Anglais aux Indes, ou histoire de la guerre des français et des anglais dans les Indes orientales, avec des détails particuliers sur le général Lally, traduit de l'anglais de Orme, par Archenholtz, auteur de l'histoire de la guerre de sept ans, et du tableau de l'Angleterre et de l'Italie, 3 vol. in-12, de 5 à 600 pages chaque. 7 l. 10 s.

Œuvres du roi de Prusse, 16 vol. in-18, édition originale. 33 l.

De l'Éducation, traduit de l'anglais de Knox, in-8 4 l.

Viz de Trenck, 3 vol. in-8°. figures. 15 l.

- Histoire publique et secrète de Henri IV, in-8°, figure. 4 l. 4 s.
- Du massacre de la S. Barthelemi; par Gabriel Brizard, 2 vol. in-8°. 5 l.
- Liste des noms des ci-devant nobles, avec des notes sur leurs familles, 3 parties in-8°. 3 l. 12 s.
- Vie des prêtres qui n'ont pas prêté le serment civique, 2 parties 2 l. 8 s.
- Discours historique et politique sur Louis XI; par Gabriel Brizard, in-8°. 1 l. 10 s.
- Du droit de la Paix et de la Guerre, ou discours prononcés à l'assemblée nationale, pendant la semaine mémorable où cette grande question a été agitée. 2 l. 10 s.
- Chronique scandaleuse, 4 vol. in-12. 8 l.
- Les masques arrachés, 2 vol. in-18. 2 l. 10 s.
- Voyage en Chypre, 2 vol. in-12. 4 l. 10 s.
- Tableaux de la vie; par Rétif de la Bretonne, 2 vol. in-12 figures, 6 l.
- Cyane, roman, in-18. 1 l. 4 s.
- Histoire nationale ou annales de l'Empire français, 5 vol. avec 150 figures à 5 l. le vol.
- Il ne paroît encore que 3 vol. de cet ouvrage; les 2 autres vol. paroîtront pour le mois de Février prochain.

DE L'IMPRIMERIE DE CALIXTE VOLLAND;
RUE DES NOYERS, N°. 38.

S
.
.
.
.
.
1.
1.
S.
,
es